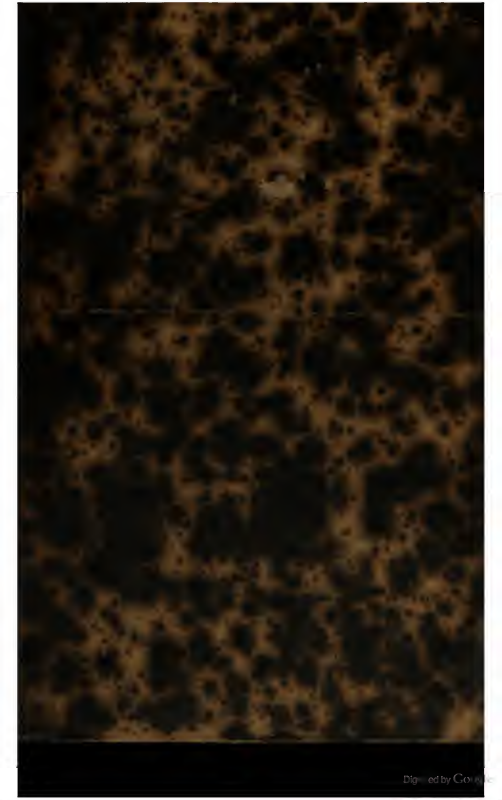
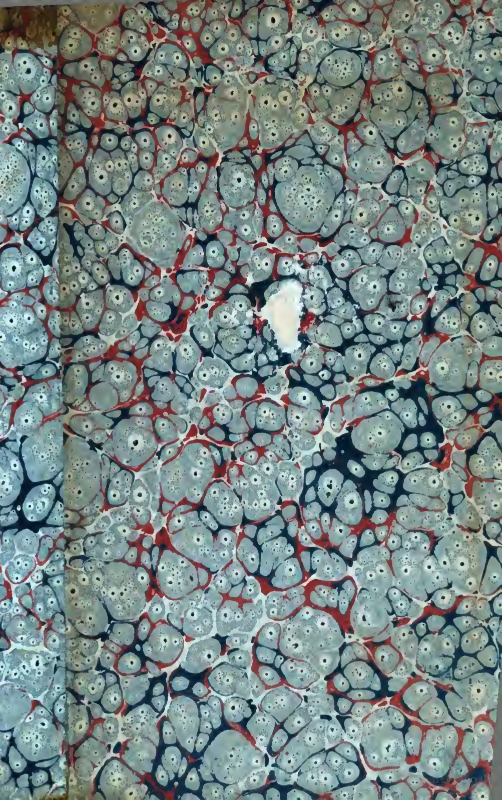




SUR LA PLAGE

OUVRAGES NOUVEAUX

D'ALPHONSE KARR

Belle édition, format grand in-18

EN FUMANT

UN VOLUME

DE LOIN ET DE PRÈS

UN VOLUME

Paris. — Imprimerie PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

SUR

LA PLAGE

PAR

ALPHONSE KARR



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1862

SUR LA PLAGE

I

ADAM ET ÈVE.

Entre les choses imprévues et impossibles qui se sont passées depuis dix ans, il en est une qui a bien failli arriver : c'est l'émancipation de la femme. Certes, il ne manquait pas de prophètes pour annoncer « la bonne nouvelle. » On se rappelle les prédications qui se faisaient alors dans les livres, dans les journaux, au théâtre et partout. On demandait hautement pour les femmes des droits politiques, et on avait déjà créé les barbarismes nécessaires pour désigner les magistrats, les députés, les préfets, les con-

seillers d'État du genre féminin. Le cigare — au moins la cigarette — étaient arborés en certains lieux; les femmes qui réclamaient l'égalité des droits avaient déjà partagé avec *MM. les hommes*, comme les appelait madame Mauriat, — un des plus anciens apôtres de la secte, — le droit de se gâter l'haleine

Il ne fallait plus qu'un de ces accidents absurdes et imprévus qui amènent les révolutions pour que *l'esclavage de la femme* fût à jamais détruit. Rien ne semblait plus pouvoir retenir les esprits féminins sur la pente où les avaient poussés les novateurs.

Le serpent, — le plus rusé des animaux, comme l'appelle l'Écriture, — qui continue à se mêler beaucoup des affaires des filles d'Ève, en a ordonné autrement.

Depuis l'expulsion du paradis, le serpent n'a jamais employé que les deux mêmes moyens pour s'assujettir les enfants de nos premiers parents.

Toujours la feuille de figuier pour séduire Ève; toujours la pomme présentée par Ève pour perdre Adam.

Mais, comme la femme est plus fine et plus rusée

que l'homme, il met un peu de variété dans la forme et l'apparence de la feuille de figuier; la feuille de cet arbre terrible a aujourd'hui quatorze mètres.

Pour ce qui est de l'homme, le malin esprit, connaissant sa bêtise, ne lui a pas fait le même honneur qu'à la femme. Les filles d'Ève présentent aux fils d'Adam toujours exactement la même pomme que la mère Ève présenta au père Adam, et les fils d'Adam y mordent toujours avec le même appétit et la même sottise.

Le serpent souffla donc une idée aux maîtres du *Grand Condé,* des *Villes de France,* des *Magasins du Louvre* et autres marchands de feuilles de figuier.

Il leur fit faire cette remarque inquiétante, à savoir : que, dans les villes qui leur servent de magasins, ils avaient entassé chacun des étoffes de quoi habiller toutes les femmes de l'univers pendant cent ans; or, chacun d'eux ne pouvait espérer d'avoir exclusivement la clientèle de toutes les femmes de l'univers, et, l'eût-il eue, il ne pouvait songer à leur faire accepter bien longtemps les mêmes modes.

On ne pouvait se dissimuler que cet état de choses

était inquiétant; on proposa un comité où se réunirent tous les marchands de feuilles de figuier, et toutes les couturières, tailleuses, modistes, etc.

Après de longues discussions, il fut résolu à l'unanimité que ON seul pouvait sauver les membres de l'assemblée.

Une supplication en forme de demande d'audience fut adressée à ON.

ON daigna accorder l'audience demandée.

Où demeure-t-il? Je ne le sais pas; mais tout porte à croire que les couturières le savent et qu'elles sont en relations quotidiennes avec lui. Vous me demanderez ce que c'est que ON. Je vais vous le dire. C'est tout simplement le maître du monde. Il y a bien des gens qui ont l'air de gouverner certaines contrées, certaines provinces, sous les titres ambitieux de rois, de préfets, etc.

Ils ne sont que les préposés de ON; quand ON ne veut plus d'eux, il faut qu'ils s'en aillent.

Exemples :

Vous lisez dans un journal : « ON a fort applaudi telle pièce. — ON a sifflé telle autre. »

Tout Paris va à la pièce que ON a applaudi; le théâtre où ON a sifflé est abandonné jusqu'à nouvel ordre.

Qui a vu ON? Personne. — Les monarques persans, qui avaient l'heureuse prudence de ne pas se laisser voir par leurs peuples, n'ont jamais été aussi invisibles que ON et n'ont jamais été aussi strictement obéis.

Tous les journaux, toutes les conversations se chargent de promulguer les *ukases* de ON. C'est surtout par son exemple que ON gouverne.

Vous savez l'affluence qu'attire à un théâtre l'annonce sur l'affiche que la représentation est donnée *par ordre*, c'est-à-dire qu'un souverain quelconque y assistera.

Eh bien, ce n'est rien en comparaison.

« ON va aux courses de Chantilly. — ON va à Nice cet hiver. — ON porte des manches courtes. »

Tout le monde alors quitte ses affaires, ses plaisirs, ses habitudes, pour aller à Chantilly. — Tout le monde change ses projets, il faut bien aller à Nice. Il fait froid, il n'est ni agréable, ni bien prudent de

porter des manches courtes; mais que faire? Il n'y a pas à raisonner; puisque ON en porte, il faut bien en porter.

Tous les marchands d'étoffe et les couturières se présentèrent chez ON.

Ils se précipitèrent à ses genoux et les baignèrent de larmes.

ON les releva avec affabilité, et les encouragea à parler.

Le plus éloquent exposa la situation; elle était déplorable.

ON seul pouvait les sauver, par des lois nouvelles.

ON promit de les faire.

Il fallait que ces lois fussent absurdes.

ON répondit que cela n'avait pas coutume de l'arrêter; et il leur confia les *tables de la nouvelle loi.*

Les marchands d'étoffe et les couturières se retirèrent en versant, cette fois, des larmes de reconnaissance et de joie.

Non-seulement ils étaient sauvés, mais encore ils allaient être plus riches et plus heureux qu'ils ne l'avaient été à aucune époque depuis la première

feuille de figuier — qui n'avait, selon les rabbins les plus accrédités, que huit centimètres de largeur.

Voici ce que ON avait imaginé :

Attendu qu'il y a des montagnes d'étoffe chez les marchands de nouveautés; attendu que ces montagnes d'étoffe suffiraient pour vêtir toutes les femmes de l'univers pendant un siècle; attendu que les nouveautés n'ont qu'un seul devoir — ce n'est pas d'être belles, ce n'est pas d'être de bon goût, — c'est d'être nouvelles; attendu que cette condition est rigoureuse et que des nouveautés mêmes et identiques ne peuvent espérer rester nouveautés pendant un siècle; attendu qu'on ne peut espérer habiller plus de femmes qu'il n'y en a;

ON, dans sa souveraine puissance, a décidé ceci :

Les femmes, jusqu'ici, achetaient des étoffes pour s'habiller et se vêtir, — à l'exception de celles dont elles font des robes dites *décolletées;* les femmes désormais ne s'habilleront plus, elles *étaleront.*

Elles s'entoureront d'une étagère comme les magasins de nouveautés eux-mêmes, et elles s'habilleront de la façon dont les jeunes commis aux doigts



roses comme l'Aurore *font*, le matin, la *devanture* des boutiques.

Les femmes seront des *magasins* mobiles, des *devantures* ambulantes, des *étalages* voyageurs, des *déballages* et des *comptoirs* ayant le don de l'ubiquité.

De cette façon, chaque femme sera obligée d'acheter autant d'étoffe qu'il en faudrait pour vêtir vingt femmes.

Et les boutiques des marchands seront désencombrées; si quelqu'un trouve cela ridicule, odieux, informe, absurde, ruineux, elles n'auront qu'une raison à donner, qu'une réponse à faire :

— ON fait comme cela; — ON s'habille comme cela.

Si quelqu'une d'entre elles, par hasard et par impossible, trouvait cet attirail laid, difforme, grotesque, qu'elle n'ose pas essayer de s'y dérober, il suffit qu'elle pense que ON a décidé que ce serait ainsi.

Et la nouvelle loi promulguée par ON a été exécutée avec soumission par quelques-unes, avec enthousiasme par les autres.

Celles qui auraient tenté d'éluder la loi savent que ni la calomnie, ni l'adultère, ni aucun crime connu ne les déshonorerait autant, ne les ferait descendre aussi bas dans l'opinion publique — que de ne pas s'habiller comme ON s'habille.

Et ainsi furent sauvés les marchands de feuilles de figuier et les tailleuses et couturières par la protection du serpent.

Mais l'affranchissement, l'émancipation, l'indépendance des femmes?

Il n'en est plus, il ne peut plus en être question.

Il n'y a pas d'indépendance — je ne parle pas des rêves absurdes et laids de certaines femmes, » mais d'une indépendance légitime, d'une égalité honorable, d'une liberté honnête, — il n'y a pas d'indépendance, il n'y a pas d'égalité, il n'y a pas de liberté possible pour la femme, dès que ses besoins dépassent ses forces, dès que ses dépenses dépassent la valeur de son travail, ou l'équivalent des services qu'elle rend dans la famille.

Il ne serait pas juste, il n'est pas possible que l'homme, qui subit toutes les peines, qui fait tout le

travail, qui court tous les dangers, accepte l'égalité avec la femme, pour laquelle il subit cette peine, fait ce travail, court ces dangers — et qui n'en prend pas une part équivalente à ce qu'elle en a apporté et a nécessité.

Quand la femme cède aux attraits d'un luxe exagéré, elle n'est plus la compagne et l'associée de l'homme : elle est *sa femme*, elle est sa propriété, elle est son esclave.

Les cajoleries, les adorations ont beau dissimuler cette situation, elle est incontestable, nettement et inflexiblement dessinée.

Chez les peuples anciens, les anneaux portés aux oreilles et au nez, les anneaux aux doigts, les cercles aux bras, les cercles aux chevilles des jambes, les diadèmes sur la tête, les colliers de pierreries, les ceintures d'or et de soie, n'étaient pas seulement des ornements; c'étaient aussi des mythes et des symboles.

Ce n'est pas pour rien que ces prétendus ornements sont tous des anneaux ou des liens.

Anneaux aux doigts, anneaux au nez, anneaux aux bras et aux jambes, cercles à la tête, colliers au

cou, ont tous des anneaux d'une même chaîne que l'on divise pour la dissimuler, mais que l'on ne détruit pas; c'est un signe que la femme est esclave; et, si cette chaîne est divisée et non rompue, si elle est en or, si elle est en perles, si elle est en soie, c'est pour augmenter sa force en ôtant à la femme le désir de la rompre. C'est cette chaîne terrible, cette chaîne du luxe, cette chaîne des besoins qui a fait succéder pour la femme un esclavage volontaire à l'esclavage légal des temps anciens; c'est cette chaîne-là qu'il fallait rompre et rejeter au loin avant de prétendre briser des fers métaphoriques contre lesquels on a longuement bavardé et qui n'existent pas.

Que la femme prenne et fasse sa part dans les soucis et les travaux de la famille, elle sera l'égale et l'associée de l'homme.

Remontons aux origines.

Prenez l'homme et la femme à l'état sauvage : l'homme chasse et pêche; la femme prépare le dîner avec la chasse et la pêche de l'homme; l'homme apporte la peau des ours; la femme en fait des vêtements.

Elle est sa compagne, son associée et son égale.

Voyez, dans la civilisation, la femme du petit marchand, qui vend, qui achète, qui travaille comme lui, est son égale et son associée.

La femme du porteur d'eau, qui s'attelle à côté de lui à la même charrette, est son égale, son associée, sa compagne.

Mais la femme qui ne songe qu'à ses jupes, la femme qui n'apporte dans la maison qu'une augmentation de besoins, la femme pour laquelle l'homme doit s'imposer double travail, doubles privations, doubles rapines, doubles crimes, celle-là n'est pas l'égale de l'homme, ni son associée, ni sa compagne; elle ne peut payer l'esclavage que ses désirs imposent à l'homme que par l'esclavage qu'il exige d'elle dans les plaisirs.

L'homme peut vivre sans elle; elle ne peut vivre sans l'homme; car les femmes vivent plus de châles, de jupes, d'oripeaux divers que de pain.

Donc, il n'y a pas apport égal, il n'y a pas société, il n'y a pas égalité.

Et combien de pauvres Èves sont obligées de

couper leurs pommes en quartiers et de les présenter à mordre à plusieurs Adams.

Triste et honteux esclavage que celui-là et qui va tous les jours s'étendant et se généralisant.

Ici, je m'arrête ; que mes lectrices ne me reprochent pas d'être leur ennemi ; le diable sait le contraire. Praxitèle ne fait pas une Vénus sans la frapper du ciseau et du marteau.

Je voudrais voir les femmes à la hauteur de l'amour qu'elles m'inspirent — avant d'arriver à cet âge où l'on peut encore sentir l'amour, mais où on ne l'inspire plus — c'est l'enfer des poëtes et des femmes.

Je ne suis même pas l'ennemi de la coquetterie à un certain degré; je suis partisan de la parure, et je serais, au besoin, d'un bon conseil à ce sujet. Selon moi, ce n'est pas un droit, c'est un devoir pour toute femme d'être le plus jolie qu'il lui est possible.

II

LES IMPERTINENCES DE MADAME BOULOGNE.

Le théâtre représente un banc.

Autour et au-dessus de ce banc, des arbres dans lesquels s'enroulent des passiflores et des lierres. Il y fait doux et frais. — Deux femmes jeunes et jolies sont assises sur le banc; l'une arrive, elle est en chapeau; l'autre est la maîtresse du logis, elle n'a sur la tête qu'un petit réseau de soie. — Jamais lieu ne fut plus propice pour les tendres épanchements de l'amitié; elles se sont embrassées avec effusion.

CORALIE.

Ah! ma chère, le ravissant chapeau que vous avez là!

AROLISE.

Vous trouvez?

CORALIE.

Et il vous va à ravir.

AROLISE.

Eh bien, il ne me plaît pas.

CORALIE.

Vous êtes difficile...

AROLISE.

Il y a une raison.

CORALIE.

Ah!

AROLISE.

Connaissez-vous la petite madame Boulogne?

CORALIE.

Oui, certes; une impertinente personne.

AROLISE.

Eh bien, elle s'en est fait faire un pareil.

CORALIE.

Ça ne m'étonne pas. .

AROLISE.

Il est vrai qu'elle l'avait commandé avant que j'eusse commandé le mien, et que j'avais un peu vu le sien chez mademoiselle Désirée; mais, c'est égal, on ne peut pas avoir quelque chose de pareil à cette femme-là... Mais pourquoi me dites-vous qu'elle est impertinente?

CORALIE.

Cela vous étonne?

AROLISE.

Oh ! non ; mais je voudrais savoir ce qu'elle vous a fait.

CORALIE.

Oh ! mon Dieu, des riens, des choses dont aucune n'a un nom... ; mais, enfin, c'est l'ensemble, c'est l'intention, c'est... un je ne sais quoi. Enfin, c'est la femme la plus impertinente que je connaisse...

AROLISE.

A coup sûr, elle ne vous en a pas fait plus qu'à moi. C'est une connaissance de ma belle-mère. La première fois que je l'ai vue, c'était à la maison ; ma belle-mère me présenta à elle ; elle avait une toilette ridicule...

CORALIE.

Comme toujours...

AROLISE.

Sa robe, je suis sûre, avait au moins quinze mètres de tour, une exagération !

CORALIE.

Il faut bien suivre les modes, mais en ce qu'elles ont de sensé. — Combien a votre jupe ?

AROLISE.

Quatorze mètres.

CORALIE.

C'est comme la mienne; c'est raisonnable; mais quinze mètres! Vraiment, il y a des femmes qui sont folles!

AROLISE.

Ne sachant que lui dire, je lui fis quelques compliments sur cette robe, qui ne me plaisait pas du tout : des couleurs *voyantes*... une horreur! Mais, dame! des volants — et une étoffe de velours écossais; — ça a au moins coûté cinquante francs le mètre; j'en ai vu chez Gagelin à ce prix-là qui n'étaient pas aussi riches. Eh bien, elle affecta un air modeste, dit qu'elle ne l'aimait pas beaucoup, en parla avec dédain, comme une femme qui en a des quantités de plus belles; — de l'embarras, enfin. C'était si impertinent, que je me mis à parler du ridicule de sortir dans la rue avec des robes de couleur éclatante, de belles robes; j'étais si impatientée, que j'allai jusqu'à dire que je craindrais d'être prise

pour une fille... Que voulez-vous! elle est si impertinente.

CORALIE.

C'est comme pour moi : n'est-elle pas venue, un soir, prendre le thé ici avec une mauvaise petite robe de soie grise qui ne valait pas soixante francs. Les autres femmes étaient magnifiques. Il faut dire que je ne l'avais pas avertie ; j'avais parlé d'une tasse de thé — entre nous.

AROLISE.

Elle devait être furieuse.

CORALIE.

Il faut bien se défendre un peu. Ce soir-là, elle eut l'impertinence de m'inviter à une partie de campagne, à je ne sais quelle cabane qu'ils ont achetée au bord de la Seine, — un dîner sur l'herbe.

AROLISE.

C'était familier...

CORALIE.

Je m'inclinai sans répondre et je n'y allai pas. A quelques jours de là, je la rencontrai avec son mari ; j'étais avec le mien. Celui-ci — la bonne pâte

d'homme — avait voulu m'excuser, et avait écrit que j'étais malade; ce qui me fâchait fort.

AROLISE.

Ne me parlez pas des maris.

CORALIE.

« Je vois avec plaisir que vous vous portez mieux, me dit madame Boulogne avec un petit air... — Comment mieux? m'écriai-je. Mais je n'ai pas été malade. — Mais si, dit mon mari, tu as été fort souffrante, le jour que tu devais aller chez madame... — Moi?... Je ne me... Ah! oui... c'est vrai, j'avais un peu mal à la tête. » Et mon mari de me donner des coups de coude sans réussir à me faire comprendre ce qu'il voulait dire. Si on ne disait jamais leur fait à ces impertinentes créatures...

AROLISE.

Moi, un jour, devant moi, elle parla d'un bal qu'elle devait donner, et elle eut l'impertinence de ne pas m'inviter. Alors, tout le reste de la soirée, je donnai les détails les plus circonstanciés sur le bal de a comtesse ***, pour lequel je savais qu'elle avait inu-

tilement demandé une invitation qu'on avait eu le bon goût de lui refuser.

CORALIE.

Est-ce que vous y étiez allée?

AROLISE.

Non; cette comtesse *** ne veut voir que des femmes titrées — une pécore! mais le chevalier m'avait donné des nouvelles. « Comment se fait-il que je ne vous y aie pas vue, madame Boulogne? » ajoutai-je. Elle rougit, balbutia et dit: « Cela vient de ce que je n'y étais pas; j'avais demandé une invitation, on ne me l'a pas envoyée. » Comprenez-vous, ma chère, tout ce qu'il y a d'impertinent dans cet aveu?

CORALIE.

Certes! c'est comme si le roi disait: « On m'a pris pour un laquais. »

AROLISE.

Très-bien; cela voulait dire que le ridicule de la situation était pour la comtesse, qui n'avait pas invité une femme comme madame Boulogne.

CORALIE.

C'est à mourir de rire!

AROLISE.

Ou de colère... J'avoue que je ne puis pas souffrir ces femmes-là. — Elle est si impertinente, que j'ai pris le parti de ne pas lui rendre ses visites.

CORALIE.

Dernièrement, elle s'est fait annoncer chez moi; j'avais du monde; j'ai fait dire que j'étais souffrante et ne recevais pas. On a prétendu qu'elle avait pu entendre causer; mais... ma foi...

AROLISE.

Vous savez qu'elle est un peu rousse.

CORALIE.

Comment pourrait-on ne pas le savoir? Il ne faut que voir tout ce qu'elle fait pour le dissimuler.

AROLISE.

Jusqu'à affecter de dire qu'elle est rousse pour se faire dire le contraire. Dieu, que je hais ces femmes mendiantes qui tendent toujours leur sébile aux compliments.

CORALIE.

N'a-t-elle pas l'impertinence de mettre du jaune,

comme une brune, et il y a des gens qui disent que cela ne lui va pas mal.

AROLISE.

Rien ne va mal à ces femmes à qui rien ne va bien... Eh bien, je ne sais plus ce qu'elle m'avait fait... ou dit d'impertinent... Elle m'avait dit... Non, elle ne m'avait rien dit... Qu'est-ce qu'elle m'avait donc fait ?...

CORALIE.

Peu importe !...

AROLISE.

Enfin quelque chose de très-impertinent.

CORALIE.

Je la reconnais bien là.

AROLISE.

Alors, comme on vint à parler d'une très-jolie blonde... Précisément, c'était de vous qu'on parlait.

CORALIE.

Ah !...

AROLISE.

Quelqu'un qui crut me flatter dit qu'il préférait les brunes.

CORALIE.

Je suis bien de son avis... quand les brunes vous ressemblent

AROLISE.

Moi, je dis : « Il y a de belles brunes et de charmantes blondes ; il n'y a qu'une seule couleur avec laquelle il n'y a pas de beauté possible : c'est la couleur rousse. »

CORALIE.

Attrape !

AROLISE.

Que voulez-vous ! si on ne se rebiffait pas un peu, ces impertinentes-là vous écraseraient !

III

D'UN DOGME ET DE DEUX PETITES FILLES TERRIBLES.

Je ne dirai rien contre le dogme nouveau de l'immaculée conception ; je l'ai discuté dans le temps, quand il n'avait pas encore été déclaré article de foi ;

mais, aujourd'hui, je dois me taire. Je constaterai seulement qu'il n'est pas sans inconvénients, et j'entendais, l'autre jour, une personne qui l'a accepté avec enthousiasme se plaindre de l'embarras où la mettaient ses filles, qui lui en demandaient l'explication.

— Maman, qu'est-ce qu'une conception?

— Maman, il y a donc des conceptions maculées?

Je dirai, non à propos de ce dogme (un dogme est un axiome parvenu), non à propos de ce dogme que je ne dois pas discuter, mais à propos d'autres choses analogues que je ne me rappelle pas, — qu'il n'y a que les gens qui aiment ou qui ont aimé qui comprennent les saintes délicatesses de la chasteté. Les religieux, les prêtres n'y entendent rien; voyez les casuistes, ils ont le plus souvent la pudeur grossière et indécente.

IV

SAINTE CATHERINE ET SAINT NICOLAS.

Dans les derniers jours du mois de novembre, dans les premiers jours du mois de décembre, reviennent, tous les ans, deux fêtes : la Saint-Nicolas, la Sainte-Catherine ; la fête des garçons, la fête des filles. Saint-Nicolas passe, le soir, avec un âne chargé de bonbons et de joujous, et les distribue aux garçons dont les parents rendent un bon témoignage.

Sainte Catherine ne donne aux filles qu'un prétexte de s'habiller en blanc — et une menace dont je ne comprends pas bien le sens littéral ; il n'en est pas une qui ne tremble à l'idée de *coiffer sainte Catherine*.

Il paraît qu'une fille investie de ces honorables fonctions devient comme une sorte de vestale qui, si elle tient à entretenir le feu sacré, doit l'entretenir

dans le fond de son cœur et éviter d'en laisser apercevoir la fumée.

Je voudrais adresser quelques compliments et quelques vœux à cette génération qui doit nous remplacer et qui se forme, pour ainsi dire, de nos petits-enfants ; nos enfants, c'est-à-dire la génération qui nous suit immédiatement, nous pousse déjà du coude et prend la mesure de nos cercueils.

Je m'explique la tendresse excessive que les vieillards prennent pour les enfants de leurs enfants, qu'ils ont coutume de préférer aux premiers.

Ils savent à quoi s'en tenir sur leurs enfants, ils savent ce qu'ils en peuvent attendre, ils n'ont plus d'illusions, ou plutôt ils n'ont plus l'emploi de leurs illusions; alors ils les replacent avec amour sur la tête des petits.

Notre génération à nous a dépassé la première moitié de la vie; celle qui nous suit est au tiers de sa carrière, elle a donné ses premiers fruits, nous en savons le nombre et la saveur; nous n'avons pas de conseils à lui donner, elle aurait trop vite fait de ne pas les suivre, tandis que nous avons quelques an-

nées devant nous à conserver l'illusion que la génération suivante nous écoutera et profitera de nos fautes et de notre expérience.

Cette postérité pour qui l'on s'évertue,
C'est ce gamin qui joue aux billes, dans la rue,
Dont les cris importuns m'empêchent de trouver
Ces beaux vers qu'à lui seul je prétends réserver.

Commençons par vous, mes chers petits garçons. Quels joujous saint Nicolas peut-il vous offrir? Les joujous ont un but : mettre à votre taille, à votre portée, sous votre puissance, les objets dont s'occupent les grands et les vieux.

Peut-être je me trompe, peut-être est-ce que je partage l'illusion de tous les gens de mon âge, mais il me semble que nous valions mieux que ne valent vos pères : nous aimions les beaux livres, les belles chansons, les belles histoires, les belles amours, les beaux coups de sabre; j'ai envie de demander pour vous à saint Nicolas des livres d'images et des sabres de fer-blanc; s'il consulte vos pères, on vous donnera des agendas, des tables de multiplication, des billets de loterie, des actions de chemin de fer.

Mais, si notre génération a été moins riche que celle qui la suit, elle a été plus heureuse, plus jeune, plus noble peut-être. Vos pères se heurtent et se bousculent aux tourniquets de la Bourse; nous, leurs pères, nous nous battions pour entrer à la Porte-Saint-Martin ou à l'Odéon un soir qu'on jouait *Lucrèce Borgia* ou *la Tour de Nesle*. Nous nous battions aussi un peu dans les rues pour des rêves dont le réveil a été triste. Nous ne faisions pas grand cas de l'argent; nous aimions surtout ces belles choses gratuites que l'argent ne peut donner : les nuages qui courent et qui voilent la lune, les tilleuls sous lesquels on fait des vers, les oiseaux, le vent, les prairies, les bois; nous aimions la mer et les montagnes; nous aimions les femmes plus que les jupes; et, aujourd'hui encore, nous sommes plus jeunes et plus vivants qu'eux; aujourd'hui, si on lit quelque chose de hardi, de gai, d'amoureux, on s'écrie : « Qui a fait ce livre? Comme l'auteur est jeune! il faut qu'il soit bien vieux. »

Il faut pourtant vous dire la vérité, mes petits amis; peut-être ont-ils raison, et peut-être avions-nous tort.

Voyez Lamartine, un homme dont les beaux vers ont charmé notre jeunesse, un homme qui a été appelé le sauveur de son pays, un homme qui n'aurait eu un moment qu'à se laisser faire pour être roi; — qu'est-il, aux yeux du plus grand nombre, à côté d'un agioteur heureux, — d'un homme qui, tirant à pile ou face la fortune ou les galères, a eu la chance que sa pièce tombe face?

—

Et vous, jeunes filles, que demanderez-vous à sainte Catherine? Un mari et de belles jupes, n'est-ce pas?

Mais, mes pauvres enfants, on va d'un singulier train en fait de mariage; je comprends bien que toutes les filles veuillent se marier; mais ce que je ne comprends pas aussi bien, c'est qu'il se trouve un seul homme qui y consente.

C'est réellement trop cher, et, à moins d'être millionnaire, on n'a pas le moyen d'avoir une femme à soi, on ne peut plus aimer que les femmes des autres, et se faire parasite du bonheur conjugal.

Aussi quel désappointement! vous lisez dans les livres que nous faisions, nous autres, les vieux, vous lisez de belles histoires de beaux jeunes gens qui disent et qui chantent à de belles jeunes filles :

« Ma richesse, c'est la feuillée,
C'est un regard de tes yeux bleus. »

« Qu'est-ce que les turquoises et les saphirs auprès de vos regards? Qu'est-ce que les perles auprès de vos dents? »

« L'or et l'ébène n'ont de valeur que parce qu'ils sont de la couleur de vos cheveux. »

« Oh! les bons dîners, les festins somptueux composés de pain et de fromage — quand, le soir, on doit vous voir de loin au théâtre! »

Les couronnes — nous ne connaissions que les couronnes de bleuets et de roses sauvages pour mettre sur vos têtes, et aussi les couronnes de laurier pour mettre à vos pieds.

Et non-seulement nous disions tout cela, mais tout cela était vrai, et, ces livres, nous les avons vécus avant de les écrire.

Aujourd'hui, à la rigueur, vous trouverez bien encore des gens pour vous réciter ces choses et d'autres semblables; mais prenez-les au mot, dites-leur : « Eh bien, monsieur, puisque le bonheur le plus grand, selon vous, qui soit donné à l'homme est de me toucher le bout du doigt, réjouissez-vous, prenez-moi tout entière, épousez-moi. — Un instanl, mademoiselle ; il ne s'agit plus de rire, comptons les sacs! combien me payerez-vous? »

Et vous-mêmes, mesdemoiselles, que demandez-vous? que rêvez-vous? Un homme riche! Ce n'est plus le temps où un garçon amoureux se faisait soldat ou poëte, cherchait de grands dangers, de grandes actions, de beaux vers, et pensait que, sans un honneur sans tache, sans un caractère noble et élevé, sans une bravoure et un désintéressement à toute épreuve, il ne serait pas digne de mettre son amour aux pieds d'une femme. Aujourd'hui, il cherche de l'argent, et, en effet, il n'a pas besoin de chercher autre chose.

Et, quand il a de l'argent, ne croyez pas que ce soit pour enrichir la femme qu'il aime, pour avoir le

moyen d'épouser sans dot une pauvre belle fille honnête ; allons donc ! c'est de la vieille romance, ça :

> Si Pauline est dans l'indigence,
> Moi, grâce au ciel, j'ai de l'argent.

Quand notre jeune homme aura beaucoup d'argent, ça lui servira à en exiger davantage de la femme qu'il épousera.

Et ce qu'il y a de pis, mes chères demoiselles, c'est qu'ils ont raison.

En effet, qu'apportez-vous dans le mariage ? L'ordre, l'économie, le bonheur domestique ?

Non, vous venez exiger une maison, des domestiques, des voitures, de belles jupes.

Je pardonne encore à celles qui mettent de belles jupes, pour trouver un mari — plus volontiers qu'à celles qui ne cherchent un mari que pour avoir de belles jupes.

Je vous le dis, en vérité, mesdemoiselles, je respecte infiniment sainte Catherine ; mais il y a, en ce moment, beaucoup plus de personnes destinées à la coiffer qu'elle n'a de cheveux sur la tête.

V

UNE VOISINE.

—

DIALOGUE.

UN NOBLE ÉTRANGER. — Cette maison est à louer ?

LA VOISINE. — Oui, monsieur.

LE NOBLE ÉTRANGER. — Pourrait-on la voir?

LA VOISINE. — Pour le moment, non; mais je vais faire chercher la propriétaire, qui est une de mes amies.

LE NOBLE ÉTRANGER. — Je suis confus de la peine que vous prenez. Est-ce que ce sera long?

LA VOISINE. — Dix minutes... Si, en attendant, vous voulez me faire l'honneur de vous reposer chez moi...!

Le noble étranger. — Merci ! vous êtes mille fois trop bonne !

La voisine. — Entrez donc.

Le noble étranger. — Après vous, madame.

(Ils s'assoient.)

Le noble étranger. — Vous dites donc, madame, que, dans dix minutes...

La voisine. — Oui, monsieur; la fille que j'ai envoyée a des jambes de cerf; malheureusement, elle ne s'en sert pas toujours pour le bien.

Le noble étranger. — Cette maison est tout à fait proche de la vôtre.

La voisine. — Oui, monsieur, il y a un mur mitoyen; ç'a été l'objet d'un long procès entre le père de mon amie et mon père. Il faut dire que son père, qui se faisait appeler baron ***, et qui s'appelait tout bonnement Michel, avait l'amour des procès. Défunte sa femme préférait les carabiniers : ce sont, du reste, de beaux hommes; mais il y a pourtant des femmes qui n'aiment pas les beaux hommes; elles disent que c'est compromettant. Ce sont des mijaurées. — La comtesse ***, qui demeure là-bas, à dix portes d'ici, —

il y a une sonnette et un pied de biche à la porte,—est de ce nombre. Mais, quoi qu'elle en dise, on a beaucoup parlé d'elle avec le beau Théodore de***, qui était beau, mais très-bête. Il a épousé, depuis, une petite fille de la campagne qui le mène par le bout du nez.

LE NOBLE ÉTRANGER. — La maison est grande?

LA VOISINE. — La maison de Théodore de***?

LE NOBLE ÉTRANGER. — Non, celle que je veux louer.

LA VOISINE. — Cinq chambres de maître, deux salons, salle à manger, cuisine, écuries et remises. Monsieur a des chevaux?

LE NOBLE ÉTRANGER. — Ici? Non; mais je compte louer une voiture.

LA VOISINE. — Je vous indiquerai un loueur; ne prenez pas surtout celui qui est à quatre maisons d'ici, de mon côté : sa femme est une pécore; on dit qu'elle fait mourir les domestiques de faim. Quelqu'un qui ne se laisse pas mourir de faim, c'est M. ***, du consulat. Ah! par exemple, c'est une jolie fourchette! quand il dîne en ville, tous ses amis se font inscrire

chez lui le lendemain, et font prendre de ses nouvelles, en demandant : « M.*** va-t-il mieux ? »

LE NOBLE ÉTRANGER. — Il y a des tapis?

LA VOISINE. — Chez M.***?

LE NOBLE ÉTRANGER. — Non, dans la maison que je veux louer.

LA VOISINE. — Oui, monsieur, partout — jusque dans l'escalier. Il est arrivé, l'autre jour, une drôle de chose dans l'escalier de madame la marquise X***. Son mari lui a défendu de recevoir un jeune médecin de la localité. Avant-hier, comme son mari rentrait plus tôt que de coutume, — ce qui devrait être défendu, cela n'est bon qu'à faire faire de mauvais ménages, — la bonne petite femme, qui reconduisait son... médecin sur le palier, — elle demeure au deuxième étage — voit son mari sur les marches. « Nous sommes perdus ! » s'écria-t-elle.

LE NOBLE ÉTRANGER. — Combien de croisées au midi?

LA VOISINE. — La marquise?...

LE NOBLE ÉTRANGER. — Non, la maison que je veux louer.

La voisine. — Sept... « Nous sommes perdus! »

Le noble étranger. — Comment, nous sommes perdus?

La voisine. — C'est la marquise qui dit cela au jeune médecin.

Le noble étranger. — Ah! tant mieux.

La voisine. — En effet, le mari montait. Que faire? que dire? Mais l'amour est ingénieux. Le mari voit passer un paquet à côté de lui — avec la rapidité de la foudre; — c'est le médecin qui s'est pelotonné, s'est mis à cheval sur la rampe de l'escalier et descend comme un trait sans qu'il soit possible de le reconnaître au passage — pas plus qu'on ne reconnaîtrait si une balle de pistolet que l'on tire sur vous est de plomb ou d'argent.

Le noble étranger. — A propos d'argent, quel est le loyer?

La voisine. — Quatre mille francs pour la saison; croyez-moi, monsieur, c'est tout à fait votre affaire; je connais la maison depuis longtemps, elle n'a pas un inconvénient.

Le noble étranger, *se levant.* — Pardon, madame,

elle en a un très-grave, un qui m'empêchera de la prendre.

La voisine. — Et lequel, monsieur?

Le noble étranger, *sortant.* — L'inconvénient d'avoir pour voisine une bavarde comme vous.

VI

SUJETS DE ROMAN.

Il n'est, mes chers lecteurs, ni établi, ni convenu que je doive vous parler de ceci ou de cela plutôt que de toute autre chose. Nous n'avons pas, vous à écouter, moi à soutenir des thèses sur des sujets donnés. Nous nous laissons aller au hasard et aux transitions invisibles de la causerie.

Je vais, aujourd'hui, vous raconter une histoire que l'on vient de me conter à moi-même, et, comme cette histoire m'a intéressé, j'ai pensé que je devais vous en faire part.

Dieu sait — je parle du dieu Morphée — combien de fois il arrive que des gens que le hasard me fait

rencontrer, ou que d'autres que je n'ai jamais vus me disent ou m'écrivent : « Vous faites des romans, monsieur. — Quelquefois, monsieur. De temps à autre, madame. — Ah ! monsieur, si vous connaissiez ma vie, vous auriez de quoi faire un bien beau roman. »

En général, voici sur quoi sont fondés ces romans :

— Figurez vous, monsieur, que j'ai épousé mon mari par amour; il n'avait rien; moi, j'avais une jolie fortune; mon père, épicier en gros, rue de la Verrerie, m'avait richement dotée. Eh bien, monsieur, après dix ans de bonheur que je lui ai donné, mon mari, aujourd'hui, a pris un appartement séparé du mien et prétend contrôler mes dépenses de toilette. Est-il, monsieur, dans aucun roman, une femme plus malheureuse et plus digne d'exciter la compassion de vos lecteurs?

— Monsieur, dit un homme, vous connaissez un peu les hommes, mais vous ne connaissez pas mon cousin Joseph. On dit quelquefois que les romanciers exagèrent : j'ai lu bien des romans, eh bien, je

n'ai jamais rencontré un caractère aussi odieux, des actes aussi bassement criminels que ceux qu'il a commis à mon égard; jamais on n'aura fait un roman plus sombre; jamais on n'aura peint un caractère aussi exécrable que celui de cet homme. Figurez-vous, monsieur, que j'étais en province, dans une petite terre que j'ai ou plutôt que j'aurai, car elle appartient à un oncle de ma femme qui n'a qu'elle pour héritière; — je sais bien qu'on dit, dans le pays, qu'il laissera quelque chose à sa servante; mais, entre quelque chose et cette terre, il y a du chemin, et, d'ailleurs, ce cher oncle nous aime comme nous l'aimons. — La maison est assez laide; aussi ai-je décidé de la mettre à bas aussitôt... qu'elle sera à moi. — Il y a aussi un petit bois que je défricherai, quand nous aurons le malheur de le perdre... parce que lui adore les grands arbres... une manie... Il serait bon qu'on ne tardât pas à défricher, parce que ma femme est très-liée avec la femme du sous-préfet, qui pourrait nous aider à avoir l'autorisation de défricher, et, ma foi, un homme est en placе aujourd'hui, demain il n'y est plus, surtout à l'époque où

nous vivons. J'ai vu déjà plusieurs révolutions, monsieur; en 1830, j'étais étudiant... Quel âge me donnez-vous?

Je ne veux pas dire à mon narrateur que, si je pouvais donner des âges, je lui donnerais celui des Pyramides ou de quelqu'un des pharaons qui dorment dessous.

Je dis au hasard quarante-six ans.

— Je n'en ai que trente-huit; ce sont mes cheveux blancs qui vous trompent; mais le travail de tête!... — J'ai tenu dix ans les livres d'une grande maison de commerce de Bordeaux. — Connaissez-vous Bordeaux? Voilà une ville où l'on s'amuse! C'est là que je me suis marié; je n'avais pas grand'-chose; mais ma femme est d'une des meilleures familles de ce pays. Elle a un oncle, pas celui qui doit nous laisser la terre en question, celui qui a cette servante... — Elle a été très-jolie, cette servante, et, après tout, elle l'a bien soigné; et puis elle m'a dit cent fois :

« — Ne croyez pas, monsieur, que je veuille faire de tort aux héritiers; que j'aie un morceau de



pain après lui, c'est tout ce que je demande, et, s'il me lègue davantage, bien malgré moi, je le laisserai par testament à vos enfants.

« Et puis je la tiens : elle a un amant; ils doivent se marier aussitôt la mort du bonhomme. Ma femme voulait l'avertir : elle a quarante-cinq ans, elle n'aura pas d'enfants.

« Je vous disais donc que ma femme a un autre oncle; il a été magistrat, il est aujourd'hui maire d'une petite commune; il possède un vignoble excellent et d'un bon produit quand la vigne n'est pas malade.

« Savez-vous que c'est une chose terrible que ce choléra de la vigne? Et dire que tous ces savants qu'on entretient à l'Observatoire et au Jardin des Plantes avec l'ours Martin n'y ont absolument rien vu! Les savants sont quelquefois bien drôles. — Tenez, croyez-vous à ce que dit M. Babinet sur l'hiver? Moi, ça m'est égal, parce que je fais toujours ma provision de bois l'été. Cet oncle dont je vous parle — celui qui a le petit vignoble — tous les ans, il nous envoie un petit quartaut que je mets en bouteilles.

— Vous devriez bien, un jour, venir nous demander à dîner, sans façon; je vous ferais goûter ce vin-là. Par exemple, nous n'en héritons pas, de cet oncle-là, il est marié; ça n'est pas ce qu'il a fait de mieux : il a épousé une pimbêche. Croiriez-vous qu'elle n'a jamais pardonné à ma femme d'être allée une fois au cours dans la voiture du sous-préfet; et puis, parce que ma femme a quelques diamants, elle est furieuse, elle dit pis que pendre de nous; — et cependant, si on voulait parler... Je ne dis rien parce que c'est ma tante, mais c'est une grande folie à un homme d'épouser une femme qui a trente ans moins que lui.

« Ma femme et moi, c'est différent : j'ai trente-huit ans, elle en a trente et un; — vous ne les lui donneriez pas; elle est encore très-bien, elle est brune.

« Préférez-vous les brunes ou les blondes? Je crois que les brunes se conservent plus longtemps; mais j'ai connu de bien jolies blondes, une entre autres... Mais ça, c'est une histoire que je vous raconterai un autre jour. Il y aurait encore là de quoi faire un bien joli roman, mais d'un autre genre — un peu Paul de Kock. — Connaissez-vous Paul de Kock?

— J'ai eu l'honneur de lui serrer la main quelquefois.

— Ah ! monsieur, vous êtes heureux ! je n'ai pas ses livres à la maison à cause de ma fille, — une charmante enfant, monsieur; ce n'est pas parce que je suis son père, mais c'est une charmante enfant. — Monsieur, elle est d'une ignorance ravissante ; elle avait déjà neuf ans quand elle demanda à ma femme :

« — Maman, de papa et de toi, lequel est l'homme?

« Nous pleurâmes d'attendrissement.

« Lequel aimez-vous mieux, de Paul de Kock ou de Victor Hugo ?

— Ils ont chacun leur mérite, selon moi, dans un genre différent. Victor Hugo est moins gai.

— Quand vous viendrez dîner avec nous, je vous ferai entendre ma fille sur le forté-piano ; elle vous jouera du Verdi. Ah ! monsieur, c'est un grand musicien, et dire qu'il y a encore des gens qui préfèrent Rossini ! On me dit que vous êtes de ces gens-là, monsieur; après ça, les opinions sont libres ; des goûts et des couleurs, et de la musique aussi — on ne doit pas disputer. Du reste, on ferait mieux de ne jamais dis-

puter pour rien. A propos de dispute, croyez-vous à la guerre? C'est une terrible chose que la guerre! J'ai failli être soldat, monsieur; si j'avais tiré un mauvais numéro, mon oncle maternel, qui a été lieutenant dans la garde nationale, aurait empêché mon père de me racheter; il faut dire aussi que l'uniforme est une jolie chose.

« Je vous disais donc que mon oncle a soixante ans et n'a pas les cheveux aussi blancs que moi; mais ça n'a jamais travaillé de tête; ça aurait bien sujet d'avoir quelques chagrins à cause de sa femme; mais il ne sait rien, et ce n'est pas moi qui le lui apprendrai.

« Il ne faudrait cependant pas qu'elle continuât à parler de la mienne.

« Je suis doux, mais sans faiblesse, et, ma foi, ceux qui m'échauffent les oreilles exposent les leurs.

« J'ai eu une curieuse histoire de duel dans ma vie. On ne s'est pas battu, mais on m'a fait des excuses.

« Un monsieur qui m'avait donné un soufflet... Mais il a déclaré à mes témoins que c'était sans intention de m'offenser.

« M. Dupin a joliment parlé contre le duel ; est-ce vrai, que c'est depuis qu'il avait eu peur du général Clauzel, qu'il avait appelé Calpurnius ? — Il paraît que c'est un gros mot, ***Calpurnius;*** je pense que c'est latin et que c'est un juron romain ; — mais j'en reviens à mon cousin Joseph.

« Ah ! mon Dieu ! il est cinq heures, et ma femme m'attend chez sa marchande de modes ; je vous finirai cela un autre jour. Vous verrez qu'il y a un fameux roman à faire. A bientôt ! »

—

Je m'aperçois — vous aussi sans doute — que je viens de faire absolument comme ce personnage. Revenons à mon histoire.

L'histoire que je veux vous dire m'a été contée également, — c'est-à-dire que l'on m'a confié certaines lettres et donné les détails qui expliquent et relient ces lettres entre elles.

Commençons.

VII

LA NUIT FATALE.

—

Julie à Dorothée.

Saint-Maur-les-Fossés.

Eh bien, oui, ma chère Dorothée, je suis jalouse! puisque tu l'as deviné, il faut que je te l'avoue tout à fait. Les plus grands malheurs sont toujours ceux que l'on éprouve quand on les compare à ceux qui ne frappent que les autres.

Certes, si ma jalousie avait pour objet une femme brillante par sa position, par son nom, par sa fortune, par sa réputation, je serais bien malheureuse: je me dirais: « Je suis vaincue; elle est plus belle, elle est plus élégante, plus spirituelle, plus admirée

que moi; il a raison de la préférer à moi; je suis perdue. »

Eh bien, c'est le contraire qui arrive : ma rivale... ma rivale est un objet indigne, une fille sans naissance, sans éducation, sans rang dans le monde; une fille à laquelle il va donner son cœur, son amour, mon bonheur, et à laquelle il n'oserait donner son bras dans la rue.

Ma rivale, c'est une servante, c'est cette petite femme de chambre au museau éveillé que j'ai prise depuis quelques mois.

Je suis plus que vaincue, je suis humiliée; ce n'est pas moi qui suis perdue, c'est lui qui se diminue, qui se perd à mes yeux.

Ne cherche pas à me consoler; je ne te demande pas si je suis malheureuse, — cela, je le sais mieux que toi; — mais je te le confie comme je l'ai confié à mon oreiller, qui était, ce matin, humide des larmes que j'ai continué à verser en dormant, après avoir pleuré jusqu'à ce que je me sois endormie, épuisée.

J'ai tout appris par cette vieille servante qui gouverne la maison.

Juliette, depuis son arrivée chez moi, est en butte aux poursuites de mon mari ; jusqu'ici, elle a résisté ; mais, depuis quelque temps, ses résolutions chancellent. Marguerite prétend qu'elle aime Adolphe, et que sa résistance ne sera pas bien longue.

Mon premier mouvement a été de la chasser comme je ferais d'une femme de chambre qui mettrait mes robes et mes châles; mais Marguerite m'a fait remarquer que ce serait, au moins, hâter le dénoûment, et perdre toutes les chances de le conjurer.

J'ai dit que j'avais peur, la nuit, lorsque Adolphe va à Paris et rentre tard, et j'ai annoncé que Juliette coucherait à l'avenir dans un grand cabinet qui n'a d'issue que par ma chambre.

Cette guerre est tristement humiliante; mais je suis décidée à la faire avec opiniâtreté.

Mon Dieu! comment un homme peut-il s'abaisser à ce point? Ce que je crains le plus, c'est de ne plus aimer Adolphe; je ne pourrai jamais aimer un homme que je n'estimerai pas; et comment pourrai-je continuer à l'estimer après cette dégradation?

JULIE.

Dorothée à Julie.

Ma chère enfant, je suis bien enchantée d'avoir te dire que tu es beaucoup moins malheureuse que tu ne le crois. La vie n'est pas un sentier vert bordé de roses sans épines. Il faut la prendre comme elle est; si on exige des bonheurs qu'elle n'a pas à donner, on est ingrate envers la Providence, injuste envers les autres et cruelle pour soi-même.

Tu souffres en ce moment plus dans ta vanité que dans ton amour.

Un mari n'est pas un amant. Un amant vous aime de toute son âme, de toutes ses forces; il vous aime uniquement, sans distractions, parce que, quand il ne vous aime plus, il s'en va, et tout est fini.

Un mari ne vous doit que l'intérêt de son fonds d'amour, tandis que l'amant peut manger à nos pieds le fonds et le revenu. Quand le mari ne nous aime plus d'amour, il faut qu'il reste là et qu'il y reste pour toute sa vie et pour toute la nôtre. La seule chance que l'amour conjugal arrive jusqu'au bout de sa

longue carrière, c'est qu'il se transforme graduellement; c'est que, à mesure que nous perdons le charme que nous donne la nouveauté, notre jeunesse et aussi celle de notre mari, nous en gagnions un autre par l'habitude, par les qualités du cœur et de l'esprit; en un mot, que l'amour se change en une sorte d'amitié tendre qui ne peut exister qu'entre des personnes de sexe différent — une sorte d'amitié ornée — un canevas d'un bleu serein sur lequel courent quelques fils d'or.

Pour cela, il faut espérer la constance d'un mari et ne pas mettre son bonheur dans sa fidélité.

Puisqu'il y a un impôt à payer, il faut se réjouir qu'il soit modéré; arrêté par des brigands, le voyageur qui leur a fait accepter une bourse de monnaie ne doit pas regretter sa monnaie, mais se réjouir d'avoir sauvé sa montre et son portefeuille.

Ton mari n'a qu'un caprice passager pour une fille qui ne peut lui inspirer autre chose; réjouis-toi en pensant qu'il aurait pu rencontrer une femme pour laquelle il aurait fallu te reprendre ce qu'il lui aurait donné.

C'est désagréable, c'est un chagrin, mais ce n'est que cela ; garde les mots de désespoir, de malheur, d'existence perdue pour des occasions qui se présenteront, hélas! peut-être. Je tâcherai d'aller te voir demain. En tout cas, qu'Adolphe ne s'aperçoive pas de ta découverte; laisse-le espérer que tu ne sauras rien; ses entreprises seront alors gênées et bornées par la crainte de ta perspicacité, tandis qu'au prix d'une explication, d'une *scène*, qui n'amènerait ni un aveu, ni un repentir, il se trouverait délivré de la crainte d'être découvert, et ne se gênerait plus.

Ta Dorothée.

Julie à Dorothée.

Tu en parles à ton aise, ma chère Dorothée, toi qui as épousé un homme que tu n'aimais pas, et qui te trouvais heureuse de le voir porter ailleurs des empressements que tu subissais avec répugnance.

Mais, moi, j'aimais et j'aime Adolphe de toutes les forces de mon âme ; cinq années de mariage n'ont pas diminué cet amour; au contraire, il est aujourd'hui

mêlé à mon existence; il circule dans mes veines avec mon sang, il a pénétré dans la moelle de mes os.

Aussi n'attends pas de moi cette angélique résignation.

Si l'amour ne recherche pas, il fait l'égalité. Je n'admets pas ces distinctions subtiles; je ne pardonnerai pas plus une infidélité à Adolphe qu'il ne devrait me la pardonner, à moi. Le même crime est égal, quel que soit celui qui le commet.

Si Adolphe me trompe, si je puis cesser de l'aimer, si je ne suis pas arrêtée par le respect de moi-même et de mon amour passé, je le tromperai hardiment, hautement, sans me cacher, et je ne redouterai ni ses reproches ni sa colère. — Mais il est plus probable que je mourrai de chagrin.

Avant cela, je suis décidée à lutter et à défendre mon bonheur; tu t'amuserais presque de voir son inquiétude et son agitation; il n'ose pas trop me demander pourquoi Juliette a changé de chambre.

Du reste, cette fille m'a demandé aujourd'hui à aller passer deux ou trois jours auprès de sa mère à Paris. J'ai ajourné. Adolphe part dans quelques jours



pour aller voir et ordonner des réparations qu'on lui demande dans notre ferme de Lisieux; pendant cette absence, je tâcherai de la faire partir pour je ne sais où; avec de l'argent, on fait bien des choses. — Cependant, si elle l'aime! Je suis bien tourmentée; mais, de façon ou d'autre, je mettrai à profit l'absence d'Adolphe. La demande de Juliette d'aller à Paris au moment où Adolphe... Je crains un concert et un complot entre eux.

Tu n'es pas venue hier; moi, je ne puis aller te voir.

JULIE.

Dorothée à Julie.

Tu te trompes quand tu parles de cette prétendue égalité que tu veux, comme bien d'autres femmes, établir entre l'infidélité du mari et celle de la femme.

D'abord, un homme, à ce qu'il paraît, peut avoir pour une femme un caprice plus ou moins passionné qui ne l'engage à rien autre chose qu'à le satisfaire; cela me paraît, comme à toi, assez laid pour que je n'y arrête ni mon esprit ni le tien.

Il est une autre considération plus grave : un homme n'apporte pas dans la maison des enfants douteux, — le plus grand crime social que je connaisse. Il n'expose pas sa femme à caresser, à soigner, à combler de sacrifices les enfants d'une autre.

Maintenant, quand Adolphe t'a épousée, il a considéré comme une grande partie de ce que tu lui apportais ton innocence et ton ignorance même.

Toute jeune, toute ignorante que tu étais, qu'aurait dit ta mère si, en lui faisant l'éloge de l'homme que l'on te présentait, on lui avait vanté son incontestable virginité ?

Elle aurait souri, et ne lui en aurait su qu'un gré médiocre.

Donc, nous ne sommes pas, les hommes et nous, au même point de vue.

Maintenant, suppose un moment qu'il ne s'agisse pas de ton mari.

Si on venait te dire : « M*** s'est permis la satisfaction d'un caprice pour une très-jolie femme de chambre. »

Tu pourrais le blâmer, mais tu ne le croirais pas

déshonoré, et tu le recevrais aussi civilement que par le passé.

Mais, si on te disait qu'une femme de tes amies a cédé au penchant que lui inspirait le valet de chambre de son mari, je pense que tu en concevrais une toute autre impression.

En attendant, tu subis en ce moment un chagrin nécessaire; — comme les enfants qui doivent avoir la rougeole; — je te soignerai de même, avec tendresse, avec sollicitude, mais sans m'inquiéter et sans te permettre d'exagérer les choses et de donner le nom de malheur à ce qui n'est qu'une aventure fâcheuse mais inévitable.

Il est triste que la Providence ne t'ait pas accordé d'enfants; c'est là une grande ressource et un charmant débouché pour l'excédant d'amour que l'on ne peut plus placer dans la vie conjugale.

DOROTHÉE.

(Huit jours plus tard.)

Julie à Dorothée.

Je suis trahie, désespérée, folle !

On me joue : Adolphe, que je croyais en Normandie, n'a pas quitté Paris.

Juliette part dans une heure.

Elle va le rejoindre, j'en suis sûre, je le sais.

Mais j'ai un projet ; que le ciel me protége, car je joue gros jeu !

JULIE.

La même à la même.

Tout a réussi au gré des mes désirs et au delà de mes espérances.

Hier, toute la journée, j'étais si émue, si agitée, qu'il m'a été impossible de t'écrire. Plus calme aujourd'hui, je vais repasser avec toi les péripéties du drame que je t'annonçais.

Juliette allait partir pour Paris, lorsque la vieille Marguerite est venue me dire : « Madame, elle m'a

tout avoué, et, si vous vous y prenez bien, elle vous dira tout, comme à moi. Je l'ai effrayée sur les suites de ce qu'elle a promis de faire; elle voudrait échapper au danger, elle voudrait s'éloigner de M. Adolphe; causez doucement avec elle et aidez-la dans ses bonnes résolutions. » En effet, je fis appeler Juliette, qui, dès mes premières paroles, fondit en larmes et voulut se mettre à mes genoux. Je ne m'étais pas trompée, mon mari lui a loué, dans un quartier écarté, un petit appartement où il pourrait aller la voir librement.

La paresse et la vanité avaient fait le reste; elle devait avoir de belles robes et ne plus travailler.

Mais, quand Marguerite lui eut bien fait voir qu'il faudrait payer tout cela, lorsqu'elle eut rendu son nom à chaque chose, cette pauvre fille, qui est née honnête, fut épouvantée et ne demanda plus qu'à être sauvée.

Songe qu'elle doit épouser un jeune ouvrier dont elle est tendrement aimée, et qu'elle aimait elle-même avant que les fumées de la vanité vinssent lui troubler la cervelle.

Je lui ai promis de la marier; elle va d'abord aller s'enfermer pendant deux ou trois semaines chez une parente qu'elle a à vingt lieues de Paris. Elle part, aujourd'hui que je n'ai plus besoin d'elle.

Avant-hier donc, après l'avoir consolée, j'appris qu'une des grandes séductions qu'avait employées Adolphe était de lui faire voir le bal masqué, le bal de l'Opéra; après quoi, il devait la mener souper dans l'appartement qu'il lui avait fait préparer.

Je fis écrire à Juliette un billet par lequel elle faisait savoir à mon mari qu'elle ne se trouverait pas au rendez-vous convenu, mais qu'il se rendît au bal de l'Opéra, qu'il y rencontrerait quelqu'un qui lui donnerait les causes de cet incident et lui dirait tout; il devrait aborder un domino gris qui aurait à la main un bouquet de roses de Bengale.

J'eus soin de faire remettre ce billet en mains propres.

Puis je me mis en route moi-même, accompagnée du mari de Marguerite, un vieux domestique sur lequel je puis compter, et nous allâmes au bal de l'Opéra.

J'étais très-tremblante quand j'entrai dans cette salle si éclairée; en passant devant une glace de l'escalier, je vis une forme qu'à ses mouvements et à la couleur du costume je savais m'appartenir; mais je fus convaincue que je ne me reconnaissais pas moi-même, et je me sentis toute rassurée.

Je savais qu'Adolphe devait être aussi déguisé et masqué; je le vis presque en entrant; mais, pour écarter tout soupçon, je résolus de me faire attaquer. Je passai deux fois devant lui; à la seconde, il m'arrêta et me dit :

— Beau masque!... J'attends ici des roses de Bengale; est-ce à moi que tu apportes ce bouquet?

— Non, dis-je, ce bouquet n'est pas encore destiné; cependant j'ai un message pour toi; donne-moi ton bras un instant; puis, ma mission remplie, je te rends ta liberté.

— Pourquoi trembles-tu si fort? me dit Adolphe lorsque j'eus appuyé mon bras sur le sien et que nous nous engageâmes dans un corridor; es-tu Juliette? pourquoi alors ce billet que tu m'as écrit?

— Je ne suis pas Juliette; Juliette ne viendra pas.

Je tremble parce que je suis ici pour la première fois de ma vie — et que j'ai peur de m'y voir.

— Ma chère enfant, dit Adolphe, si par hasard ce que tu me racontes là était vrai, — et je me dois à moi-même de t'avouer que je n'en crois pas un mot — tu ferais mieux de ne pas le dire; c'est un rôle que jouent la moitié des femmes qui sont ici et qui n'obtient plus aucun succès.

— Merci du conseil... Juliette n'est pas ici parce que ta femme, au dernier moment, lui a annoncé qu'elle ne viendrait pas à Paris.

— Tu es une amie de Juliette?

— Ça n'est pas mal tourné : tu voudrais savoir si je suis aussi une femme de chambre. Si j'ai mis un domino et un masque, c'est pour ne pas être reconnue; ton doute est un second masque qui assurerait beaucoup la solidité du premier. Mais pardon, monsieur, je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire; permettez-moi de marcher seule et de rejoindre les personnes que j'ai quittées pour vous parler.

Je fis une révérence et le quittai. J'avais espéré être retenue; cependant je me laissai aborder par

quelques autres hommes en ayant soin d'éviter ceux que je connaissais et qui me faisaient un peu peur. Adolphe me suivait des yeux chaque fois que je passais près de lui et m'adressait quelques paroles; il me retrouva seule et me dit :

— Voulez-vous me donner encore un peu votre bras, et répondre à deux questions?

— Volontiers; ayant le visage masqué, il est probable que je n'aurai pas besoin de déguiser ma pensée.

— Vous n'avez pas encore trouvé l'heureux mortel auquel est destiné ce bouquet?

— Il est pour un homme fidèle.

— Alors donnez-le-moi; il y a une demi-heure que je suis amoureux de vous, et, vrai! je n'ai pas eu une seule pensée pour une autre.

— Nous verrons cela quand je m'en irai.

— Je vous ai examinée attentivement, vous n'êtes pas une femme de chambre.

— Cette assertion, ce n'est pas un compliment, venant de vous qui êtes amoureux de Juliette.

— Je vous la sacrifie.

Que te dirai-je, ma chère Dorothée? je m'amusai à exciter la fantaisie d'Adolphe pendant une partie de la nuit; puis j'annonçai que je m'en allais; il me supplia de lui permettre de me reconduire; j'y consentis après une convenable résistance et sur sa parole d'honneur qu'il ne toucherait pas à mon masque.

— Je vous connais donc? dit-il.

— Non; mais vous pourriez ensuite me reconnaître.

Je fis signe au mari de Marguerite, qui ne m'avait pas quitté de plus de cinq pas et était en domino lui-même; j'avais prévu ce qui arrivait et tout était convenu d'avance. Adolphe me fit monter dans une voiture et me demanda où je demeurais; j'indiquai au hasard la rue du Bac. Il dit tout bas au cocher :

— Rue de l'Ouest.

Joseph prit lui-même une voiture qui m'attendait et nous suivit.

Une heure après, Adolphe, seul avec moi, croyait avoir trahi sa femme, et en avoir trompé une autre; pour moi, j'avais arraché et conservé le nœud de ruban lilas attaché à son domino, et qui m'avait fait

le reconnaître. Quand nous revînmes de la rue de l'Ouest à la rue du Bac, je dis :

— Faites arrêter, c'est ici.

— Vous reverrai-je ? me dit-il.

— Plus tôt que vous ne pensez.

Je descendis de voiture après lui avoir recommandé de ne pas se montrer, et, au lieu d'entrer dans la porte devant laquelle nous étions arrêtés, je montai lestement dans le carrosse dans lequel Joseph nous suivait.

J'entendis quelque temps le fiacre d'Adolphe s'efforcer de me suivre ; mais le cas était prévu, et les chevaux choisis par Joseph ne tardèrent pas à perdre le pauvre fiacre de mon mari.

Pendant nos promenades dans les corridors de l'Opéra, il m'avait dit qu'il partait le lendemain pour Lisieux.

Il y est maintenant; moi, je suis chez moi, où je l'attends. J'ai de quoi l'intriguer à visage découvert.

JULIE.

Ici, les lettres sont interrompues, et il serait bien difficile, il serait impossible de comprendre celles qui les suivent si je n'intercalais ici le récit qui m'a été fait.

Adolphe d'Esgrigny resta plus d'un mois à Lisieux. Il y eut des chasses, des dîners; il ne pensait plus à Juliette, et peut-être il ne pensait pas beaucoup à sa femme.

Celle-ci lui écrivait et commençait à mettre un peu d'aigreur dans ses lettres; elle ne tarda pas à émettre quelques soupçons jaloux, à faire des allusions à Juliette et à mille autres choses dont « elle ne voulait pas parler. »

Elle n'écrivit qu'une ou deux lettres à Dorothée; dans la première, elle lui disait :

« Il m'arrive une chose bien étrange : l'aventure du bal de l'Opéra a eu des suites... que j'avais en vain espérées depuis mon mariage. C'est si triste, ma maison sans enfants! Cependant je trouve malheureux que ce soit dans de pareilles circonstances; cela me tourmente infiniment et à divers titres : est-ce qu'il m'aimait mieux quand il me prenait pour une autre?

« Est-ce que cela ne manque pas de dignité pour ce cher petit être et pour les nobles sentiments qu'il va exciter?

« Il y a dans cette histoire quelque chose de bouffon qui gâte un peu mon bonheur; et puis — je n'ose pas me l'avouer, mais je garde des journées entières dans ma poche, pour la toucher de la main, la seule preuve que je puisse donner : le nœud de ruban lilas.

« Si je perdais ce nœud, s'il ne s'était pas aperçu qu'on le lui a pris, s'il n'a pas conservé un souvenir bien précis de cette nuit...

« Mais, moi, je n'ai pas oublié une parole, ni de celles qu'il m'a dites, ni de celles que j'ai prononcées... »

D'Esgrigny ne tarda pas à annoncer son retour. Julie était plus émue, plus inquiète qu'elle ne l'avouait à Dorothée. Enfin elle repassa cent fois dans sa tête le récit qu'elle ferait; puis elle imagina autre chose : elle se fit faire un domino semblable à celui qu'elle portait dans la nuit fatale.

Elle le cacha dans sa chambre avec un bouquet de roses de Bengale.

Voici le plan qu'elle avait conçu :

Adolphe devait arriver pour le dîner; après le dîner, elle irait dans sa chambre, reprendrait son costume du bal de l'Opéra, ferait appeler son mari et lui apparaîtrait.

Ainsi alors arriverait le récit.

Le bruit d'une voiture la fit trembler toute la journée; enfin d'Esgrigny arriva; mais il avait avec lui un homme de ses amis. Julie fut tout à fait interdite; la présence d'un étranger dérangeait tout son plan et la jetait dans des inquiétudes fâcheuses.

Ce qu'elle avait à apprendre à son mari était assez grave pour que cela eût place dans les premières paroles, et cependant cela ne se pouvait guère sans une explication complète et préalable.

M. Fournier s'aperçut de l'impression que causait son apparition.

— Madame, dit-il, Dieu m'est témoin que je ne voulais pas venir; après un voyage, on a mille choses à se dire pour lesquelles la présence d'un tiers ne peut être que parfaitement importune; mais, rassurez-vous, une circonstance pour laquelle j'aurais à

m'excuser si elle n'arrivait tout à fait à propos, vous débarrasse de moi aussitôt le dîner fini : je dois aller à un bal de la mi-carême chez des amis.

— Un bal costumé et masqué? dit d'Esgrigny.

— Sans doute ; et je m'habillerai chez toi ; j'ai tout apporté dans ma voiture ; parce que, pour retourner chez moi m'habiller, il me faudrait passer devant la maison, où je passe au moins la soirée : c'est au Marais, et il me faudrait y retourner après être allé m'habiller rue de Joubert.

On dîna et Fournier alla s'habiller dans la chambre de d'Esgrigny, qui avait une porte sur un petit salon où l'on se tenait le soir, les jours ordinaires.

D'Esgrigny, resté avec sa femme dans le salon et fumant un cigare, échangeait quelques mots avec son ami, qui avait laissé la porte entr'ouverte.

Julie attendait avec impatience que Fournier fût parti ; elle sonna sa femme de chambre et s'informa à voix basse si tout était prêt : son domino et son bouquet.

— Cela fera une transition, disait-elle, et mon apparition en domino arrivera très-bien après ce départ

pour le bal masqué; il me trouvera dans ma chambre avec le masque, et je lui dirai, en reprenant ma voix de domino : « Montez, j'ai quelque chose à vous remettre, » et je lui tendrai le nœud de ruban lilas.

Pourvu qu'il ait remarqué que ce nœud lui manquait ! ça serait fâcheux d'avoir à donner des explications.

— Allons bon ! s'écria alors Fournier de la chambre d'Adolphe, voilà qu'il me manque quelque chose. Heureusement que madame d'Esgrigny pourra me sauver. Avez-vous du ruban lilas ?

Et, à ces mots, entrant dans la salle en domino vert, avec un nœud lilas d'un côté et le doigt posé sur la place où manquait le nœud correspondant :

— Un peu de ruban lilas, s'il vous plaît ?

— Tiens, dit d'Esgrigny, c'est toujours ton même domino ?

— Oui, celui que je devais te prêter le soir où tu avais voulu aller au bal de l'Opéra, il y a six semaines, et où tu restas à l'hôtel avec une violente migraine. Je ne l'ai pas remis depuis, et... tu sais... l'histoire du rubans lilas qui me fut arraché...

— Ah ! oui... Tu n'as jamais entendu parler de cette beauté ? dit d'Esgrigny.

— Ni elle de moi.

Julie, frappée comme d'un coup de massue, prit un prétexte pour se retirer dans son appartement ; là, elle s'enferma à double tour; se jetà sur son lit et fondit en larmes; par moments, elle se relevait en se disant :

— Mais c'est impossible que cela me soit arrivé, à moi. Mais je rêve; je vais me réveiller tout à l'heure.

Elle tâchait alors de se rappeler les moindres détails, les moindres sensations.

— Mais la voix !... c'était sa voix pourtant... Non... en effet, j'ai eu un moment de doute au premier abord ; mais j'ai attribué cette différence à la gêne du masque... Mon Dieu ! s'écriait-elle, vous savez si je l'aime pourtant ; vous me pardonnez, vous; toute autre personne me pardonnerait; mon mari lui-même ne pourrait me refuser son indulgence; mais

il ne pourrait me conserver ni me rendre son amour, je ne lui inspirerais plus qu'éloignement et dégoût.

« Mon Dieu! vous qui êtes tout-puissant, est-il vrai, comme les prêtres le prétendent, que vous pouvez changer le passé, faire que ce qui a été n'ait pas été?

« O mon Dieu! jamais plus ardente prière ne s'est élevée vers vous.

« Mais comment n'ai-je pas été avertie?... Eh! si, je l'ai été; j'avais peur en montant dans cette voiture, j'ai retiré ma main la première fois qu'il l'a prise, je l'ai prié de se démasquer.

« — Volontiers, m'a-t-il dit, si vous faites de même. »

Et cependant c'était sa voix et ce n'était pas sa voix; il est évident qu'il déguisait sa voix, déjà déguisée par le masque.

« Et ces deux voix se ressemblent un peu; celle de... Oh! mon Dieu! je ne puis prononcer le nom de cet homme, je ne veux plus le voir — jamais! — je veux oublier qu'il existe, cet homme qui m... Oh! c'est impossible, ce n'est pas vrai.

« Mais que devenir ? que faire ?

« Cet enfant que... J'étais heureuse ! je croyais le rendre si heureux ce soir... le ramener par ce nouvel amour; je croyais réunir deux amours sur moi...

« Et ce n'est que deux haines qu'il ressentirait, deux haines... terribles, ce ne serait rien — mais légitimes. — Cet enfant, il le broierait contre une muraille, et, moi, il me foulerait aux pieds.

« Comment lui dire : « Je porte dans mon sein l'enfant... d'un autre...? »

« C'est impossible.

« Ah ! je puis... il y a tant d'autres qui le font, il ne le saurait jamais.

« Mais le voir caresser, aimer cet enfant, cet enfant, sa honte et la mienne.

« Je le puis encore moins.

« Mais alors que faire ? que faire, mon Dieu ! que faire ? — Mourir.

« Il faut me tuer.

« Comment soutenir maintenant les regards de mon mari et ceux de cet homme ?... Lui, je saurai bien ne plus le voir, mais Adolphe !

« Comment lui cacher maintenant ce que je croyais, dans quelques instants, lui apprendre avec tant de joie?

« Je n'oserai jamais raconter ce qui s'est passé même à Dorothée!

« Et cependant qui me consolera? qui me secourra?

« Si je disais tout à Adolphe?..

« Mais ce malheureux enfant, que deviendrait-il?... Je ne lui donnerais pas un père, et je lui enleverais sa triste mère; car, si Adolphe me pardonnait, il ne me permettrait pas d'aimer... de voir le fruit d'une funeste erreur.

« Ah! j'entends une voiture... C'est Fournier qui part; il va s'amuser, celui qui a fait le malheur de toute ma vie, celui qui... Ah! je frémis d'horreur, de haine, de désespoir. Je voudrais que cet homme fût mort, lui qui... aussi bien qu'Adolphe... — Écartons cette image; car je deviendrais folle de douleur et de honte.

« J'entends marcher Adolphe dans sa chambre; pourvu qu'il n'ait pas la pensée de venir dans la

mienne!... Ses pas se dirigent de ce côté. O mon Dieu! détournez-le d'ici... Mais vous ne m'écoutez pas, mon Dieu... Il approche, il vient, il frappe à ma porte.

« Non, je n'ouvrirai pas... je ne veux pas qu'il me soit possible de le tromper plus tard. Qui sait si la peur ne me ferait pas en profiter lâchement et commettre le crime volontaire, le vrai crime de lui attribuer ce qui, jusqu'à présent, n'est que le résultat d'un malheur.

« Mais, si je le repousse aujourd'hui, le repousserai-je encore demain, après-demain, toujours?

« Alors que devient notre union, son bonheur, qu'il avait la bonté de mettre en moi? — Je ne parle pas de mon bonheur, à moi; il n'y en a plus pour moi dans cette vie. — Ah! désormais mon étude constante sera de lui épargner le moindre chagrin; mais, quoi qu'il arrive, je ne serai pas criminelle; 'accepterai, je prendrai mon malheur tout entier. »

—

Il faut croire que, malgré ses hésitations, Julie confia tout à Dorothée. Je n'ai pas la lettre qui ren-

ferme cette confidence; peut-être la lui fit-elle de vive voix; mais plusieurs lettres qui se suivent à divers intervalles démontrent clairement que Dorothée était instruite du bizarre malheur de son amie.

Moins scrupuleuse, elle insiste d'abord, dans la première de ces lettres, pour que Julie laisse entrer dans sa maison, dans sa famille, la pauvre petite créature innocente à laquelle cette nuit fatale aura donné l'existence.

Une lettre de Julie, pleine de noblesse et de résignation, la convainc que rien ne la décidera à commettre ce qu'elle-même appelle le plus grand des crimes sociaux.

La plupart de ces lettres sont pleines de répétitions et d'allusions à des intérêts, à des événements, à des personnes qui ne tiennent en rien au récit que j'ai voulu faire.

Graduellement, les deux amies finissent par accepter la situation et s'y accoutument. Il vient cependant un moment où il faut que Julie disparaisse.

Julie à Dorothée.

Le moment est arrivé, ma chère Dorothée, où il faut que ta malheureuse Julie s'échappe en criminelle de sa maison, et aille cacher la honte de son infortune à tous les yeux, excepté aux tiens.

Il se passe, par moments, de bien étranges choses dans mon esprit; cet enfant qui s'agite et qui vit dans mon sein, je l'ai conçu dans l'amour d'Adolphe, — embrasée, enivrée de tendresse pour lui; — jamais je n'ai aimé que lui, jamais la pensée d'un autre homme ne s'est interposée entre lui et moi; je ne puis me figurer que cet enfant ne soit pas à nous deux, ne soit pas à lui; j'ai quelquefois un grand regret de ne pas avoir suivi ton conseil, de ne pas l'avoir considéré et fait considérer comme tel; malgré quelque difficulté de date, cela aurait été facile.

Peut-être dans ce regret entre-t-il beaucoup, entre-t-il trop de triste tendresse pour ce pauvre petit être

qui va bientôt entrer dans la vie dans les conditions les plus malheureuses.

Quel est son avenir ? que deviendra-t-il sans nom, sans famille? Quand j'y songe trop longtemps, je regrette aussi de n'avoir pas exécuté un des projets que le désespoir m'avait suggérés au premier moment : l'empêcher de vivre en mourant moi-même, être son tombeau puisque je ne pouvais être sa mère.

Par suite de cette association que tu sais, je vois presque tous les jours Fournier; presque toujours je le vois sans penser à lui. Il m'est impossible de me représenter la cruelle vérité; quand je me reporte aux horribles souvenirs de cette nuit, c'est Adolphe que je retrouve et non pas lui.

Car mes émotions, mes sensations, c'est Adolphe absent qui les a causées et non pas lui, malgré son odieuse présence.

Parfois je fais comme lorsqu'on souffre d'une dent : la douleur vient à s'endormir et disparaîtrait si on pouvait s'empêcher d'aspirer dans le vide de la dent et de la tourmenter de la langue. Je recherche dou-

loureusement les plus intimes, les plus irrécusables détails; je suis sans pitié pour moi-même; car j'ai honte de ne pas en souffrir, je veux en souffrir. Eh bien, pendant longtemps, je n'y puis réussir, je ne retrouve qu'Adolphe dans mes bras, parce qu'en effet, c'est sa pensée, c'est son amour que j'ai pressé contre ma poitrine.

Et j'arrive à me dire :

— Si Adolphe était réellement, physiquement le père de cet enfant, et si j'avais au même degré pensé à un autre, cru à un autre, je serais adultère, et l'enfant ne serait pas assez à lui.

Enfin, à force de travail sur mon imagination, je finis quelquefois, pas toujours, par écarter l'image d'Adolphe et y substituer celle de Fournier.

Alors, j'éprouve une blessure, une morsure au cœur, et je me sens défaillir et presque mourir d'angoisse.

J'ai rappelé hier à Adolphe notre projet, à toi et à moi, de passer l'hiver à la campagne de ta mère. J'ai dû le prier de nous accompagner, en craignant qu'il ne se rendît à ma prière ; mais Fournier lui a rappelé

que sa présence était indispensable à Paris pour les affaires communes.

Mon Dieu ! me réjouir de quitter Adolphe, que j'aime si uniquement, si passionnément !

Je fais aujourd'hui mes préparatifs ; je t'attends jeudi à onze heures ; nous déjeunerons et nous nous mettrons en route. JULIE.

—

Il y a ici un long intervalle entre ces lettres; les deux amies, en effet, passèrent plusieurs mois ensemble à la campagne.

Julie écrivait à son mari les lettres les plus consciencieusement tendres.

Enfin arriva le jour où la pauvre petite créature attendue entra dans la vie.

— Jamais, disaient les deux femmes, un enfant n'a eu plus le droit de pleurer en naissant.

Toutes les précautions avaient été prises par Dorothée; la nourrice, qui demeurait à Clignancourt, tout près de Paris, était arrivée depuis huit jours. Une semaine après, elle emporta l'enfant; on le fit in-

scrire sous le nom d'Adolphe; le nom de Julie, la mère, était indiqué avec une altération suffisante ; le père... inconnu.

Julie était plus que jamais en proie à la même illusion ; c'est elle qui avait exigé qu'on appelât l'enfant *Adolphe;* dans les quelques jours qu'elle put le garder, le couvrir de caresses, elle lui parlait de son ère comme si c'eût été Adolphe.

— Je l'ai conçu au nom d'Adolphe et aimant Adolphe ; je l'ai conçu de l'amour d'Adolphe ; c'est l'enfant d'Adolphe... Oh ! j'aurais dû tout lui avouer ; j'aurais trouvé dans la vérité de mon amour et de ma conscience des paroles éloquentes ; je l'aurais persuadé comme je suis persuadée moi-même ; il aurait fini par l'aimer, nous l'aurions aimé à nous deux... Ah ! oui ; mais il aurait fallu tuer l'autre.

—

De ce moment, Julie, revenue à Paris, vécut fort retirée; elle renonça au monde et à la parure. Lorsque Adolphe en faisait la remarque, elle disait :

— Ça ne m'amuse plus.

Elle mettait de côté tout l'argent qu'elle épargnait ainsi pour le petit Adolphe.

« Je ne veux pas, écrivait-elle à Dorothée, prendre la moindre des choses sur la dépense commune de la maison; je ne veux pas qu'Adolphe contribue, même sans le savoir, aux dépenses de ce pauvre petit être dont je dois être à la fois la mère et le père; d'ailleurs, il y a, dans les privations que je m'impose pour lui, quelque chose qui me plaît et me fait sentir plus doucement la tendresse qu'il m'inspire.

« Chose étrange! je vois tous les jours l'homme qui est en réalité son père, et la naissance du petit Adolphe ne m'inspire pour lui aucun sentiment affectueux ; bien plus, il me semble que, s'il était mort, j'oserais dire tout à mon mari.

« Autre chose étrange : cet homme ne s'avise-t-il pas de me faire la cour depuis quelque temps!

« Il est vrai qu'il a pu remarquer l'attention avec laquelle je le regarde quelquefois; il a surtout vu les négligences d'Adolphe; sans doute il connaît ses infidélités, et je n'ose plus me plaindre ni des unes ni des autres. Il m'a vue dans la retraite, peu aimée

d'Adolphe ; il me suppose blessée, ennuyée, en un mot, une femme au pillage.

« Cependant je ne puis dire qu'il soit hardi ; bien au contraire : hier, à table, en prenant quelque chose qu'il me tendait, j'ai senti sa main presser doucement la mienne ; j'ai levé sur lui un regard étonné et sévère, il a rougi et tremblé et n'a plus osé me regarder de la soirée.

Et je pensais :

— Si cet homme qui est si embarrassé de m'avoir pressé le bout des doigts savait...

Dorothée à Julie

Je suis désolée de ce que tu me dis de l'amour que Fournier a conçu pour toi; cela rend presque impossible un projet qui m'était venu : l'avenir du petit Adolphe me préoccupe singulièrement; pendant quelques années, tu peux lui suffire : il ne s'agit que d'un peu d'argent à donner pour lui ; mais ensuite... il faudra lui donner de l'éducation, de l'instruction ;

il faudra le suivre et le guider dans la vie ; non-seulement alors l'argent te manquera, mais aussi le temps.

Fournier passe pour un honnête homme, il a quelque fortune, il ne s'est pas marié et ne paraît pas songer à se marier.

Il me semblait que j'aurais pu, moi, tout lui dire, lui expliquer le malheur qui a présidé à la naissance du petit Adolphe, lui faire comprendre que sa délicatesse exigeait de lui qu'il donnât un père à ce pauvre petit être qui a si peu de mère, et, en même temps, que, vis-à-vis de toi, il ne sût rien de ce qui s'était passé ; il aurait pu l'adopter, l'élever comme son fils, — et Adolphe était sauvé.

J'allais te proposer ce plan, que j'étudie depuis longtemps, lorsque ta lettre arrive et m'embarrasse beaucoup. Si Fournier est amoureux de toi, cette révélation poussera son amour jusqu'à la frénésie ; il croira que cet enfant lui donne des droits sur toi ; qui sait si avec le temps cette pensée et ce sentiment ne seront pas contagieux ? Alors, rétrospectivement, tu ferais un crime de ce qui n'a été qu'un malheur...

Julie à Dorothée.

Ne t'en avise pas, chère Dorothée ! mon enfant est et sera à moi seule, et — ne ris pas de moi — un peu aussi à Adolphe ; dans mon âme comme dans mon esprit, il est l'enfant d'Adolphe. C'est l'amour d'Adolphe qui m'a rendue féconde, puisque je n'ai jamais de ma vie même un seul instant éprouvé d'autre amour.

Ces inquiétudes que tu me manifestes sur l'avenir de la chère créature, tu penses bien qu'elles passent toutes les nuits à mon chevet. Mais j'ai une singulière confiance : malgré moi, je me surprends à compter sur Adolphe ; tu trouveras dans ce pli une lettre pour lui que j'ai écrite dans la nuit qui a suivi la découverte de mon infortune ; je voulais mourir alors et je lui faisais mes adieux en lui avouant tout ce qui s'était passé ; depuis, j'y ai ajouté quelques feuillets — pour le cas où je viendrais à mourir involontairement.

Eh bien, je lui recommande et je lui lègue le petit

Adolphe; j'ai la profonde et entière conviction qu'il accepterait ce legs, respecterait mes dernières volontés, et finirait par l'aimer.

O mon Dieu ! vous avez cependant mis le bonheur sur la terre : être la femme d'un homme que l'on aime et dont on est aimée, et aimer avec lui des enfants nés de votre amour.

Je viens encore d'ajouter quelques lignes à la lettre adressée à Adolphe ; depuis quelques jours, je ne me sens pas bien ; tu garderas cette lettre, et... s'il m'arrivait malheur, c'est toi qui la lui remettrais ; tu pourrais joindre toutes les preuves dont ton amitié est dépositaire ; à cet effet, garde les lettres que je t'ai écrites dans le temps.

Je viens de me trouver mal ; voilà deux fois que cela m'arrive depuis ce matin ; je sens au cœur un point douloureux, la circulation de mon sang s'arrête, une suffocation monte, et je m'évanouis. J'ai tant souffert depuis un an et demi — de si étranges et si cruelles tortures, que j'ai dû dépenser de ma vie plus que cet espace de temps n'en comporte.

JULIE.

Dorothée à Adolphe.

De grâce, vite un mot! j'ai reçu, il y a quatre jours, une lettre de Julie qui m'inquiète horriblement. Elle était malade, et ne m'a plus écrit depuis. J'espère encore qu'elle n'est que négligente et que son indisposition n'a eu aucune suite fâcheuse; cependant je lui ai écrit et n'ai pas reçu de réponse.

Adolphe à Dorothée.

Votre inquiétude n'est que trop légitime; Julie est malade, très-malade ; elle a été frappée comme d'un coup de foudre; cependant je dois dire que je la trouvais changée depuis plus d'un an, quoiqu'elle répondît, à toutes les questions sur sa santé, qu'elle se portait à ravir. Le médecin ne se prononce pas, il ne répond de rien ; cependant, aujourd'hui, elle nous a reconnus, et elle a prononcé votre nom à plusieurs reprises. Je reçois votre lettre, je vous envoie un exprès ; venez !

Dorothée ne se fit pas attendre; elle trouva Julie mourante; elle avait eu quelques instants de délire. Elle appelait Dorothée, puis Adolphe, et, quand son mari arrivait à ce nom, elle le repoussait. Quand tout le monde se fut retiré, elle lui dit :

— Dorothée, je vais mourir; que deviendra le pauvre petit ? as-tu la lettre ? Tu la remettras à mon mari aussitôt que je serai morte.

Dorothée la rassura de son mieux, sans avoir elle-même une espérance bien ferme; cependant la présence de son amie sembla amener dans la situation de la malade une amélioration inespérée.

Elle exigea que Dorothée, qui ne voulait pas la quitter, allât voir le petit Adolphe et lui en rapportât des nouvelles tous les deux jours.

Cependant Dorothée réfléchissait; elle ne partageait pas la confiance de Julie relativement à l'acceptation du legs qu'elle laissait à son mari.

D'autre part, si elle ne mourait pas, n'était-il pas prudent d'assurer, même contre sa volonté, une autre protection que la sienne au petit Adolphe ?

Installée chez Julie, elle voyait souvent Fournier

et chercha à causer avec lui; elle lui trouva des sentiments honnêtes, et se rattacha au projet qu'elle avait déjà formé et que Julie avait repoussé.

— Il est presque impossible, se disait Dorothée, que le mystère dont nous avons entouré la naissance de cet enfant ne soit pas trahi quelque jour, soit par la malignité, soit par une imprudence de Julie; sa position, la paix de la maison, la tendresse d'Adolphe, tout alors est perdu sans retour. Ne vaut-il pas mieux, dans l'intérêt même de l'enfant, que son père se charge de lui? Malheureusement, il est visiblement amoureux de Julie, et il sera difficile de conserver à l'état d'amoureux timide un homme qui saura qu'il est le père de son enfant. Mais qui oblige d'abord à lui dire quelle est la mère de l'enfant? Ne peut-on le lui laisser ignorer jusqu'à ce qu'on ait suffisamment éprouvé sa prudence et sa discrétion?

Enfin Julie entra en convalescence; mais le médecin déclara que cette convalescence serait longue; qu'une rechute serait mortelle, et qu'il lui fallait ne pas sortir de sa chambre sous peine de mort jusqu'à la fin de l'hiver.

Julie était désespérée.

Dorothée résolut de mettre son projet à exécution, décidée à n'en parler à Julie que quand ce serait fait.

Elle profita de l'époque des bals masqués, et fit écrire à Fournier une lettre où on lui donnait rendez-vous au foyer de l'Opéra.

Elle l'aborda et lui dit :

— Monsieur, j'ai à causer sérieusement avec vous ; j'ai une loge, suivez-moi.

Quand ils furent assis, elle lui dit :

— Monsieur, il ne s'agit pas ici d'une aventure de bal masqué — du moins pour le moment ; — il s'agit de faire un appel aux sentiments d'un honnête homme. Il y a deux ans, ici, à cette même place, vous avez rencontré une femme ; cette femme, vous l'avez reconduite en voiture.

« Par quelle funeste erreur la femme que vous reconduisiez fut-elle fascinée et perdue ? Peut-être vous saurez tout plus tard.

« Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que cette malheureuse femme a mis au monde un enfant dont vous êtes le père.

« Elle l'élève soigneusement, mais loin d'elle et au prix de mille dangers. Ces dangers, elle les accepte; mais l'avenir de ce malheureux enfant est inquiétant au plus haut point. Voulez-vous prendre soin de votre enfant? Peut-être ne connaîtrez-vous jamais la mère; mais soyez certain que c'est une femme estimable sous tous les rapports et bien malheureuse; elle ignore la démarche que je fais aujourd'hui; je dirai plus, elle la désapprouverait; mais, dans son intérêt et dans celui de votre pauvre enfant, je n'ai consulté que la raison.

— Madame, répondit Fournier, vous me voyez plongé dans un profond étonnement... Oui, je me rappelle qu'il y a deux ans... Est-ce vous?

— Non, monsieur; il faut que vous ayez peu de mémoire pour me faire cette question : ma malheureuse amie ne me ressemble en rien, ni pour la taille ni pour le port; elle est grande et élancée, je ne suis rien de tout cela.

— Madame, vous paraissez parler sérieusement.

— Sérieusement et tristement, monsieur.

— Veuillez me permettre de rappeler mes souve-

nirs et de réfléchir jusqu'à samedi prochain ; soyez ici, je vous dirai ma réponse, et vous me direz alors tout ce que je puis savoir et ce que je dois faire.

— J'y serai.

Le samedi suivant, elle le trouva au rendez-vous.

— Madame, lui dit-il, quelle que soit la mère de l'enfant, le père fera son devoir ; donnez-moi, je vous prie, tous les renseignements nécessaires.

— Vous les trouverez dans cette lettre, monsieur ; puisque vous êtes un homme honnête et généreux, vous vous y conformerez exactement : la moindre infraction, une curiosité que vous pourriez croire permise, seraient la perte de ma malheureuse amie, et la cause d'effroyables malheurs. »

Dorothée tendit son papier à Fournier, se perdit dans la foule et disparut ; du reste, il ne chercha ni à la retenir ni à la rejoindre ; il quitta le bal de son côté, probablement dans l'empressement de lire la lettre.

Cette lettre répétait tout ce que Dorothée avait déjà dit sur la naissance du petit Adolphe, sur l'honnêteté et l'honorabilité de la mère.

Elle donnait l'adresse de la nourrice.

« De temps en temps, disait-elle, vous recevrez des instructions qui vous aideront à accomplir l'acte de probité et de générosité que vous faites; vous irez voir l'enfant seulement le soir, jamais dans le jour. Je vous rappelle que toute tentative pour surprendre ou découvrir la mère la mettrait au désespoir et amènerait probablement d'irréparables malheurs. Un jour, vous saurez tout. Quand il s'agira deretirer l'enfant de nourrice, vous recevrez une nouvelle lettre. Ainsi, monsieur, vous aurez par votre générosité sauvé une femme que vous avez perdue involontairement. »

Si Dorothée s'applaudit de sa résolution, surtout quand elle apprit qu'un *monsieur* inconnu était allé voir l'enfant, l'avait beaucoup caressé, avait laissé de l'argent à la nourrice sans faire la moindre question, et était parti en disant qu'il reviendrait souvent, elle n'en était pas moins dans une grande anxiété pour annoncer à Julie le parti violent qu'elle avait pris; certes, c'était le salut du petit Adolphe; mais tout ce qui rapprochait Julie de Fournier, tout ce qui venait

contrarier sa chère folie d'attribuer son enfant à Adolphe lui faisait horreur et la désespérait.

Elle était encore très-faible et très-irritable; à chaque instant, sans cause apparente, elle fondait en larmes. Dorothée pensa qu'il fallait attendre; elle ne pouvait pas quitter sa chambre avant un mois; d'ici là, on pourrait prendre un moment plus favorable pour la révélation, et amener tout doucement Julie à approuver et à désirer ce qui était fait, avant de savoir que c'était fait.

Un jour, Julie eut ou crut avoir un pressentiment; elle trouva que Dorothée, qui était allée voir l'enfant, était rentrée triste et préoccupée; elle lui demanda ce qu'elle avait.

— Rien.

— Tu me trompes! mon petit Adolphe est malade.

— Pas le moins du monde; il se porte à merveille, et tu seras surprise de ses progrès pendant ta maladie.

— Je ne puis rester plus longtemps sans le voir.

— Tu voudras cependant bien prendre encore un peu de patience.

— Alors, il faut qu'on me l'amène ici.

— Tu es folle ! c'est impossible.

Julie ne répondit plus; elle se dit fatiguée et s'endormit. Dorothée partit; elle ne pouvait, ce jour-là, coucher à la campagne. Aussitôt qu'elle fut partie, Julie ouvrit les yeux, son sommeil était feint. Elle appela la vieille Marguerite. Marguerite savait tout; elle lui dit :

— Marguerite, où est mon mari ?

— Il est sorti, madame, aussitôt après le dîner.

— Vite un manteau, un châle bien chaud et va toi-même chercher une voiture.

— Pourquoi faire, madame ?

— Pour sortir.

— Vous savez bien que vous ne pouvez pas sortir, madame.

— Marguerite, on me trompe; mais j'ai tout lu sur le visage de Dorothée : le petit Adolphe est malade, je veux le voir tout de suite.

— C'est impossible, madame; une imprudence de ce genre, dans l'état où vous êtes, vous rendrait malade.

— Je mourrai si je ne le vois pas.

— Demain, madame.

— Non; si tu ne veux pas aller chercher une voiture, j'irai seule et à pied.

— Mais j'irai, moi, madame, et je vous rendrai compte.

— Allons donc! tu n'oserais pas me dire qu'il est mort.

Enfin Marguerite céda, elle alla elle-même louer une bonne voiture, elle enveloppa sa maîtresse de son mieux, elle dit à la femme de chambre:

— Madame dort; qu'on ne la réveille sous aucun prétexte, et qu'on n'entre dans sa chambre que lorsqu'elle sonnera.

Puis toutes deux s'échappèrent par un escalier de service et par une porte du jardin. Elles rejoignirent la voiture, et le voiturier, encouragé par des promesses magnifiques, franchit en une heure la distance de Saint-Maur à Paris. A Paris, on prend une autre voiture qui va à peu près dans le même temps de Paris à Clignancourt.

On arrive à la porte de la nourrice. Julie peut à

peine respirer ; cependant elle descend de la voiture, frappe violemment à la porte. On ouvre ; l'enfant est dans le berceau.

Et, debout derrière le berceau, il y a un homme.

Cet homme, c'est Adolphe, le mari de Julie.

Julie tombe sur une chaise, frappée de terreur, et perd connaissance.

Quand Julie a ouvert les yeux, Adolphe est parti sans lui parler, ou plutôt il s'est enfui.

Julie a embrassé son enfant, puis est remontée en voiture et retournée chez elle.

Là, elle s'enferme et passe la nuit dans un fauteuil ; elle ne s'aperçoit pas des heures qui coulent, elle ne s'aperçoit pas du froid qui l'engourdit, elle ne sent plus son corps ; son esprit seul et son âme sont vivants.

— Je suis perdue ! dit-elle. Maintenant, il ne me croira pas. Et un doute, ne passât-il que comme un

nuage léger dans son esprit ou sur son visage, me ferait plus de mal que les plus cruelles tortures. Ah! pourquoi n'ai-je pas obéi à l'instinct qui me portait à tout lui avouer? Je suis perdue!

« Ah! si je pouvais seulement mourir, je n'hésiterais pas; je lui dirais tout dans ma lettre, j'allumerais du charbon et on trouverait cette lettre serrée dans ma main morte; — il me croirait...

« Mais aujourd'hui!

« Pourtant il faut que je vive pour ce pauvre enfant.

« Que faire? Il me semble que je trouverai des accents qui le persuaderont; mais ce que je n'ose affronter, c'est la première impression de doute sur son visage.

« Et puis, s'il ne me croit pas, que deviendrons-nous tous les deux?

« Je vais lui écrire!

Elle écrit, elle raconte l'aventure de la nuit fatale, elle raconte l'horrible révélation qui lui a été faite par Fournier lui-même, son désespoir, ses hésitations; cet enfant qu'elle n'a porté, mis au monde et aimé

que comme créé par le seul homme qu'elle aime et qu'elle ait jamais aimé !

Elle avoue qu'elle a pensé à mourir ; elle dit pourquoi elle reste dans la vie, dans la vie si malheureuse pour elle désormais ; elle lui fait à genoux une seule prière. S'il la croit — mais sans restriction, comme on croit au soleil, comme on croit à la lumière, comme on croit à Dieu, — qu'il vienne vite ! qu'il vienne la consoler, la purifier ! qu'il vienne aimer avec elle cet enfant conçu dans son amour, de son amour à lui !

Mais s'il a le plus léger doute, qu'il ne l'expose pas au supplice horrible de voir ce doute ; qu'il ne vienne que s'il l'a assez aimée, et s'il la hait assez pour vouloir la tuer.

Sinon qu'il ne vienne pas, qu'il ne la revoie pas, qu'il fixe son sort, qu'il lui assigne l'endroit où il veut qu'elle demeure, le revenu qu'il veut lui donner ; elle ne fera aucune observation, aucune réclamation ; elle saura, comme tant d'autres femmes, travailler pour son enfant, s'il le lui laisse à aimer seule.

Sa lettre finie, elle pleure beaucoup ; elle est un peu soulagée.

Elle vivra désormais dans la solitude, avec son enfant, pour son enfant; peut-être, un jour, dans le cœur d'Adolphe, la jalousie et le ressentiment mourront de froid avec l'amour; alors ils se reverront, alors il la croira.

Elle sonne pour envoyer sa lettre à Adolphe; un domestique paraît.

— Madame a sonné ?

— Oui ; où est monsieur ?

— Dans sa chambre, madame, où il a marché toute la nuit.

— Portez-lui cette lettre.

— En voici une qu'il vient de me donner pour madame, et que j'apportais quand j'ai entendu sonner.

Le domestique prend la lettre de Julie et va la porter.

Julie est oppressée ; elle tient la lettre d'Adolphe et n'ose l'ouvrir; elle la presse sur son cœur, sur ses lèvres, puis la place sur une table, la reprend.

— Ma condamnation est là dedans.

Voici la lettre :

« Julie, je viens de passer une horrible nuit. Cette révélation d'hier au soir m'a mis la mort dans le cœur. Je vous prie de lire cette lettre avec attention. Vous devez penser comme moi qu'il faut aujourd'hui dire la vérité, l'entière vérité.

« Qui a pu me trahir? Je l'ignore; je ne puis soupçonner qu'un ami; mais malheur à lui si mes soupçons se réalisent !

« Cette indigne trahison sera punie... »

Ici, Julie s'arrêta un moment.

— Il a tout deviné; mais croira-t-il que, de part et d'autre, tout est le résultat d'une erreur?

Elle continua :

« Eh bien, oui, écrivait Adolphe, oui, cet enfant est à moi; du moins, j'ai les plus fortes raisons de le croire. »

— Oh! mon Dieu, que dit-il?

Elle relut la phrase : « Cet enfant est à moi. »

— Il sait donc tout?

Elle continua :

« Cet enfant est à moi; mais, quand vous saurez tout, vous me pardonnerez. »

— Comment, que je lui pardonne? Mais, cette fois, c'est bien un rêve — que je lui pardonne!

« Voici la vérité entière, exacte, sans restriction :

« Une petite fille que vous aviez à votre service m'avait inspiré une de ces fantaisies qui n'empêchent pas un homme d'aimer tendrement, j'oserai presque dire d'aimer uniquement sa femme. J'avais décidé cette fille à me rejoindre au bal de l'Opéra.

« Le soir convenu, une femme se présenta; était-ce Juliette, qui, pour une cause que j'ignore, ne voulut pas se faire connaître? était-ce, comme elle me le dit, une femme envoyée par elle pour me dire que Juliette ne viendrait pas? Toujours est-il que je reconduisis cette femme en voiture; elle paraissait belle et bien faite; elle ne fit que peu ou point de résistance. Je n'en entendis plus parler... »

Ici, Julie tomba à genoux et laissa tomber la lettre en criant :

— Adolphe! Adolphe!

Il était à la porte; il avait lu la lettre de Julie, il accourait.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, leurs cœurs se mêlant et se fondant à travers leurs poitrines étroitement serrées; un long baiser, où l'âme apportait plus que les sens, colla leurs lèvres; puis tous deux fondirent en larmes et s'épanchèrent en sanglots.

— Ah! criait Julie, je savais bien que c'était ton enfant, je savais bien que c'était le fruit de ton amour!

Puis ils se prirent les deux mains, mêlant leur regard, pouvant à peine respirer.

Puis Adolphe sonna; un domestique parut.

— Vite une voiture.

— Ah! oui, bien vite! dit Julie.

Tous deux s'entendaient sans rien dire. Quelques minutes après, une voiture les portait rapidement auprès du petit Adolphe.

— Mais, dit Julie, explique-moi donc cette horrible histoire de Fournier.

— Voici l'explication : dans cette nuit fatale, j'avais reconnu le mari de Marguerite, qui, je le sais aujour-

d'hui, t'accompagnait; je croyais seulement que tu me faisais épier. Je comprenais combien tu pourrais être offensée de cette anecdote avec Juliette, je voulus détourner tes soupçons, je priai Fournier de jouer la petite comédie qui t'a amené tant de cruelles angoisses.

— Oh ! oui, bien cruelles ! Mais comment étais-tu chez la nourrice ?

— Une femme avait écrit à Fournier de se retrouver au bal de l'Opéra ; là, elle lui avait parlé de la naissance de cet enfant et des circonstances qui l'avaient amenée.

« Il vint me trouver et me dit :

« — Il me semble que le moment est venu pour toi de reprendre ton rôle où tu l'as laissé.

« Je fus très-affligé de cet événement ; cependant je résolus de ne pas abandonner la pauvre petite créature et de la faire élever convenablement.

— Mais cette femme ?...

— Fournier pense que c'était ou Juliette, ou la femme qui l'avait remplacée dans la nuit fatale ; c'était aussi mon opinion ; mais qui peut-elle être ?

— Oh! moi, je le sais : c'est Dorothée.

— Elle savait donc ?...

— Tout... Tu verras les lettres que je lui écrivais, tu sauras mon désespoir et ma tendresse pour toi. »

Ils étaient arrivés chez la nourrice.

Comme ils couvrirent de caresses le petit Adolphe, comme leurs baisers se mêlèrent et se confondirent sur ce petit être, comme ils ratifièrent leur titre de père et de mère, il n'y a pas besoin de le raconter.

VIII

PAUVRETÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Un homme qui parle une langue que je ne sais que très-mal, mais qui parle aussi français, accusait l'autre jour, devant moi, la langue française de pauvreté, et il se fondait sur le singulier argument que voici :

— En italien, nous avons dix mots pour dire la

même chose, lorsqu'en français, vous n'en avez que deux ou trois.

C'est une erreur double : d'abord, en français, pour ceux qui le savent, il n'existe pas deux mots qui veuillent dire précisément la même chose; en second lieu, ce que vous appelez pauvreté est précisément la richesse exquise de la langue française.

La richesse ne consiste pas dans le grand nombre de pièces de monnaie, mais dans la valeur de chacune.

Une langue riche n'est pas celle qui a le plus de mots, c'est celle qui peut exprimer le plus de nuances. C'est le propre de la langue française.

Les bons écrivains se sont toujours fait une étude de frapper chaque mot d'un type particulier et de multiplier ainsi les nuances expressibles de la pensée.

Les langues qui ont beaucoup de mots pour dire la même chose sont des langues qui n'ont pas encore été perfectionnées par les écrivains moralistes et les observateurs, quoiqu'elles aient eu des poëtes de génie. Supposons que vous ayez dix mots pour désigner

le rouge, le bleu, le jaune; cela fait trente mots; il vaudrait mieux n'en avoir que neuf, qui donneraient chacun trois nuances. Ce qui fait l'infériorité relative des vers français sur la belle prose, c'est que la rime, la césure, l'hémistiche et la mesure, quatre cercles que doit traverser le versificateur, obligent d'accepter comme synonymes des mots qui n'en sont pas pour le prosateur; de sorte que la langue du premier est beaucoup moins parfaite que celle du second. Les sauvages, les paysans, les enfants ne discernent et ne reconnaissent que trois couleurs; la poésie est nécessairement une langue primitive.

Un soir que j'avais le bonheur de causer avec Lamartine dans le coin d'un salon, je le trouvai absolument de cet avis; il considérait ses vers comme un jeu de sa jeunesse, et mettait la prose beaucoup au-dessus.

Les vers sont beaucoup plus amusants à écrire que la prose; quelque médiocres qu'ils soient, ils payent comptant le travail de celui qui les fait. Chaque vers vous présente quatre petites difficultés, quatre cercles de papier à crever et à traverser

comme je disais tout à l'heure, et, conséquemment, quatre petits triomphes.

La prose se fait à crédit.

Les vers, même négligés, ne le sont jamais autant que la prose négligée, parce que les petits obstacles que présente chaque vers obligent la pensée de s'arrêter un moment.

Les vers suffisent à la jeunesse et l'enchantent avec raison. Je me rappelle sous quelle humiliation je courbai la tête la première fois que je me résignai à écrire en prose; il me sembla qu'on me coupait douloureusement les ailes.

En effet, à cet âge, on ne connaît pas les nuances; le ciel est bleu; et, quand il n'est pas bleu, il est noir.

L'amour est la vie, ou bien il est la mort.

A cet âge, on dévore la vie à belles dents, on ne sait le goût qu'elle a qu'en gros; plus tard, on la mâche et on distingue les condiments qui l'assaisonnent ou l'empoisonnent!

Par la raison que je crois que la prose française l'emporte sur la prose des autres langues, les vers

français sont très-inférieurs à la prose française et doivent être inférieurs aux vers de quelques autres peuples. Pour un lecteur exercé à saisir et à exiger l'expression des nuances de la pensée, les plus beaux vers français fourmillent nécessairement de fautes choquantes, qui ne sont des fautes qu'à cause des perfections de la prose.

IX

EXCOMMUNICATION DU CERF-VOLANT.

Décidément, nous ne sommes plus en ce monde pour nous amuser. Voici un arrêté préfectoral qui se charge de l'apprendre aux enfants.

Ceux d'entre mes lecteurs qui se souviennent d'avoir été enfant, n'ont sans doute pas oublié le cerf-volant.

Eh bien, le cerf-volant est supprimé dans le département de la Manche. Lisez plutôt :

« Considérant que les cerfs-volants peuvent pro-

duire des inconvénients, non-seulement sur les routes pourvues de fils électriques, mais encore sur les voies publiques de toute espèce;

« Arrêtons:

« Art. 1er. — Il est interdit d'enlever des cerfs-volants, non-seulement dans le voisinage des lignes télégraphiques, mais encore sur les voies publiques de toute nature.

« Art. 2. — Les contraventions au présent arrêté seront constatées et poursuivies comme en matière de police municipale.

« A. VAULTIER.

« Saint-Lô. »

Voilà ce que c'est, mes pauvres petits amis! Vous savez, quand les grands et les vieux s'amusent, quand ils causent ou jouent aux cartes, et que vous voulez vous amuser aussi, ils vous envoient vous amuser ailleurs, parce qu'ils considèrent leurs jeux et leurs jouets comme plus respectables que les vôtres; ce qui est douteux. Eh bien, maintenant, ce n'est plus seulement au salon et à table et au coin de la cheminée que les grands et les vieux conversent et vous empê-

chent de vous amuser. Ils jasent maintenant à travers les routes au moyen de fils de fer tendus sur la terre entière; ils se disent, d'un bout du monde à l'autre, de belles choses comme celle-ci : ***Les mélasses sont demandées; le coton est mou.***

Et vous les dérangez, et ils vous envoient vous amuser ailleurs, et, comme ils sont partout, vous ne pourrez bientôt plus vous amuser du tout.

Pour ma part, je regrette le cerf-volant; c'était un beau jouet, et plus instructif qu'on ne le croit : outre ce qu'il nous apprenait en physique, c'est lui qui m'a fait faire le premier certaines réflexions morales et politiques.

Quand nous *enlevions* un cerf-volant, si on lui rendait trop de ficelle, il chancelait, titubait, et retombait en tournoyant emmêlé dans sa longue queue; si, au contraire, on ne lui en donnait pas assez, si on ne savait pas lui rendre les rênes, il « donnait des coups de tête, » entrait en fureur et retombait également à terre en se roulant et se déchirant avec violence.

X

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.

A Nice, pendant la belle saison, on joue beaucoup la comédie de société; un de nos consuls, que l'on a comparé à M. de Ségur à la cour de la grande Catherine, est un des meilleurs acteurs et, en conséquence, très-recherché.

Il y a quelques jours, le matin, dès l'aube, son domestique est réveillé par un dialogue très-animé dans la chambre de son maître; il écoute : une des deux voix est celle de son maître, il la reconnaît, il l'a encore dans l'oreille, il l'avait grondé la veille au soir; mais l'autre est une petite voix étrange et flûtée. Est-ce un homme? Est-ce une femme? Il écoute de plus près.

— Ah! monsieur, je suis tout émue, dit la petite voix.

C'est une femme, il n'y a plus à en douter.

Notre drôle voudrait bien la voir, il ne connaît pas cette voix-là...

— Est-ce madame *** ? Elle ne vient jamais ici !... Est-ce alors mademoiselle *** ?

Mais les trous des serrures, dans lesquels on a imaginé récemment de mettre les clefs, ont surtout été inventés pour que les domestiques puissent surveiller leur maîtres.

Pierre, Paul ou Jean applique son œil et voit... son maître tout seul, qui marche, gesticule et parle, avec sa voix ordinaire et son chapeau, puis s'enveloppe d'un châle et se répond avec la petite voix flûtée en question.

— Quel malheur ! monsieur est fou ; j'aurais dû le prévoir : hier déjà, il avait l'air *tout chose.*

Il court chez un ami du consul, qui accourt en toute hâte et trouve le premier rôle répétant tout seul et se donnant la réplique de façon à se faire illusion à lui-même.

XI

ON EST SI MÉCHANT ICI.

Où est-ce qu'on dit cela?

Partout.

Qui dit cela?

Tout le monde.

Il y a une tendance naturelle à l'esprit de la plupart des gens : c'est de se croire plus malheureux que les autres.

Il est aussi évident que l'on se soucie médiocrement de ce qui arrive aux autres.

Faites nettement cette question à qui vous voudrez :

— Quel est l'homme le plus méchant, de celui qui enlève la chevelure de son ennemi, le fait cuire et le mange, ou de celui qui vous marche sur le pied?

On répondra presque toujours sans hésiter que c'est le premier.

Mais, dans la pratique de la vie, c'est bien différent; celui qui mange un autre homme est loin de vous paraître aussi blâmable que celui qui marche sur votre pied à vous.

Si l'on n'y prend garde, on finit par croire que les plus grands scélérats de la terre sont nos parents, nos amis, nos connaissances et nos voisins, parce que les défauts, les vices, les bizarreries des parents, des amis, des connaissances et des voisins des autres ne nous atteignent pas.

La punition des voyageurs, comme celle des inconstants, c'est que tous les peuples et tous les pays se ressemblent comme toutes les femmes.

Vous ne découvrez qu'on est « si méchant ici » que lorsque l'on y a fait ou dit quelque méchanceté contre vous; vous ne vous en aperceviez pas, tant qu'on n'y faisait et disait de méchancetés que contre les autres, méchancetés dont vous étiez peut-être complice.

Dans tous les pays, vous entendez les anciens habitants dire : « On est si méchant ici ! » tandis que les nouveaux arrivés disent : « On est si méchant dans le pays que je quitte ! »

C'est que les premières relations sont toujours une affaire de convention — et des formules apprises.

C'est comme le duel entre soldats; avant de se donner des coups de sabre, les adversaires se font des saluts qu'ils essayent de rendre gracieux, et des poses plastiques que leur enseignent des maîtres d'armes; après quoi, on commence à se découper mutuellement des lanières de peau.

Des personnes qui ne se connaissent pas et qui se voient pour la première fois, sont dans la situation d'esprit que voici :

Je suis mécontent de l'appréciation des gens qui m'entourent; il me semble qu'ils ne m'estiment pas à la valeur que je me suppose. Ils m'ont jugé; je me trouve mal jugé; vis-à-vis des nouvelles connaissances, je suis en cour d'appel. Je plaide, je présente de mon mieux mes beaux côtés.

Vous en faites autant de votre côté; nous devons nous trouver réciproquement charmants.

Nos premières relations d'abord sont comme ces dialogues que l'on trouve dans les grammaires. Tout est appris, tout est convenu, rien ne choque.

POUR ENTRER DANS UN SALON.

— Monsieur, comment vous portez-vous? *Sir, how do you do.*

— Très-bien, monsieur, et vous? *Very well, sir, and you?*

— Avez-vous bien dormi cette nuit?

— Admirablement; j'espère qu'il en a été de même pour vous.

— Vous êtes trop bon.

— C'est vous qui êtes trop indulgent, etc.

J'ai épuisé, avec les gens que je connais depuis longtemps, et mes anecdotes, et mes bons mots; depuis quelque temps, on ne riait plus de mes récits et de mes lazzi.

De votre côté, vous me narrez des histoires et des aperçus qui, usés là où vous étiez, ne le sont pas encore ici.

Nous nous trouvons mutuellement très-spirituels.

Nous nous servons réciproquement la crème de notre jatte.

Et nous disons l'un et l'autre :

— Quel excellent lait!

Et nous trouvons que le lait que nous servaient les autres, dans des tasses où il fallait boire confondus la crème et le petit lait, était un breuvage fade et nauséabond.

C'est pourquoi ceux qui n'ont besoin ni d'estime fondée, ni d'amitié sérieuse, feront bien de changer de place et de relations; la vie est pour eux un bal de l'Opéra; chacun y est masqué à sa guise, chacun y est charmant, et on s'y sent charmant soi-même et accepté dans le rôle qu'on a adopté; mais, si vous ne savez pas vous en aller à temps, si vous emmenez les *dominos* souper, alors c'est une autre affaire : il faut boire le petit-lait de la jatte, il faut avaler la lie de la bouteille.

XII

L'ART DE SE CONNAITRE EN VERS.

Un parvenu disait à feu Gustave Planche :

— Mon cher ami, apprenez-moi donc à me connaître un peu en vers; on en parle souvent devant

moi, on m'en apporte, et je me trouve embarrassé; je voudrais que vous me missiez à même de donner une opinion.

— Mon cher monsieur, répondit Planche, pour enseigner à se connaître en vers, il faut faire comme faisait Lagingeole de *l'Ours et le Pacha*, cet amusant vaudeville : « Pour instruire les ours, vous prenez un ours qui soit jeune... » Il n'est plus temps pour vous d'apprendre à vous connaître en vers, et, d'ailleurs, ce ne serait pas sans danger : à peine connaît-on les règles de la versification, qu'il vous prend un vertige, et qu'on ne peut s'empêcher de faire des tragédies. Je vais vous donner un procédé qui vous tiendra à l'abri de cette contagion, et vous épargnera de longues et fastidieuses études : lorsqu'on vous lira des vers, dites toujours et invariablement qu'ils ne valent rien : vous ne vous tromperez guère, et vous passerez avec le temps pour un esprit fin et délicat.

XIII

LE PUBLIC, LE THÉATRE, LES LIVRES.

Je comprends parfaitement que chacun des membres de cette respectable agglomération qu'on appelle le public soit beaucoup plus touché d'estime pour les ouvrages représentés sur le théâtre que pour ceux qui sont tout simplement imprimés dans des volumes.

Il fait, des décors, des costumes, des voix, de la figure des actrices et de l'ouvrage lui-même, un tout qui le frappe nécessairement et lui apporte un plaisir plus complet.

Ce n'est pas tout : pour une pièce qui réussit bruyamment, on a quinze cents complices solidaires de son admiration, on est sûr de ne pas se tromper, on ne craint pas de trouver naïvement beau ce que tout le monde ne trouve pas beau, on n'a pas cette émotion sérieuse de porter un jugement soi-même et tout seul.

Le livre, au contraire, n'a pas ce cortége qui en facilite l'intelligence; le théâtre est une sorte de livre illustré, de livre d'images comme on fait si bien d'en offrir aux enfants d'après le conseil du poëte latin.

« La paresse de l'esprit est bien mieux secouée par ce qui s'offre aux yeux que par ce qui ne frappe que les oreilles. »

Segnius irritant animos demissa per aures
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Il faut que le livre se passe de tous ces prestiges qui viennent aider si puissamment à la composition dramatique.

Pour remplacer les décors, la voix, la démarche, la figure des acteurs, l'écrivain n'a qu'un moyen, toujours le même, la parole; il faut qu'il produise, par la seule parole, toutes les illusions du théâtre.

Mais que les corps savants, que les lettrés se laissent gagner par le même prestige que le public, c'est ce que je comprends moins facilement. Et cependant l'Académie, l'élite du public, comme la foule, considère toujours un homme qui fait des pièces de

théâtre, fussent-elles médiocres, si elles ont été jouées au Théâtre-Français ou à l'Odéon, comme ayant des titres beaucoup plus sérieux.

Je comprendrais encore que des gens qui sont préposés aux choses littéraires — un ministre de l'instruction publique et un ministre de l'intérieur, par exemple — encourageassent beaucoup la littérature dramatique et se préoccupassent de sa direction.

A cause précisément de son attrait particulier et multiple pour la foule, elle exerce une influence plus immédiate sur un plus grand nombre, et cette influence s'étend jusque sur ceux qui ne savent pas lire, qui s'y trouvent livrés sans défense, n'ayant, d'autre part, ni contre-poison, si par hasard on leur servait du poison, ni comparaison.

Mais je voudrais que l'on ne confondît pas l'influence immédiate et le mérite; je voudrais qu'à mérite égal, par exemple, l'auteur dramatique ne fût pas énormément élevé au-dessus de celui qui fait des livres; je voudrais que, comme moyen d'action sur la foule, on récompensât pécuniairement si l'on veut le premier, mais que cela ne leur assignât pas

leur rang relatif; ce qui n'est ni juste ni vrai. Ainsi, certaines récompenses pourraient être décernées, par le ministre de l'intérieur, pour ce qui, dans l'art dramatique, a trait à l'influence morale et à la police de l'État, tandis qu'au ministre de l'instruction publique appartiendraient les récompenses honorifiques à appliquer au mérite et au talent considérés absolument.

Les journaux ont tant changé le sens du mot *police,* que j'ai besoin d'avertir que je l'emploie ici dans son sens réel, primitif, comme l'employait Montaigne, par exemple.

C'est surtout l'opinion publique qui réglerait tout cela si elle était éclairée; mais elle ne l'est pas.

Ainsi voyez ce que l'on appelle la classification des genres, dans les idées non-seulement de la foule, mais de la presque totalité des bourgeois, et je parle des bourgeois instruits, intelligents et lucides sur les autres points.

Les uns ont le préjugé, les autres le subissent et le respectent.

Un homme qui a fait une mauvaise tragédie jouée

trois fois au Théâtre-Français est pour eux un nom supérieur à l'auteur de la plus charmante comédie jouée sur un théâtre de vaudeville.

A bien plus forte raison, à l'auteur du meilleur roman.

Un *peintre d'histoire* qui a copié des modèles et des mannequins, sans idées, sans talent, sans dessin, sans couleur, est néanmoins pour eux un peintre d'histoire. (Il y a des peintres, à Paris, qui mettent sur leur carte: *Peintre d'histoire.*) Ils n'ont pas envie de regarder ses croûtes; mais ils le saluent et lui parlent d'un tout autre ton qu'à un peintre de genre ou de paysage, fût-il le meilleur pinceau de son temps.

S'il y a à Paris des peintres qui mettent sur leur carte: *Peintre d'histoire*, il y en a, en province, qui mettent: *Peintre à l'huile;* et, en effet, pour bien des gens, c'est encore là une aristocratie.

— Que fait votre fils? demande-t-on à un bourgeois.

— Il est peintre.

— Ah!... à l'huile?

— Certes, monsieur.

La seule œuvre littéraire écrite qui puisse compenser un peu la tragédie, c'est le poëme épique.

On n'est pas étonné qu'un homme qui a fait une ou deux tragédies, qu'un homme qui a fait un poëme épique se présente comme candidat à l'Académie ; ce serait un scandale si on s'y présentait n'ayant fait que des livres. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, — que je choisis parce qu'il est récent, — Jules Sandeau avait écrit un grand nombre de romans dont quelques-uns sont comptés entre les meilleurs de ce temps-ci. Eh bien, il n'aurait pas été de l'Académie, je dirai plus, il n'aurait pas osé s'y présenter, s'il n'avait pas tiré d'un de ses livres ***Mademoiselle de la Seiglière***, comme Dieu tira Ève de la côte d'Adam, et, s'il ne l'eût pas, avec le secours d'un collaborateur, transportée sur la scène du Théâtre-Français.

Je m'aperçois un peu tard que je suis mal placé pour plaider cette cause ; on me dira : « Vous êtes orfévre, monsieur Josse ! »

On me dira : « Montrez-nous votre queue, ô renard ! » en faisant allusion à la queue qui assiége les portes des théâtres lorsqu'une pièce réussit.

On me dira : « Montrez-nous patte blanche, monsieur le loup! »

Hélas! c'est aux vaudevillistes qui font des pièces avec mes livres qu'il est facile de montrer patte blanche; les ciseaux ne noircissent pas les mains comme l'encre.

Je ferai, un de ces jours, une tragédie ou quelque chose d'approchant pour avoir le droit de traiter ces questions, — comme je suis allé une fois en Suisse parce que mes amis me contestaient le droit de parler de paysage, et me disaient : « Avez-vous vu la Suisse? »

Sans cela, je serai toujours accablé sous ces arguments, d'autant plus redoutables qu'on les trouve tout faits.

XIV

LUCIOLES.

Il y a quelque chose de pis que les vices, ce sont les fausses vertus.

Beaucoup de gens font commodément consister la vertu à être sévères pour les autres.

—

La femme doit attendre qu'on l'invite à l'amour, comme, au bal, on l'invite à danser; elle ne peut choisir qu'entre ceux qui l'ont préalablement choisie.

—

Les amoureux ont ceci de ravissant, que, lorsqu'ils se croient en présence d'un rival redoutable, au lieu d'entamer avec lui une lutte d'agrément, d'esprit et de flatteries; ils se hâtent de froncer le sourcil, de faire leurs plus laides grimaces, de se retirer dans un coin, muets et refrognés, et de dire des impertinences et des duretés à la femme dont ils réclament la préférence.

—

Deux amants silencieux sont semblables à deux harpes montées au même diapason, et prêtes, au moindre contact, à confondre leur voix en une céleste harmonie.

—

Il a été convenu que les femmes feraient semblant

d'être faibles et timides, et que les hommes feindraient d'être forts et courageux.

—

Dans la vie comme à la promenade, une femme doit s'appuyer sur un homme un peu plus grand qu'elle.

—

Il n'est guère de femmes qui n'appellerait cynique et impudent l'écrivain qui ferait une description de ce qu'elle montre si libéralement quand elle est *habillée*.

—

Mon cachet : *Je ne crains que ceux que j'aime !...* mais je les crains diantrement.

—

Il y a des choses qui sont tellement au-dessus de l'argent, que l'argent ne peut les atteindre que de loin et qu'à l'état de projectile; alors il les blesse et souvent les tue.

—

Sous quelque partie du ciel qu'ils demeurent, de quelque façon qu'ils s'habillent ou ne s'habillent pas, les hommes vivent sur trois ou quatre passions

toujours les mêmes qui ne varient pas dans le fond, et varient très-peu dans la forme.

—

Quand l'homme croit inventer quelque monstruosité criminelle, sa vanité l'abuse. Il ne fait que s'acquitter de quelque besogne nécessaire à l'harmonie générale, quelquefois rétablir certains équilibres par le sable que ses bottes emportent et déplacent.

—

Il y a tel instant dans la vie que l'on appelle une minute, et pendant lequel, en effet, l'aiguille d'une pendule ne parcourt que la soixantième partie de son cadran; — et il faudrait dix volumes pour écrire sommairement ce qui se passe dans la tête et dans le cœur d'un l'homme pendant cet instant.

—

Il y a pour les gens fortement organisés une sorte d'assurance pour les choses qui *doivent se faire*; les obstacles les leur font croire plus difficiles, mais jamais impossibles.

—

On voit souvent, dans les ménages les mieux assortis et les plus unis, la femme aimer encore le monde quand le mari serait heureux de n'y plus mettre les pieds; j'en ai cherché les raisons, et j'en ai trouvé quelques-unes.

En général, nous, nous nous marions pour rentrer dans la maison; les femmes se marient pour en sortir.

Les femmes sont plus jeunes que nous et le sont toute leur vie, sauf quelques indications extérieures.

Nous remplaçons nos goûts et nos passions par d'autres goûts et d'autres passions — ce que nous appelons devenir sages — le jeu, la politique, l'ambition, la fortune. Les femmes ont moins de ressources et se cramponnent davantage à ce qu'elles ne savent comment remplacer.

Ajoutons encore que les hommes renoncent au monde lorsqu'il ne leur offre plus de succès complets, tandis que les femmes se contentent de plaisirs à demi vertueux qu'elles y trouvent plus longtemps que nous ne trouvons les premiers.

XV

L'ÉCOLE DES CUISINIÈRES.

Dans l'éducation actuelle des femmes, on suppose dans l'avenir beaucoup plus de reines, de duchesses, de *banquières* qu'il ne peut y en avoir, et beaucoup plus de courtisanes qu'il n'en faut.

D'autre part, de tous les états autrefois exercés par les femmes, les seuls que les hommes leur aient laissés sont ceux qui ne peuvent les nourrir, et ne valaient pas la peine d'être pris.

Il serait bien de préparer un certain nombre de femmes pour des professions moins brillantes et plus honnêtes.

Une certaine partie de la population féminine exerce la profession de servante, femme de chambre, cuisinière, bonne d'enfant, nourrice, etc.

En général, rien ne les prépare à ces professions, si ce n'est un vif désir de gagner de trente à cin-

quante francs par mois — et la difficulté de les gagner autrement.

Sans cesse on se plaint du peu d'aptitude et du peu de probité des servantes.

Pourquoi n'améliorerait-on pas à la fois la condition des servantes et celle des maîtres, en élevant la profession et en la mettant à même de donner des garanties?

Dans l'état actuel, il y a sur le pavé des villes une nation de servantes qui jouent aux quatre coins dans toutes les maisons, qui n'entrent dans une maison qu'après avoir été chassées d'une autre où l'on reprend celle que l'on a chassée pour prendre la première.

J'ai, dans le temps, demandé opiniâtrément et obtenu que les domestiques eussent des livrets; je dois avoir encore dans quelques cartons des lettres furieuses et menaçantes que je reçus alors à ce sujet.

Il y a un tort grave et double dont se rendent coupables les personnes qui louent des servantes; quand elles les renvoient, quelle qu'en soit la cause, par une crainte puérile d'une petite scène, elles leur don-

nent invariablement de bons certificats ou des certificats vagues et insignifiants; de sorte qu'à la fois on induit en erreur la première personne qui prendra la servante que vous renvoyez pour un motif grave, et, en même temps, vous ôtez toute valeur au certificat que vous donnez à une servante honnête qui vous quitterait pour une raison futile, à tel point que beaucoup de ces filles sont persuadées qu'on leur doit un bon certificat.

Je crois que, dans le second cas, lorsqu'il s'agit de quelque peccadille ou de quelque incompatibilité, on doit éviter de se laisser entraîner par une mauvaise humeur et ne rien mettre dans le certificat qui puisse empêcher ces pauvres filles de se placer.

Si, au contraire, on les renvoie pour une faute grave, on n'a pas le droit de les introduire par sa garantie au sein d'une famille.

Je me souviens d'une servante que j'ai eue, qui, la nuit, amenait des hommes dans ma cave, et s'y livrait avec eux à des délassements bachiques qui y causèrent bientôt un vide notable.

Je la renvoyai en lui conseillant de ne me point

demander de certificat; mais elle se fâcha, s'emporta, et me dit que je n'avais pas le droit de le lui refuser; elle me menaça de la justice, etc. — Je dus céder et j'écrivis :

« J'ai renvoyé *** parce qu'elle a des amants qui ont trop soif. »

Cette classe de gens est fort abandonnée; personne ne leur enseigne les devoirs de leur état.

J'ai déjà eu occasion de le dire, il n'y a que très-peu d'amis auxquels on donne les marques de confiance absolue qu'on est obligé d'accorder aux domestiques qui sont maîtres chez vous, et peuvent vous voler et vous tuer chaque fois qu'ils en auront la fantaisie.

Avoir de bons domestiques est une notable partie du bonheur de la maison; toutes les relations sont plus faciles; les membres de la famille n'ont plus ces fréquentes petites causes de mauvaise humeur qui aigrissent l'esprit et troublent la paix de la maison au moindre prétexte.

Pourquoi, dans les hospices de filles et de garçons, dans les asiles des enfants trouvés, pourquoi ne

forme-t-on pas de bons domestiques, de bonnes servantes? pourquoi n'élève-t-on pas cette situation à la hauteur d'une profession — ce qu'elle n'est que pour quelques-uns?

On y ferait des cuisiniers et des cuisinières, des valets et des femmes de chambre; les femmes sauraient laver, repasser, coiffer; les hommes sauraient panser et conduire les chevaux, servir à table. Tous sauraient lire, écrire et compter; tous recevraient une éducation morale où les devoirs généraux et leurs devoirs particuliers leur seraient enseignés et expliqués.

On aurait alors de bons domestiques qui occuperaient de bonnes places, auraient des gages suffisants et feraient avec le temps partie de la famille; car il serait utile et doux d'appliquer dans toutes les circonstances de la vie ce précepte d'un philosophe :

« Traitez votre supérieur comme votre père, votre égal comme votre frère, votre inférieur comme votre enfant. »

Je ne puis me consoler que lorsque, dans le défilé de domestiques qui me passent devant les yeux,

je découvre quelque variété nouvelle; car de simples voleurs, médisants, calomniateurs, etc., ne m'intéressent pas. Mais, de temps à autre, je rencontre des natures excentriques.

Un homme s'était présenté plusieurs fois en qualité de cuisinier. Sa physionomie était douce et honnête; ses vêtements étaient très-propres; il s'exprimait convenablement. Il était resté six ans dans une maison, cinq ans dans une autre, et était porteur des meilleurs certificats; de ces deux personnes chez lesquelles il avait servi, l'une, que je n'ai pas l'honneur de connaître, était, d'ailleurs, absente; l'autre est un homme que j'aime beaucoup, et qui veut bien être de mes amis; mais nous ne nous voyons que rarement: lui, par position, est fort dans le monde; moi, je vis dans la retraite. J'essayai de le voir trois ou quatre fois; mais nous sommes un peu, de notre vivant, comme Castor et Pollux depuis leur mort : il veille quand je dors, il dort quand je veille; je ne réussis pas à le rencontrer.

Cependant le cuisinier qui devait sortir de chez moi m'inquiétait. Un cuisinier ennemi!

Je pris donc le parti d'écrire à M. de ***, qui me répondit :

« Antoine est un homme très-honnête, très-dévoué et bon cuisinier ; je ne m'en suis séparé qu'au moment d'un voyage où je ne pouvais emmener personne ; je l'ai, après, donné à madame de ***. Il ne l'a quittée que par suite de sa grande maladie. J'apprends avec plaisir qu'il est guéri puisqu'il veut se replacer. »

Mon homme donc s'installe un matin. — Il a l'amour de son état : un arsenal de couteaux pour tous les usages ; il est très-convenablement et très-proprement vêtu ; il doit faire le dîner.

Au bout d'une heure, une servante vient à moi.

— Monsieur, avez-vous vu comme le cuisinier a de drôles d'yeux.

— Que voulez-vous dire?

— Il a des yeux qui me font peur.

— Je ne vous savais pas aussi timide, et aussi fâchée d'attirer les regards.

— Ça n'est pas ça, monsieur ; mais voyez vous-même.

Je prends un prétexte pour entrer à la cuisine.

— Antoine, dis-je, vous savez qu'on dîne à six heures.

— J'espère être prêt, monsieur, quoique, aujourd'hui, ça n'ira peut-être pas très-vite.

— Je comprends, vous êtes un peu embarrassé d'une nouvelle maison.

— Non, monsieur, ce n'est pas cela ; c'est que j'ai quelquefois de grands maux de tête, et aujourd'hui particulièrement ; mais je sais ce que c'est, c'est la vapeur du charbon. Heureusement, j'ai trouvé un moyen... Seulement, comme je le disais à monsieur, c'est un peu plus long ; j'attrape le charbon qui m'en veut, je l'empêche de me jeter son gaz, je ne l'allume pas.

Je regardai les fourneaux : en effet, ils étaient pleins de charbon. Sur le charbon étaient des casseroles, dans ces casseroles de l'eau, des légumes, de la viande ; mais rien n'était allumé.

Cela était inquiétant.

— Et vous pensez être prêt pour six heures?

— Oui, monsieur, à cause de ce que je vous ai dit,

j'ai commencé une heure plus tôt, et ça reviendra au même.

Je sortais stupéfait pour aller chercher une idée dehors, lorsque j'entendis un poulet jeter des cris de détresse; je rentrai dans la cuisine.

— Mais que faites-vous, Antoine?

— Monsieur peut le voir, je plume un poulet.

— Mais, malheureux, votre poulet est vivant.

— Croyez-vous, monsieur?

— Mais vous le voyez bien se débattre, vous l'entendez bien crier.

— Ma foi! c'est vrai; je n'avais pas fait attention. Ah bien, je le tuerai après.

— Non, tuez-le tout de suite.

— Si c'est l'idée de monsieur, je le veux bien.

Et il choisit dans son arsenal de couteaux une lame large, mince, flexible, qu'il repassa sur la main, et alors je vis ce regard étrange dont m'avait parlé la servante; je compris qu'elle n'eût pas été rassurée.

Le pauvre homme était fou : c'était pour cela qu'il était sorti de chez madame de ***; il s'était cru guéri

et ne l'était pas, ou plutôt, comme bien d'autres qui sont moins fous que lui ou qui le sont autrement, il ne croyait pas à sa folie.

XVI

A PROPOS DU LIVRE DE M. MICHELET (L'AMOUR).

Je n'ai encore lu ni le livre de Michelet, ni celui de Jourdan. Je vais me dépêcher de les faire acheter pour qu'ils n'aient pas le temps de me les envoyer, et effectuer ainsi une tentative de corruption à l'endroit de mon indépendance. Puis je vous en dirai quelques mots.

En attendant, je dirai quelques autres mots d'une question que j'ai traitée l'autre jour dans une conversation que j'ai eue avec un avocat français très-distingué, M. L***, qui a eu la bonne pensée de me venir serrer la main en passant par Nice.

En théorie, je ne comprends que le mariage indissoluble; l'empereur Napoléon était de cette opinion,

et on lui attribue à ce sujet un avis formulé, de ce style coloré et imagé qu'il avait rapporté d'Égypte.

En pratique, c'est différent, je suis pour le divorce; et le même empereur Napoléon était également de cette seconde opinion. Je pense qu'il est inutile d'apporter les preuves à l'appui.

Oui, certes, le mariage devrait être indissoluble. — Quoi! une jeune fille, ce trésor de mystère et de chasteté, s'est livrée sans restriction à un homme, et cet homme ensuite, l'abandonnant comme un logogriphe dont on a trouvé le mot, la laisserait seule, sans appui, ruinée de tout ce qui faisait le charme et la puissance de sa faiblesse, ayant perdu cette fleur veloutée de la pêche, cette fraîcheur immaculée du lis. Après l'avoir prise fille ignorante et pure, il la laisserait femme d'occasion et de rencontre, n'ayant plus droit à un de ces amours puissants et éternels contre lesquels il faut qu'une femme puisse donner toute sa vie! Voilà pour la théorie, pour les sentiments, pour le cœur.

Passons à la pratique.

Mais qui préside au mariage? est-ce l'amour?

est-ce la conformité des idées et des goûts, la sympathie des âmes?

Non. — On choisit un amant, mais on accepte un époux.

Pour une maîtresse, on consulte sa beauté, ses sentiments; mais, pour une femme, on s'occupe de la dot et des convenances.

Quelquefois on épouse une femme parce qu'on est amoureux d'elle; mais sur quoi est fondé cet amour? Sur un charme mystérieux, sur une fantaisie aggravée et envenimée par les obstacles.

Il n'y a dans la pratique de la vie humaine aucun contrat, eût-il pour but d'acheter une botte de petits radis, qui se fasse aussi légèrement et avec aussi peu de garanties que le contrat qui lie indissolublement deux êtres humains pour toute la vie; — je parle surtout de la France.

Les parents vous donnent une fille en mariage, après vous l'avoir laissée voir le moins possible. Ils ressemblent à une marchande de fruits qui vous dirait:

— Prenez mon panier de cerises; mais n'en touchez pas, n'en goûtez pas une seule!

Ils semblent convaincus que, si vous connaissiez tout à fait leur fille, vous ne feriez pas la sottise de l'épouser. On ne lui permettra pas de causer une seule fois librement avec vous, elle doit ne rien perdre de son attrait de charade.

Le marché qu'on vous propose est celui-ci :

Pour avoir le mot de l'énigme, qui peut-être vous fera dire : « Ah! c'était ça! » pour une nuit, pour une heure, — pour le droit de déranger quelques plis et de dénouer une ceinture, vous donnerez toute votre vie.

Mais, dites-vous, je voudrais connaître quelque peu les idées, l'esprit, le cœur, les goûts.

Comment donc! c'est trop juste; faites vos questions; devant les grands parents, la fille y répondra conformément au catéchisme et au programme des filles à marier.

Consultez-en cent, il n'y aura pas un mot de changé : c'est la même douceur, c'est la même ignorance, c'est la même simplicité pour toutes; c'est aussi uniforme que la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger.

Peut-être quelqu'un de nos lecteurs a, une fois ou deux dans sa vie, été au bal de l'Opéra ; peut-être, séduit par la tournure et les agaceries d'une femme en domino, il a offert un souper qu'on a accepté avec quelques hésitations; je prie celui-là d'instruire les autres : il pourra leur dire qu'avant de risquer son offre, il a cherché des indices pour triompher des mystères du masque; il a interrogé le pied et la chaussure, la main et le gant; il a tâché d'apercevoir la nuque et les oreilles; en un mot, il a pris toutes les précautions possibles à l'égard d'un domino, avant de s'exposer à souper avec une femme qui ne lui plairait pas.

Il pourra vous dire encore que, son offre acceptée, une fois dans un cabinet — au café Anglais dans ce temps-là, je ne sais où aujourd'hui, — on attend avec anxiété que la belle se démasque; quelquefois elle est jolie, souvent agréable, mais quelquefois aussi laide et vieille. Il vous dira combien alors ce souper lui a paru long, ennuyeux, éternel; ce souper qui, avait-il dit au domino, devait faire son bonheur. Hélas ! le bonheur est tiré, il faut le boire. — J'en

sais un qui me racontait, un jour, qu'après quatre rencontres successives au bal de l'Opéra, il réussit enfin à faire accepter un souper au plus svelte et au plus élégant domino qu'il eût jamais vu. On se démasque : — un vieillard!... des cheveux gris!... quarante-cinq ans!

— Quel guignon! s'écriait-il en racontant l'aventure; pour une fois que je joue aux dominos, prendre à la fois, et d'un seul coup, le double blanc et le quatre et cinq! Je ne lui parlai pas, mais je fis doubler les mets savoureux; je passai tout le temps de cet éternel souper à découper des ailes de perdreau et à fournir son assiette.

« — Mais vous ne mangez pas, mais vous ne buvez pas, disais-je; mais mangez donc! mais buvez donc!

« Je réussis à prolonger ce festin jusqu'aux premières lueurs du jour. Alors elle s'écria :

« — Dieu! le jour! Il faut que je rentre bien vite chez moi.

« Et elle remit son masque... »

Eh bien, on se marie complétement masqué —

moins la place où l'on met le masque au bal de l'Opéra (la huitième partie de la personne, suivant les peintres); mais tout le reste, corps, esprit, cœur, tout est dissimulé dans les plis du domino menteur.

Puis, le masque ôté, il ne s'agit plus d'un souper, d'un éternel souper d'une heure.

Il s'agit de toute la vie.

Donc, la loi a dû admettre la séparation.

Je sais bien qu'un législateur a dit : « On peut plaider les causes, mais on ne peut pas plaider les lois. »

Je trouve cette opinion un peu absolue; je pense qu'on doit obéir aux lois, et leur obéir strictement tant qu'elles existent, mais qu'on a le droit de s'efforcer de faire changer et modifier les lois.

Voyons un peu en quoi consistent les différences qui existent entre la séparation que la loi admet et le divorce qu'elle repousse. Les époux n'ont plus le même domicile; leur fortune est séparée comme leur personne. Le mari n'a pas le droit d'entrer chez sa femme; la femme n'a pas le droit d'entrer chez son mari.

Ces conditions — les principales, sans contredit, — sont identiques dans les deux cas.

Voyons maintenant les différences.

La femme et l'homme divorcés ont repris leur liberté; chacun des deux peut chercher et trouver dans d'autres liens un bonheur qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre rencontré dans le lien qui les unissait.

La femme et l'homme séparés, au contraire, n'ont pas rompu leur chaîne; ils sont toujours attachés chacun à un des bouts de ladite chaîne; il ne serait pas difficile de prouver que, au moral comme au physique, en allongeant la chaîne, vous en augmentez le poids.

Tous deux doivent renoncer à l'amour, à une union intime, au foyer, à la maison; ou bien, ils n'y renoncent pas, et alors chacun des deux est condamné à des liaisons adultères, sans dignité, sans garantie.

En comptant un complice pour chacun, — c'est le moins qu'on puisse compter, n'est-ce pas? — chaque ménage séparé amène quatre personnes à vivre en dehors de l'ordre social, en dehors de l'ordre moral, en dehors de l'ordre religieux.

Et les enfants!

Oh! les pauvres enfants! ce n'est pas trop d'un père et d'une mère pour les préserver, les conduire, les aimer; dans les deux cas, leur sort est bien triste, et ils sont le grand argument pour l'indissolubilité du mariage! Mais au moins, dans le premier cas, leur situation est fixée; si leur mère n'a pas la force de se condamner à un veuvage éternel, elle se remariera, ils la verront toujours honorée et respectée; peut-être l'amour que leur mère inspirera à son second mari rejaillira sur eux, et ils auront en lui un second père.

Mais, dans la séparation, les enfants, si leur mère a la force de renoncer pour eux à l'amour, qui est la vie des femmes et des poëtes, si elle consent à s'enfermer vivante dans le tombeau de son foyer solitaire, ils n'auront ni la protection ni les exemples d'un homme.

Si, au contraire, — hélas! et c'est le plus fréquent — la mère cède aux instincts puissants et inassouvis de son cœur, ils la verront méprisée et dédaignée dans le monde; ils auront la plus cruelle peut-être des

douleurs : ils la sauront coupable. Et celui qu'elle aura choisi, en admettant qu'il prenne cette liaison au sérieux, il n'osera, ni pour le monde, ni pour les enfants eux-mêmes, manifester les sentiments de tendresse qu'il pourrait concevoir pour eux.

Ce n'est pas tout, il y a ici un autre désordre immense et terrible.

Le mari et la femme sont séparés. Eh bien, jusqu'en 1850, voici la situation qui était faite au mari et à ses enfants légitimes : sa femme pouvait le déclarer père de tous les enfants qu'il lui plaisait de mettre au monde, et ces enfants arrivaient partager l'héritage de ses véritables enfants.

Les cas de désaveu de paternité étaient très-rares, très-difficiles, et, pourvu que la femme eût suffisamment d'effronterie, elle les éludait, en ne mettant aucun mystère dans les suites de son désordre. En 1850, les législateurs se sont crus obligés de modifier la loi.

Il a été ajouté à l'article 313 du Code civil un article qui dit :

« En cas de séparation de corps prononcée ou

même demandée, le mari pourra désavouer l'enfant qui sera né trois cents jours après l'ordonnance du président rendue aux termes de l'article 878 du Code de procédure civile, et moins de cent quatre-vingts jours depuis le rejet définitif de la demande ou depuis la réconciliation. L'action en désaveu ne sera pas admise s'il y a eu réunion de fait entre les époux. »

Ceci est un palliatif, mais ce n'est qu'un palliatif; car il faut encore, du moins je le suppose, que le mari ait connaissance de la naissance de l'enfant, et qu'il fasse un acte; mais, s'il l'ignore, s'il est absent, s'il a pris la résolution de ne plus s'occuper de sa femme, s'il meurt sans avoir fait l'acte nécessaire, il lègue au moins un procès douloureux à ses enfants.

Il est, à un autre point de vue, un fait qui demande une solution dans les deux cas, soit du divorce, soit de la séparation.

On sait qu'il arrive parfois — rarement, je le veux bien — qu'un homme, ayant sa femme dans la maison, l'entourant de tendresse, de soins, de surveillance, est néanmoins trompé par elle, et voit son

nom voué à un ridicule injuste, absurde, mais cependant incontestable.

Mais voilà les époux séparés; le mari n'a plus le droit d'entrer chez sa femme; la surveillance, difficile autrefois, est impossible aujourd'hui.

Elle se livre aux folies les plus étranges, au désordre le plus notoire, elle se fait mettre au ban de la société.

Eh bien, dans ses folies, dans son désordre, dans sa honte, elle porte le nom de son mari.

Tandis que lui s'efforce de rendre ce nom honorable pour ses enfants, à force de courage, de désintéressement, de talent, la femme le traîne au gré de ses caprices dans toutes les fanges.

— Que voulez-vous faire à cela?

Je vais vous le dire :

Si c'est l'homme qui gâte son nom et compromet son honneur, la femme n'hésitera probablement pas à quitter ce nom et à reprendre celui de sa famille.

L'homme n'a qu'un nom, et ce nom est la plus forte, la plus glorieuse partie de son patrimoine. Il

ne peut le quitter; d'ailleurs, tout son passé y est attaché.

Ce que je voudrais, c'est que, de même que vous rendez sa dot à une femme dont vous vous séparez, elle fût obligée de vous rendre votre nom.

Eh quoi! la loi prévoit le gaspillage de l'argent, et elle ne prévoit pas le gaspillage du nom!

C'est une lacune monstrueuse.

La femme doit reprendre son nom de fille, en s'appelant *madame;* elle ne doit plus porter que le nom que ceux auxquels il appartient peuvent défendre contre ses fantaisies; la famille reprend sur elle quelque peu d'autorité, le mari n'en a plus aucune. Et puis enfin le nom de sa famille lui appartient, le nom de son mari ne lui appartient plus.

XVII

A QUOI SERT UN PORTRAIT.

On connaît la sébile que portent entre leurs dents les fidèles caniches qui conduisent les aveugles.

Dans un langage figuré, j'appelle *tendre la sébile* les manéges variés que pratiquent certaines femmes pour se faire faire des compliments.

— J'étais hier chez madame A***, dit madame B***; c'est certainement la plus jolie femme de Paris.

A moins d'être un mal-appris, il faut mettre dans la sébile de madame B***.

— Ah! madame, il faut pour cela que vous soyez dans vos terres.

Ou bien :

— Ah! madame, elle pourrait dire comme Crillon à Henri IV, qui le désignait comme le plus grand capitaine de son temps : « Sire, vous avez menti, je ne suis que le second. »

— Que je serais donc heureuse d'avoir de l'esprit comme madame G***!

Mettez dans la sébile :

— Vous trouvez donc, madame, que vous en avez trop?

— Décidément, il n'y a rien de si joli qu'une blonde.

A la sébile :

— Évidemment, madame, après les brunes, ce sont les plus charmantes femmes du monde.

Un des procédés qui rapportent le plus aux sébiles féminines, c'est de faire faire son portrait et de l'exposer dans son salon; c'est surtout à l'heure des visites du matin, où l'on a les gens un à un.

— Vous regardez mon portrait.

Avancez la sébile.

— C'est votre portrait, ça?...

— Certainement, et fait par un artiste de talent.

— S'il a du talent, ce n'est pas celui de la ressemblance.

— Vous ne le trouvez pas ressemblant?

— Non, certes.

— Je voudrais qu'il le fût.

Avancez la sébile.

— Comment! vous voudriez ressembler à ce portrait-là?

— Je ne suis pas si jolie que cela, le peintre m'a flattée.

— Ah! madame, mais c'est qu'il est, au contraire, resté à mille lieues au-dessous du modèle.

— Du reste, on ne m'a jamais faite bien ressemblante.

— Je le comprends.

— Comment?

Avancez la sébile.

— C'est que l'art ne peut rendre un chef-d'œuvre de la nature.

J'ai, du reste, un procédé dont je ne m'écarte jamais quand une femme me montre son portrait.

— Ah! à propos, il faut que je vous montre mon portrait.

C'est une miniature, elle va le chercher dans sa chambre. Aussitôt qu'elle se lève et sans attendre son retour, je m'écrie :

— Ça, votre portrait? Quelle horreur! mais c'est criminel! mais ça ne vous ressemble pas du tout! mais ce peintre est votre ennemi! Vraiment, il croit avoir fait votre portrait? Mais ça n'est pas ça du tout. Ah bien, pour ma tranquillité, je voudrais vous voir comme cela.

Elle revient avec le portrait; je continue :

— Ça n'est pas ça vos yeux; ça n'a ni feu ni rêverie.

— Mais, me dit-elle, vous ne le regardez pas.

— Je n'ai pas besoin de regarder votre portrait pour savoir qu'il est infiniment au-dessous du modèle.

— Il paraît que je suis très-difficile à peindre.

— Parce que la perfection n'appartient qu'à la nature, et que l'art ne peut qu'en approcher.

La femme qui vous trouve le plus d'esprit est celle dont on a le plus de fois rempli la sébile dans un temps donné.

XVIII

LES DEUX ROIS.

—

I

Le roi de Bavière et la muse de Mozart.

Je suis fort content des rois cette semaine; réellement, si ces gens-là le voulaient, ils joueraient un fort beau rôle dans la société.

Voici le roi de Bavière, par exemple, qui vient d'agir en poëte, en poëte puissant, en poëte pouvant faire ce qu'il rêve.

Quelqu'un vint lui dire :

— Sire, j'ai découvert une chose qui intéresse Votre Majesté; il s'agit de Mozart.

Le roi se découvrit.

— Mozart avait écrit tout un rôle de *la Flûte enchantée* pour une femme appelée Cickholff, fort belle, dit-on, qui le chanta pour la première fois. Cette femme existe encore, elle a quatre-vingt-onze ans; elle est à Ratisbonne aveugle et sans ressources.

Le roi fut très-touché, et, sur sa cassette, il ordonna d'envoyer une pension annuelle à celle qui fut la muse de Mozart.

Le roi est fils du roi Louis, du roi poëte, qui a fait réellement des vers remarquables et qui a doté Munich de tant de glyptothèques, pinacothèques, etc.

Je me suis rappelé alors avec plaisir que j'ai été Bavarois presque toute ma vie. Mon père — le musicien dont Adolphe Adam a écrit la biographie et dont Balzac parle dans son beau livre des *Parents*

pauvres — était né à Deux-Ponts (Swei-Bruken). Quoique habitant la France, il était resté Allemand, et je l'étais moi-même en 1848, époque où Lamartine et Marie me donnèrent des lettres de naturalisation, bien peu de temps avant l'époque où j'ai quitté la France. Ces souverains bavarois ont toujours été artistes. Mon grand-père était associé avec le dernier grand-duc pour une opération de librairie qui consistait à faire, de certains livres anciens, des éditions justement appréciées des bibliophiles; j'ai vu dans mon enfance faire les comptes de cette société, qui avait existé entre le duc de Bavière, un certain baron de Bilderbeck, et le conseiller Ludwig Karr.

II

Une chasse vraiment royale.

L'autre roi dont j'ai à parler est le roi des Belges. Il vient de réaliser un rêve que j'ai fait souvent et que j'ai dû raconter dans *les Guêpes* ou ailleurs.

Pourquoi, ai-je souvent demandé, la chasse par

excellence, la chasse des rois et des princes consiste-t-elle à mettre à mort un animal fier, noble, inoffensif comme le cerf?

Pourquoi ne se piquent-ils pas, au contraire, de détruire les bêtes féroces et dangereuses, etc.; les loups, les renards, les sangliers, les ours, les lions, les panthères, etc., selon les pays que le hasard ou la Providence leur a confiés?

Ces chasses auraient l'avantage d'être utiles en débarrassant les peuples de fléaux nombreux, et atteindraient un peu mieux le but avoué et la prétention de la chasse — qui n'attrape pas, et ne fait qu'être une image de la guerre.

Je ne suis pas bien d'accord qu'il soit nécessaire d'avoir sans cesse sous les yeux des images de la guerre, qui est, au fond, une féroce et ridicule chose quand on a le bonheur d'être en paix. De plus, la chasse au cerf est l'image d'une guerre immorale contre un ennemi qui ne se défend pas et ne fait courir des dangers qu'aux chiens.

Aussi ai-je appris avec un grand intérêt que le roi Léopold, avec le comte de Flandre, les affaires du

pays terminées, le matin, part pour la chasse, et qu'il a tué plusieurs loups dans les Ardennes.

Les premiers conducteurs des peuples, les premiers rois, ducs, princes, marquis, etc., ont été nécessairement des hommes braves, résolus, et probablement légèrement astucieux, qui ont rendu aux peuples pasteurs le service de détruire les bêtes féroces qui décimaient leurs troupeaux — et les voisins qui les leur volaient.

Mais, par une étrange aberration de l'esprit humain, et de la part de ceux qui l'ont fait, et de la part de ceux qui l'ont laissé faire, un grand nombre de ces héros se sont considérés non pas seulement comme les destructeurs, mais aussi comme les héritiers et les successeurs des ennemis, des animaux carnassiers et des bêtes féroces qu'ils avaient détruits. Vous ne voyez dans les armoiries que lions, léopards, panthères et autres animaux carnassiers; éperviers, faucons et autres oiseaux de proie.

Vous voyez encore plus clairement, dans les divers droits féodaux, les signes incontestables de l'héritage direct : des loups, des renards, des sangliers, des

putois, des faucons nobles, etc., auquel prétendaient ceux qui les avaient détruits.

Je sais qu'il en est heureusement un certain nombre des descendants des premiers qui pensent que les bêtes féroces qui figurent dans leurs armoiries représentent les services que leurs aïeux ont rendus, et leur devoir à eux d'hériter de droit, de rendre des services équivalents par la destruction de ce qui a remplacé si désavantageusement presque toutes les bêtes féroces dans une civilisation plus avancée, c'est-à-dire l'injustice, la rapine, le fanatisme, etc. — Cet *et cœtera* est énorme; *instar montis equum.*

Mais on est forcé d'avouer que ce nombre ne s'élève pas tout à fait assez haut.

XIX

LES BIS AU THÉATRE.

C'est la plus fâcheuse et la plus ridicule manie que de faire *bisser* les morceaux de chant, — c'est aussi mauvais pour l'artiste que pour le plaisir du public.

Que pouvez-vous espérer de mieux que d'entendre chanter une seconde fois le morceau bissé, précisément comme il l'a été la première? Supposons un moment que vous y réussissiez, — et je vais vous expliquer tout à l'heure comment cela est à peu près impossible, — vous n'aurez pas le même plaisir, pour deux causes : la première, c'est que vous perdez la part pour laquelle entraient la surprise et l'étonnement dans vos sensations; la seconde, c'est que les mêmes effets produits qui vous paraissaient venir de l'âme, vous avouent eux-mêmes, s'ils sont identiques, qu'ils viennent de l'art et de l'étude.

Maintenant, parlons de l'artiste : l'artiste pouvait trouver une certaine expression dans l'entraînement de la situation dramatique de son rôle; il s'oubliait et se croyait Guillaume Tell ou Norma ; mais le *bis* le réveille; à la seconde fois qu'il chante le morceau, il n'est plus que Duprez, ou Sophie Cruvelli qui chante devant un public.

Autre point de vue : savez-vous combien de fois un grand artiste vous donne, dans une soirée, tout ce qu'il a d'âme et de force? Savez-vous combien de

fois, la soirée finie, il tombe épuisé et anéanti par l'excessive dépense de fluide nerveux qu'il a faite?

Autre point de vue : quelquefois, pour un morceau capital, le chanteur se prépare et se ménage pendant un acte entier; quelquefois pendant un morceau entier pour une seule note.

Comment osez-vous lui demander une seconde fois et immédiatement cet effort suprême?

Autre point de vue : si le chanteur est fatigué, ou s'il n'a plus la même émotion, il fera moins; si c'est une nature vigoureuse, ou s'il trouve dans les applaudissements une excitation suffisamment réparatrice, il voudra faire davantage — et il dépassera le but.

XX

ADAM REFUSE LA POMME.

Où ai-je donc lu cette histoire d'un écrivain politique très-pauvre; c'était dans un pays parlementaire; le ministère, auquel il avait porté parfois de rudes

coups, tenait fort à l'avoir dans ses rangs. On lui députa un homme considérable et ayant la réputation de connaître et de manier adroitement les instincts humains.

On introduit le visiteur; la conversation effleure vingt sujets. On en vint à parler de l'indifférence publique pour le mérite, de la cécité de la fortune; l'écrivain répondit qu'il n'avait à se plaindre ni de l'une, ni de l'autre.

Il avait son cercle d'auditeurs dévoués, et il lui semblait que, si la fortune cessait d'être aveugle, elle aurait plutôt à reprendre des bienfaits qu'à en distribuer de nouveaux.

— C'est égal, dit le serpent, il est triste de voir un homme d'un grand talent, sinon entravé et arrêté, du moins préoccupé par les soins de sa fortune; et je pense souvent à vous, ajouta-t-il.

— Permettez..., dit l'écrivain.

Il sonna, et son unique domestique parut.

— Joseph, qu'ai-je mangé à mon dîner hier?

— Monsieur, dit Joseph, une épaule de mouton.

— Et à mon déjeuner?

— Monsieur, dit Joseph en rougissant, une tranche froide de l'épaule de mouton d'hier.

— Et qu'aurai-je à mon dîner ce soir ?

Joseph hésita, se troubla ; mais son maître insista d'une voix brève et impérieuse.

— Eh bien, monsieur aura ce soir, à son dîner, le restant de l'épaule de mouton réchauffé.

— Monsieur, dit le tentateur, je comprends : il ne me reste plus rien à faire ici que de vous demander la permission de venir quelquefois causer avec l'homme le plus riche que je connaisse — c'est-à-dire qui n'a pas de besoins à entretenir.

Il me vient en ce moment un scrupule : j'ai dû vous raconter cette histoire-là autrefois, il me semble, cependant je ne s'en suis pas sûr. Ma foi, en tout cas, vous l'aurez oubliée comme moi — ou bien vous penserez que, si les autres faiseurs d'histoires que vous connaissez ne vous racontaient la même que deux fois, vous ne vous estimeriez pas bien malheureux.

XXI

LUCIOLES.

Peut-être montre-t-on trop d'estime et d'admiration pour les gens dont la fortune se compose : 1° de ce qu'ils prennent aux uns ; 2° de ce qu'ils ne donnent pas aux autres.

—

Il est une chose qu'il ne faut pas dire aux jeunes filles, et qu'elles sauront toujours bien assez tôt.

Quelles que soient les vertus et les qualités dont elles enrichissent leur âme, quels que soient les talents et les connaissances dont elles ornent leur esprit, — tout cela, hélas ! aura moins d'influence sur le bonheur ou le malheur de leur vie que d'avoir des cheveux d'une certaine nuance, ou un certain signe au coin de l'œil.

—

Il y a, dans le conte du *Petit Poucet*, un détail qui en dit plus qu'il n'est gros, et qui me paraît plus instructif qu'on ne semble le remarquer d'ordinaire. — Celui qui est généreux et désintéressé, celui qui

jette du pain le long de sa route, ne retrouve ni la route ni le pain, et se couche sans souper. Celui qui, au contraire, ne sème que des pierres couchera sous un toit et soupera avant de s'endormir. — Est-ce dans ce coin-là que Perrault a voulu cacher la morale de son conte, qui, du reste, ne conseille que la défiance et la ruse ?

Quand on a des enfants à soi, et quand on se rappelle, on est bien embarrassé pour leur éducation. On sait parfaitement que, pour être heureux et bien vus de tous, il faudrait qu'ils fussent un peu égoïstes, un peu avares, un peu voleurs, un peu traîtres; mais on n'ose pas le leur dire.

XXII

UNE NOUVELLE MODE VENUE DE LIMA.

On se demande avec raison par quel ridicule sera remplacé le ridicule de la crinoline ?

En voici un qui commence à poindre à l'horizon et qui me paraît digne de l'héritage.

On sait que beaucoup de femmes n'ont pas accepté

ce prétendu *axiome*, que le contenant doit être plus grand que le contenu; en effet, on fait tous les jours entrer douloureusement des tailles épaisses dans des corsets étroits et de grands pieds dans de petits souliers.

C'est à ce propos qu'un de mes correspondants me transmet la nouvelle suivante :

Les femmes de Lima sont renommées pour la gentillesse de leurs petits pieds.

Aussi sont-elles toujours chaussées de souliers de satin blanc, de Paris, — dont, assure-t-on, la plus importante fabrique est à Bruxelles, — depuis la grande dame jusqu'à la fille du peuple, qui souvent n'a pas de bas dans ses jolis souliers.

Un consul anglais ayant eu occasion de voir une de ses servantes courir nu-pieds, fut fort surpris de ne lui voir que quatre doigts à chaque pied, et il lui demanda ce qu'elle avait fait du cinquième.

— *Tajado, señor.*

Et, supposant qu'il voulait faire tailler les siens, dont il se plaignait quelquefois, ella alla chercher le *tajador*.

Celui-ci lui apprit qu'en général les habitants de Lima faisaient enlever le petit doigt du pied à leurs filles dès leur naissance; de sorte qu'elles ne se souviennent pas de l'opération, et croient qu'il n'y a que les hommes qui possèdent ce petit doigt. Il ajouta que beaucoup d'adultes, pour se débarrasser de leurs cors, se soumettent à cette désarticulation fort peu douloureuse autrefois, et qui ne l'est plus du tout depuis l'invention du chloroforme.

On prétend même — sans que le chirurgien puisse l'affirmer, n'ayant pas eu occasion de l'observer lui-même — que, de l'union pendant trois générations de deux personnes ainsi amputées, il résulte un défaut congénial qui se transmet à leurs enfants, lesquels naissent sans petits doigts aux pieds.

Le consul Murphy a persuadé à ce chirurgien, très-considéré à Lima, et cependant peu favorisé des dons de la fortune, de se transporter en Europe pour y exercer son art.

Le *señor Perez y Bajalos* vient, en effet, de débarquer à Londres; mais, sagement conseillé, il n'y fera qu'un court séjour et arrivera tout droit à Pa-

ris. Paris est comme on sait la résidence de ON. Si ON, de Paris, décide que l'on se fera amputer le petit doigt de chaque pied, il faudra que tous les petits doigts féminins des pays civilisés et de ceux qui prétendent l'être y passent à leur tour.

Le señor Perez promet le secret le plus absolu aux dames qui désirent se signaler par l'étroitesse de leur pied.

Il ne leur demandera que de garder la chambre pendant huit jours.

On conçoit que l'absence du petit orteil, qui n'est bon à rien pour les peuples chaussés — puisqu'on a l'habitude de le replier douloureusement sous ses voisins — permettra aux femmes qui souffrent de si cruelles tortures pour renfermer leurs pieds dans des souliers dont la mode et ON, son ministre, ont fixé la dimension, de s'y trouver désormais à l'aise. Cette même ablation du petit doigt permettra aux femmes qui ont déjà de très-petits pieds d'arriver, si elles veulent héroïquement continuer à souffrir un peu dans leurs chaussures, à n'avoir que très-peu de pied dans presque pas de soulier.

Ce n'est certes pas la crainte de la douleur de l'opération qui arrêtera nos femmes à la mode. Il faut moins de courage pour se faire une fois couper le petit doigt — et, au besoin, sans douleur, grâce au chloroforme — que pour conserver toute sa vie les pieds comprimés par cette torture renouvelée des supplices anciens, « la question des brodequins, » de même qu'on se fait arracher une dent gâtée et douloureuse.

A propos de cette « question des brodequins, » il est à remarquer que, si l'ancienne justice, au moyen de cette torture horrible qui consistait à serrer progressivement les pieds des patients, leur faisait avouer des crimes épouvantables qui les amenaient à être pendus, quelquefois même quand ils ne les avaient pas commis, — elle aurait échoué contre les femmes, s'il avait été question de leur beauté. — En effet, la moitié au moins des femmes passent leur vie dans des brodequins trop étroits, sans que les souffrances de la torture les amène à confesser qu'elles ont le pied de deux lignes plus large que madame telle ou telle.

Aussi, quand je vois certains pieds qui ne devraient appartenir qu'à des anges, à cause de la nécessité d'avoir des ailes quand on a si peu de pieds, ce n'est pas la petitesse des pieds que j'admire chez les femmes qui les ont, mais bien la grandeur de leur courage.

XXIII

UN METS NOUVEAU.

On connaît le fameux plat enseigné par Brillat-Savarin : dans un dindon, un faisan ; dans le faisan, un perdreau; dans le perdreau, un ortolan ; dans l'ortolan, une mauviette; dans la mauviette une olive.

On fait rôtir, et on ne mange que l'olive.

J'ai connu un boucher; il avait été autrefois, à l'âge de six ans, chargé du rôle de l'Amour dans la mascarade du bœuf gras; le bœuf était entré en fureur; l'enfant avait été blessé, et la caisse de la bou-

cherie lui faisait une pension. Il ne mangeait qu'une seule côtelette d'un seul des deux côtés du mouton.

Varron parle des bons morceaux que les Romains faisaient venir de loin.

Le *paon*, de Samos; le *chevreau*, de l'Épire; la *lamproie*, d'Espagne; le *cabillaud*, de quelque endroit de la Phrygie; les *huîtres*, de Tarente; le *petoncle*, de Chio; un autre coquillage nommé *élops*, de Rhodes; les *noisettes*, d'une île de la mer Égée.

On sait par quels artifices cruels on fait grossir le foie des canards.

On sait de quelles férocités la gourmandise se rend coupable; d'où cet aphorisme de *la Cuisinière bourgeoise* — que j'ai découvert, mis en lumière et appliqué à la politique il y a longtemps; — depuis, il est tombé dans le domaine public :

« Le lapin aime à être écorché vif; le lièvre préfère attendre. »

Eh bien, tout cela est dépassé par un mets recherché dont je trouve la recette dans un livre très-intéressant sur le somnambulisme, du docteur Macario.

« En Dalmatie, dit-il, les sorcières aiment à se re-

paître du cœur des jeunes gens qui commencent à aimer; elles le font simplement rôtir sur la braise. »

Remarquez « qui commencent à aimer; » il est alors tendre; plus tard, il est amolli.

XXIV

UN PAUVRE HOMME.

— Monsieur, je viens vous présenter une liste de souscription pour ces braves et pauvres gens..., vous savez...

— Oui, oui, j'ai lu l'histoire.

— J'ai pensé que je ferais injure à un des hommes les plus riches...

— Riche! riche! si je donnais à tous ceux qui me demandent, il y a longtemps que je ne le serais plus. Certes, je suis d'avis qu'on doit répandre ses bienfaits avec discernement, et c'est faire doublement le bien que de le faire à propos et à ceux qui le méritent; mais, dans cette circonstance... je ne puis

réellement rien donner; j'ai acheté, ces jours passés, une maison qui m'a coûté fort cher.

— Mais cette maison va encore vous enrichir; votre habileté connue dans les affaires ne permet pas de supposer que vous ayez agi légèrement.

— Cet imbécile de... l'avait refusée pour soixante mille francs; j'en ai donné cent mille, moi, et je ne la vendrais pas aujourd'hui pour cent cinquante mille.

— C'est une occasion à ne pas laisser échapper; vous avez trouvé une bonne affaire, il faut faire la part des pauvres, comme pour le gâteau des rois.

— Et encore, j'ai dû faire des réparations à ma maison de la colline.

— Celle qui est louée à ce riche Anglais?

— Oui, j'y ai ajouté une écurie et des remises.

— Dont il vous paye le loyer?

— Parbleu! On a sans cesse la truelle à la main. N'ai-je pas ajouté un étage à celle qui est là-bas, sous les oliviers?

— Alors donnez à mes pauvres; ce sera le bouquet qu'on met aux bâtisses terminées.

— Toujours de l'argent! croyez-vous que l'on m'ait donné pour rien cette vigne que j'ai achetée le mois dernier dans le *Bellay*.

— Cela attirera les bénédictions du ciel sur votre vigne.

— Et tout est si cher aujourd'hui! savez-vous ce que me coûtent mes chevaux? Les yeux de la tête! Quand on tient à avoir de bon fourrage, on sait ce qu'il faut y mettre. Et hier, pour un dîner que j'ai donné, savez-vous ce que m'a coûté une mauvaise botte d'asperges de primeur? Cinquante francs. Donnez aux pauvres ensuite...

— Mais ce sont eux qui souffrent le plus de la cherté.

— Mais non; qu'est-ce que ça leur fait, eux qui n'achètent presque rien? Mais ceux qui achètent beaucoup... voilà ceux à qui la cherté est ruineuse! Sans compter qu'il m'a fallu renouveler les meubles du salon; tenez, venez les voir. Ces tapissiers sont réellement peu consciencieux; j'en ai eu pour plus de quinze cents francs. Il est vrai que c'est quelque chose de bien... Entrez... Cela vient de Paris...

des modèles nouveaux ; que dites-vous de ce boudoir tendu en soie cramoisie ? Je crois que c'est d'un certain goût. Et ce tableau — un flamand ! sous prétexte que le peintre est mort, on m'en a demandé un prix fou. J'ai trop de besoins, je n'ai plus le sou.

— Mais je ne vous demande que dix francs pour cette souscription.

— Dix fois dix francs font cent francs ; dix fois cent francs font mille francs ; cent fois mille francs... c'est ce que j'ai donné pour ma nouvelle maison. Et puis — j'oubliais — ma femme veut donner une livrée à ses gens. Aujourd'hui que je vous ai montré à nu mes nécessités et mes misères, il serait indiscret d'insister ; vous savez maintenant aussi bien que moi que je ne puis absolument rien donner.

XXV

LA DUVÉTINE.

Il y a longtemps que je ne me suis occupé de la façon dont s'affublent les femmes ; voyons un peu ce

qu'en disent mesdames Constance Aubert, la vicomtesse de Renneville, etc.

Ah! parbleu! voici du nouveau : le cerclage en fer va disparaître; on préconise les jupes *duvétines,* les jupes en édredon.

Très-bien, cela aura unè heureuse influence: après les cercles en fer, qui isolaient une femme nue au milieu et à une grande distance de sa robe, ce qui devait la tenir en *chair de poule habituelle*, voici qu'elle va être entourée d'édredons qui la maintiendront dans un état de douce et inexorable transpiration. Si le cercle de fer et le bain d'air qui en était la conséquence rendaient la peau dure et rêche, la duvétine va nécessairement la rendre flasque et morbide.

Grâce aux formes auxquelles s'habituaient les regards, il n'était pas de femmes qui, aux yeux du statuaire et dépouillée de son attirail, ne dût paraître grêle.

Ce n'était qu'une illusion désagréable, mais c'était une illusion; grâce à la mode nouvelle, cela deviendra une réalité, les formes féminines se fondront

sous le duvet; bientôt une femme ne se composerá plus que de jupes.

Continuez.

Comme, dans la parure des femmes d'aujourd'hui, il s'agit, non pas de s'embellir, mais d'étaler le plus possible d'étoffes chères, on a augmenté l'ampleur, les plis, la longueur; on a ajouté les volants, les doubles jupes, les triples jupes.

Tout cela n'arrive guère qu'à seize ou dix-huit mètres.

A cinquante francs le mètre, ça né permet pas à une robe de dépasser le prix de neuf cents ou mille francs.

C'est humiliant!

Les femmes constatent leur beauté par les folies qu'elles font faire aux hommes; les jupes chères sont les sacrifices, les hécatombes faites et offertes aux dieux.

Qu'est-ce qu'on pourrait encore montrer de cher?

Les chapeaux, les bijoux; bien; mais tout cela a un terme, et, d'ailleurs, on en a. — Ah! si on mon-

trait des jupons chers! — Vite, on relève la robe sur les côtés, et on montre des jupons chers.

Bientôt on trouvera moyen de montrer des chemises chères, et des bas chers, et des jarretières chères.

Encore un peu de courage.

XXVI

LUCIOLES.

—

Sur un Voyageur.

Il se repose enfin; car il vient de mourir.
N'ayant jamais rien fait — qu'arriver et partir.

—

Sur une Femme sage.

Cette femme aux regards d'un bleu pâle et profond
Rêve éternellement ce que les autres font.

—

En général, on ne croit un homme savant que s'il est plat et ennuyeux; une femme raisonnable, que si elle est hypocrite, et une fille naturelle, que si elle est bruyante et évaporée.

Il y a trois sortes d'amour, qui s'expriment à peu près de la même façon, et que les femmes ne discernent que trop tard, quand elles les discernent.

« Je veux être heureux par Zoé. »

« Je veux être heureux avec Zoé. »

« Je veux que Zoé soit heureuse par moi. »

Caprice, amour, dévouement.

—

On a assez comparé les belles femmes à la rose, et les laides à la violette.

J'entendais, l'autre soir, comparer une grosse femme, assez jolie et trop vaniteuse, à un de ces gros beaux œillets qui crèvent et déchirent leur calice.

—

— Dites-moi, Chloé, si vous pouviez vous changer, connaissez-vous une femme dont vous envieriez la beauté? — Quel degré de beauté demanderiez-vous si vous aviez une fée pour marraine ?

— La beauté que vous croyez avoir, Doris.

—

Dans le roman de l'amour, l'homme se hâte vers le but, qui est aussi la fin, en poussant doucement

devant lui la femme, qui marche à reculons, les yeux fixés sur le commencement et le point de départ.

XXVII

PAIR OU NON.

Deux hommes se rencontrent à une porte de la rue du Bac; l'un est venu à pied et s'essuie le front; l'autre descend de voiture. Il est sept heures; tous deux vont dîner dans la même maison, où l'on dîne à six heures et demie.

— Ah! c'est vous? dit le premier en montant l'escalier.

— Oui, et bien en retard; impossible de trouver une voiture.

— Il y avait quelque chose de pis : c'était de tomber sur le fiacre qui m'est échu.

— Nous allons être mal reçus.

— Les gens que l'on fait attendre pour dîner ne pensent qu'à nos défauts.

— Voulez-vous jouer votre droit à une mauvaise réception ?

On est à un carré, on s'arrête pour souffler.

— Comment ?

— Tenez... *pair* ou *non ?*

— *Pair.*

— C'est *non.*

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai gagné ; je vais entrer trois minutes avant vous ; je m'excuserai, on me dira : « Vous n'êtes pas le dernier, » et je me mettrai avec les autres à dire du mal des gens inexacts et de vous ; de cette façon, il n'y en aura qu'un de nous deux mal reçu.

XXVIII

UNE COMPLAINTE.

A propos de ce que j'ai dit de la préférence que j'accorderais à la chasse aux bêtes féroces sur la chasse au cerf, on m'envoie une complainte qui raconte une de ces chasses. On m'assure que le fait est

historique; j'en copie quelques couplets, en remerciant mon correspondant.

Air de Fualdès.

Les loups faisaient grand ravage
Dedans le département;
Par chaque jour dévorant
Vingt moutons et davantage;
En deuil dans tout le pays,
On voyait gens et brebis.

—

Faisant piteuse grimace
Le bon préfet d'A...ac
Leur dit : « Mes amis, il n'y a qu'
A leur donner bonne chasse.
Quand nous les aurons tous tués,
Il n'y en aura plus après. »

—

On ordonne une battue
Où chaque coup de fusil,
Soit loup, soit renard subtil,
Soit sanglier, soit laie, tue.
Un gros loup seul s'est sauvé
Dont la queue a demeuré.

—

Cet animal sanguinaire,
Privé de queue, s'est enfui;
Aussitôt on le poursuit

Si bien qu'il a par derrière
Chiens, chevaux, fusils, épieux;
Tout enfin, hormis sa queue.

—

. . . .
Quand la bête s'est vue seule
Avec monsieur le préfet,
Aussitôt s'est retournée
Et lui a montré sa gueule.
C'était épouvantant, tant
On voyait de dents dedans.

—

. . . .
Le loup, bête carnassière
Devant lui au même instant,
S'offre, écumant par devant,
Et saignant fort par derrière
. . . .
. . . . . . le loup
A expiré tout à coup.

—

Tout ceci doit vous instruire
Que, si dans quelques cantons
Les loups mangent les moutons,
Il faut toujours les détruire;
Mais ceux qui les tondent, il faut
Que l'on les laisse en repos.

XXIX

UN EXEMPLE DE MORALE BOURGEOISE.

Le fils d'un perruquier enrichi épouse en Angleterre une jeune personne, fille d'un consul.

Le perruquier, effrayé de la mésalliance qu'allaient faire ses écus avec la pauvreté de la fiancée, écrit à son fils une lettre qui a été produite au procès, et qui contient ces sages conseils :

« J'ai été jeune comme toi, et je me rappelle *de* ma jeunesse ; je me suis souvent pris de passion pour telle ou telle maîtresse à qui *il fallait même promettre le mariage*. Mais les *convenances* et l'amour de ma famille *mon toujour* dominé; j'ai *toujour eu assez de caractère* pour réfléchir à ce sujet, etc. »

Eh bien, monsieur le perruquier, un homme qui promet le mariage à une fille et qui profite de cette promesse pour en obtenir des faveurs qu'il n'aurait pas eues sans cette promesse est un coquin, un infâme coquin.

C'est ce que j'aurais eu l'honneur de vous dire si j'avais eu celui d'être président ou procureur impérial dans le procès que vous venez de gagner contre la malheureuse fille que votre fils a épousée et dont le mariage a été déclaré nul.

Eh quoi! si vous faisiez un billet pour des pots de pommade, pour des cosmétiques, vous croiriez votre honneur engagé à le payer à l'échéance; et vous vous vantez de faire des promesses solennelles à de pauvres filles, en échange de leur vie entière — et de ne pas tenir ces promesses!

Vous avez manqué à ces promesses; mais vous avez payé vos billets pour la pommade, sur laquelle vous gagnez cent cinquante pour cent; — et on n'a rien à vous dire : vous êtes un commerçant honorable et un rentier respecté.

XXX

COMMENT S'HABILLE LA CONSCIENCE.

La conscience prend diverses figures et divers costumes que l'on voit apparaître aussitôt que l'on fait

quelque chose de mal : pour l'un, c'est la soutane noire d'un prêtre; pour l'autre, l'habit bleu d'un père; pour celui-ci, la redingote marron et râpée d'un pion, et, pour cet autre, le chapeau et la buffleterie jaune d'un gendarme.

Pour moi, ce qui m'écartait soigneusement du mal, et me montrait le beau, le grand et l'honnête — ma conscience, en un mot, a eu pendant dix ans une robe lilas.

XXXI

LA MAISON DE VERRE.

Grâce à certains journaux, les Français, aussitôt qu'ils se sont fait un nom ou une simple notoriété par un talent quelconque, par un crime, par un ridicule, habitent la maison de verre dont parlait ce Romain. — Seulement, on n'y emploie pas le vulgaire verre à vitres, mais bien le verre grossissant et ces verres convexes et concaves qui allongent, élargissent, déforment et défigurent d'une façon horrible et grotesque.

XXXII

OU COMMENCE LA DÉCENCE.

Il est bizarre que l'habitude ait fait accepter ceci : Les femmes, qui sont réputées le sexe craintif, pudique, chaste, montrent nues, au bal, leurs épaules et une partie de leur gorge, quelques-unes davantage, quelques autres moins, toutes trop.

En effet, pourquoi est-il convenable aux femmes les plus honnêtes, aux filles les plus ignorantes, de montrer le premier tiers de choses dont il serait indécent de montrer le second et affreux de laisser voir le troisième? Il n'y a aucune limite fixée; chacune produit ses échantillons comme elle l'entend :

> Quelle règle à cela pose la chasteté?
> La décence commence où finit la beauté.

Que dirait-on d'un homme qui ferait en ce point l'équivalent de ce que fait sans rougir la femme la plus

honnête? Découvrir ses épaules et sa poitrine : cela s'appelle *s'habiller*. J'ai entendu dire :

— Madame une telle avait, l'autre soir, chez madame B..., une robe montante.

— Vraiment?

— Comme je vous le dis.

— C'est indécent!

Donc, il est accepté que découvrir son dos et une partie de sa gorge, c'est s'habiller; si l'on montre la fin du dos et la seconde moitié de la poitrine, est-ce se déshabiller ou s'habiller davantage? où l'opération commence-t-elle à s'appeler *se déshabiller?*

XXXIII

D'UN CURÉ ET DE QUELQUES BELLES DAMES.

Il faut bien se défendre — et surtout défendre son argent.

J'ai connu un curé qui avait imaginé une chose assez ingénieuse. Quand je dis qu'il avait imaginé, je me trompe peut-être. On m'a assuré que cette in-

vention est dans le domaine public et très-pratiquée.

Dans la petite église dont je parle, on faisait deux quêtes : l'une pour les *pauvres*, l'autre pour les *besoins de l'église*. A la première, on présentait une bourse haute et étroite; il était facile d'y déposer son offrande sans que la main gauche sût ce que donnait la main droite, selon le précepte. La charité seule donnait aux pauvres. L'autre quête se faisait sur un plat d'argent : c'était à la vanité que l'on demandait; la vanité n'osait pas mettre du billon sous les yeux de l'assistance, et l'assiette s'emplissait de pièces blanches.

Mais alors pourquoi ne pas faire les deux quêtes dans un plat d'argent?

Parce qu'on aurait alors divisé également ses offrandes; on aurait mis, par exemple, une pièce de dix sous dans chaque plat, au lieu de mettre, comme on faisait, un sou dans la bourse fermée et vingt sous sur le plat découvert; on économisait sur les pauvres ce qu'on donnait à l'église; l'avarice ne refusait pas ses conseils à la vanité.

On m'écrit qu'on a pris le parti de quêter sur des plats d'argent dans quelques églises de Paris; mais les belles dames qui n'aiment pas à donner de l'argent pour ce qui n'est pas parure et affublement, ont imaginé un moyen ingénieux : elles laissent tomber dans le plat d'argent ou même dans la bourse, et, dans ce cas, elles laissent tomber d'un peu haut, leur offrande enveloppée dans un papier glacé.

Quand, à la sacristie, on déshabille ces aumônes si modestement faites, on n'a jamais trouvé plus de deux sous dans un paquet.

XXXIV

LUCIOLES.

Une femme dans un salon est une fleur dans un bouquet.

Une femme seule dans sa maison ou à la campagne est une pervenche au pied d'une haie, une rose des Alpes découverte sur un sommet glacé, une primevère — la première de l'année — au pied d'un chêne;

elle a à la fois les charmes du sexe et ceux de l'individu, elle est les femmes et une femme. Jamais une femme belle et intelligente n'est aussi à *son avantage* que dans sa maison.

—

Deuil : ne s'amuser et ne rire qu'avec des habits d'une certaine couleur.

—

La parure ne doit pas être un agrément séparé que l'on puisse goûter et admirer indépendamment de vos agréments personnels : elle doit faire un tout avec votre beauté, qu'elle doit seulement aider.

—

Dans la vie normale de l'homme et de la femme, celle-ci reste à la maison, celui-là passe ses journées dehors. Supposons que notre fonds d'affection, d'esprit, donne à l'un et à l'autre un revenu équivalent à un louis par jour ; la femme l'a encore tout entier le soir, ou, du moins, le dépense dans la maison : l'homme a changé sa pièce le matin, il dépense là un franc, là un sou ; il ne rapporte que de la monnaie.

—

L'Académie a trouvé le moyen d'élire un médiocre écrivain, avec l'approbation du public. Voici ce procédé, qui est ingénieux et s'exécute en trois fauteuils :

Au premier fauteuil, on nomme un grand seigneur ancien ou moderne, un duc ou un sénateur; au second, un homme qui n'a jamais rien écrit; ce qui s'appelle, en style de l'endroit, « cultiver discrètement les Muses. » Le public murmure, s'indigne, se moque; alors on le juge préparé; au troisième fauteuil, on nomme M. de Laprade. Le public dit: « Au moins, cette fois, c'est un écrivain... » Et le tour est fait.

—

On s'occupe assez peu d'être comme il faut être; mais, sans relâche, on songe à ce qu'il faut paraître.

—

Il y a des gens inexorablement bavards qui font penser le jardinier à une maladie de certains arbres que l'on appelle phyllomanie et qui consiste à produire beaucoup de feuilles et point de fruits.

—

On diminue la taille des statues en s'en éloignant, celle des hommes en s'en approchant.

—

Ne parlez pas trop de bains, moins encore de toilette, en ajoutant, par le mot ou l'accent, qu'il s'agit d'une toilette de propreté; la femme doit faire voir qu'elle est propre, mais non qu'elle se nettoie.

—

Quel est le philosophe qui disait à une femme dont il était amoureux: « Le diable est le plus malheureux des êtres créés; eh bien, Dieu l'a chassé une bonne fois du paradis et n'a pas eu la cruauté de lui laisser l'espérance. »

—

On reçoit deux lettres de la Seine-Inférieure.

La première contient ces mots :

« Dernièrement, une dame de Valliquerville (Seine-Inférieure) tomba du haut de l'échelle qui conduit à son premier. Elle ne fut point blessée; mais la peur qu'elle éprouva dans sa chute donna lieu à un singulier phénomène, qui n'est cependant point sans exemple : ses cheveux, qui étaient d'un beau noir de

jais, étaient devenus subitement d'une blancheur de neige. »

La seconde :

« *P.-S.* J'ai oublié de vous dire, au sujet de l'accident dont vous parle ma lettre, que la tête de la dame était tombée dans un baquet, et que, depuis quelques années, elle se teint les cheveux. »

XXXV

SOUVENIRS DE SAINTE-ADRESSE.

Un jour que je me promenais dans les falaises de Sainte-Adresse avec un ami, je vis, endormi sur l'herbe drue, un homme dont les vêtements annonçaient la plus profonde misère; un vieux chapeau fauve et chauve était rabattu sur ses yeux; son habit avait été noir et avait eu des boutons; ses bas s'étaient percés à travers les trous de ses bottes; sa barbe accusait une végétation de cinq à six jours.

Mon ami et moi, émus d'un même sentiment de

compassion, nous nous arrêtâmes à contempler ce spécimen d'une triste misère.

Tout à coup, sans parler, je tirai de ma poche une pièce de cinq francs, et, la posant sur une main, je la montrai à mon compagnon. Il avait compris : lui qui était riche, il mit deux pièces de cinq francs à côté de la mienne. Je les enveloppai bien serrées dans un morceau de journal. Alors, faisant un détour, je m'avançai presque en rampant jusqu'à l'homme endormi. J'avais aperçu une poche de pantalon béante, une poche longtemps interrogée, longtemps fouillée en vain, poche molle, flasque, depuis longtemps déshabituée du bouton destiné à la fermer; car pourquoi l'aurait-on fermée?

Je faisais un pas, puis j'attendais que le léger bruit que fait en se relevant l'herbe comprimée eût cessé, bruit qui ne s'entendait guère que dans mon cœur, lequel me semblait aussi faire un bruit que j'aurais voulu suspendre. Jamais un chat, voulant surprendre un oiseau, ne fut plus patient, ne rampa plus silencieusement. Jamais voleur ne retint mieux son haleine.

J'arrivai debout derrière la tête du dormeur; là, je me permis de respirer franchement une bonne fois.

Puis je me baissai si doucement, que chaque mouvement ne me rapprochait de lui que de quelques lignes.

Puis j'étendis le bras et j'insinuai doucement ma main dans cette poche béante, affamée; puis j'y posai le petit paquet.

Je retirai ma main, je me relevai, je me redressai, je m'éloignai avec les mêmes précautions; le pauvre ne s'était pas réveillé.

Oh! le cher homme, quel grand plaisir il nous fit, ce jour-là! et comme nous aurions voulu, par reconnaissance, lui avoir donné davantage! Si par hasard ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il reçoive nos remerciments.

XXXVI

NOUS AUTRES DE CE TEMPS-CI.

La plupart des rêves des poëtes se sont réalisés.

Les contes des fées ne sont plus extraordinaires : ils nous ont amusés; mais ils n'amuseront pas nos enfants.

Il est évident que l'intelligence humaine est en progrès, du moins en ce qui concerne le bien-être, le confortable et certaines richesses.

Il est évident que l'homme semble prendre en réalité possession de la royauté longtemps *in partibus* et platonique qui lui a été donnée sur le monde.

Les sciences lui asservissent ses anciens tyrans, le feu, l'eau, l'électricité. Le feu et l'eau, il les attelle ensemble à ses voitures; la foudre, il lui fait faire ses commissions.

Et ce n'est que le commencement.

Car tout ce qui a été écrit par les poëtes sera réalisé par la science.

Toute pensée d'un vrai poëte — je ne parle pas des faiseurs de vers — est l'aurore d'un fait qui se lève.

L'idée une fois émise est comme la graine confiée à la terre; elle attend la pluie bienfaisante et le rayon de soleil qui doivent la faire germer.

Quelquefois, ce qui nous paraît un désastre, parce que les regards de notre intelligence ne s'étendent que jusqu'à la limite de la durée de notre vie, est un fait providentiel qui active la marche du progrès.

Je me rappelle qu'il y a quelques années, je vis brûler une grange. La grange brûlée, on fouilla la terre pour démolir les fondations; de cette terre retournée et fécondée par les cendres, sortirent les germes de quelques graines de chêne enfouies trop profondément depuis un temps probablement très-long.

Quand on enterra les rois égyptiens, une quinzaine de siècles avant Jésus-Christ, sous les pyramides, on mit dans leurs tombeaux quelques mesures de blé; eh bien, ce blé captif attendit patiemment que le général Bonaparte fît l'expédition d'Égypte, que Denon apportât en France quelques momies pour en

orner désagréablement nos musées. On trouva alors le blé, on le mit en terre dans un sillon de charrue, il germa et produisit une moisson.

Qui sait si, dans l'ordre providentiel — où la gloire des conquêtes est bien moindre que celle des sciences, et où celle des sciences est si peu de chose — qui sait si l'expédition d'Égypte, l'Institut, les guerres, tout cela n'avait pas pour but d'empêcher de se perdre quelques mesures de blé? qui sait si tout cela n'a pas produit ses résultats, juste au point où ces grains de blé auraient perdu leur puissance germinative?

Il en est de même des idées : qu'on les enterre, qu'on les emprisonne, il vient un jour où, comme les grands arbres, elles étendent leur ombrage salutaire, où, comme les grains de blé, elles alimentent les peuples. Toute idée écrite, je le répète, est la première lueur d'un fait qui se lève. Les poëtes sont des hommes debout sur la colline, quand les autres hommes sont assis ou couchés dans la plaine : ils voient de plus loin.

Certains prodiges qui nous étonnent aujourd'hui

seront, dans un temps quelconque, considérés comme des puérilités. Aujourd'hui, les lignes ferrées traversent les montagnes ; il viendra un jour où l'on dérangera les montagnes comme on dérange une pierre devant une roue. Et ce ne sera rien. Les ballons, obéissant enfin à la volonté de la science, achèveront ce que commencent les chemins de fer, cette pacifique révolution faite avec l'appui et le concours des gouvernements même ennemis des révolutions ; cette révolution qui supprime les frontières, les nationalités, les haines, les guerres, et qui amènera, non pas l'unité allemande ou l'unité italienne, mais l'unité de la terre.

La foudre, l'eau, le feu, encore mieux asservis et rendus plus dociles, seront employés à des résultats plus importants : l'eau et le feu remplaceront les bœufs sous le joug et laboureront la terre ; l'électricité viendra à propos hâter la végétation ; les nuages, assemblés ou dissipés par la volonté humaine, donneront l'ombre, le soleil, la pluie et la sécheresse, conformément aux ordonnances et arrêtés de M. le ministre de l'agriculture de ce temps-là.



installation, à de nouveaux arrangements du globe terrestre.

Pendant que tout s'agrandit autour de l'homme, d'où vient que lui-même semble diminuer?

La race humaine devient, au physique, chétive, maladive, étiolée.

Quel est le Français qui pourrait porter aujourd'hui l'armure de François Ier?

Plus près de nous, on peut le constater par le recrutement militaire, tel département qui fournissait des géants il y a cinquante ans, a bien de la peine à donner aujourd'hui son contingent d'hommes de quatre pieds dix pouces.

Le mariage n'est plus qu'une combinaison d'argent; les filles pauvres ne se marient pas. Le luxe des femmes est monté à de telles proportions, qu'il faut être bien riche, bien amoureux pour en avoir une à soi.

Les hommes s'efféminent de jour en jour et portent les cheveux en bandeau; ils portent des dentelles et des pierreries.

Certaines femmes seules conservent quelque chose de viril.

Autrefois, on n'était avare qu'à soixante ans; on n'était pas un fourbe un peu habile avant quarante ans.

Ajoutez à cela qu'à mesure que le monde physique se perfectionne, les denrées nécessaires à la subsistance de l'homme tendent à disparaître.

Certains cryptogames, les botrytis, mangent presque toutes les pommes de terre. Il n'y aura bientôt plus qu'eux qui en mangeront.

Quand on considère que l'homme a lui-même aujourd'hui une maladie mortelle, épidémique, contagieuse, l'*oïdium pecuniæ*, le *botrytis* des gros sous, l'*uredo* des pièces de cinq francs;

Que cette maladie, loin de diminuer, prend tous les jours des proportions effrayantes;

Qu'elle abrutit l'homme, le rend triste, maussade, méchant, haineux, avide, souvent insupportable aux autres et à lui-même;

Qu'il ne comprend pas le but des progrès que fait la science, ou, du moins, qu'il se sert de ces progrès dans un sens contraire à ce but;

Il est évident que l'homme actuel, que l'homme

notre contemporain, que l'homme que nous sommes, serait tout à fait indigne d'habiter le monde qu'il perfectionne, qu'il ne sera pas le dieu du temple qu'il construit, qu'il semblerait l'affreuse guenon que le prince des contes des fées est surpris de voir dans un palais de lapis-lazuli.

L'homme de ce temps-ci, l'homme que nous sommes, n'est que le décorateur et le tapissier du monde futur. Quand ce monde sera créé, l'homme disparaîtra de la terre, d'où commencent à disparaître les aliments nécessaires à sa grossière existence.

Une créature plus noble, le vrai roi du monde, viendra triomphalement prendre sa place, et on conservera, dans les musées, sous des vitrines, convenablement empaillés, un mâle et une femelle de chaque variété de l'espèce humaine, comme on y garde des mastodontes, des dynothériums et autres espèces transitoires et anté-diluviennes.

Telle est la marche de la nature. Les mousses naissent sur les rochers, qu'elles tapissent de leur velours vert. Elles meurent, et leurs débris servent à faire l'épaisseur de terre nécessaire à la végétation

des fougères. Celles-ci préparent une couche plus forte pour les végétaux plus grands, et, au bout de quelques siècles, les frênes, les châtaigniers et les chênes y étendent leurs branches. Encore quelque temps peut-être, et l'homme aura fini son rôle. Il sera chassé, expulsé du monde perfectionné, comme indigne d'y rester lorsque arrivera le maître.

XXXVII

LUCIOLES.

Rien n'arrive dans la vie ni comme on le craint ni comme on l'espère.

—

Il y a cet inconvénient dans la gloire accordée légèrement, que, pour adapter les couronnes à certaines têtes, il faut les rétrécir, et qu'elles sont ensuite trop petites quand il se présente un vrai génie et un grand talent.

—

La littérature sert aujourd'hui, au bas des jour-

naux, à faire la parade à la porte pour attirer les chalands ; c'est le paillasse de la troupe ; c'est lui, au fond, qui fait la recette, mais c'est lui qui reçoit les coups de pied.

—

De toutes les légalités prêchées, demandées, promises, il n'y en a qu'une qui ait été réalisée, obtenue, octroyée : c'est l'égalité des besoins et des dépenses.

—

L'homme est destiné à marcher en rond. L'indigence et l'obscurité produisent la vigilance, l'économie, quelquefois le génie, presque toujours la richesse (sans le génie, ce serait toujours). Ensuite la richesse engendre l'oisiveté, la vanité, la prodigalité, qui reconduisent à l'indigence.

—

Je défie l'homme qui déplaît à une femme de l'étonner par aucun forfait, et d'imaginer quelque chose d'assez horrible pour qu'elle hésite à l'en croire capable, et qu'elle puisse en augmenter sa haine. Devant les tribunaux, si un homme est accusé de

plusieurs crimes, les peines des crimes moindres se confondent avec les peines des gros crimes; pour les femmes, le gros crime, c'est de leur déplaire.

—

Il y a des folies que les femmes ne pardonnent pas aux hommes, des fautes que les hommes ne pardonnent pas aux femmes : ce sont les folies que les hommes font pour d'autres femmes; ce sont les fautes que les femmes font pour d'autres hommes.

—

A tous les mariages, les mariées sont charmantes et les époux sont laids; du moins, c'est une remarque que l'on entend toujours faire dans la foule.

Outre le costume, cela tient à ce que les hommes ont, ce jour-là, des idées sérieuses, et que les femmes ne pensent qu'à être jolies.

—

On vous dit sans cesse : « Cette musique vous a ennuyé, il faut l'entendre plusieurs fois. » Je pense bien que la belle musique, comme la belle poésie, ne se révèle pas tout entière à une première audition; mais elle doit plaire cependant tout d'abord, comme

une belle femme qui cache un beau corps, mais montre un joli visage.

—

Un des grands inconvénients de la vie humaine, c'est que nous avons mis notre bonheur dans des choses impossibles et notre malheur dans des choses inévitables.

—

La boue, par son défaut de pesanteur, est une très-mauvaise arme de guerre : elle n'atteint pas au visage des gens d'une certaine taille; elle ne salit que ceux qui la ramassent.

—

Incontestablement, c'est de seize à vingt-cinq ans que les femmes exercent autour d'elles la plus grande influence. Puis cette influence va toujours diminuant, à mesure qu'elles deviennent raisonnables.

XXXVIII

UN MAITRE D'ÉCOLE.

Frédérick Lemaître, le plus remarquable comédien de notre temps, sans contredit, vient de reparaître avec un grand succès sur un théâtre de Paris, dans une pièce appelée *le Maître d'école.*

Je n'ai vu que l'analyse de cette pièce dans les journaux ; il y a une scène où un petit paysan récite à M. Éverard *la Cigale et la Fourmi.* Quand il a fini il se met à rire.

— Pourquoi ris-tu, petiot? lui demande M. Éverard.

— Dame, ce que dit la fourmi, c'est drôle...

— Non, c'est mauvais plutôt ! Voyons, il faut donc la laisser mourir de faim et de froid, la pauvre petite cigale ? Tu l'entends bien, dans les champs, quand tu passes ; elle a un petit cri que tu ne trouves peut-être pas très-joli, mais enfin elle fait ce qu'elle peut, et elle chante toujours : elle chante en plein midi quand il fait si chaud; elle *chante la nuit* quand tu dors,

toi; elle chante à tout le monde, aux passants, aux enfants, et, quand il n'y a personne, au bon Dieu. Eh bien, parce qu'elle ne sait que ça, chanter l'été, il faut donc qu'elle meure l'hiver?

Le maître d'école me paraît professer les principes d'un certain Hérambert qui faisait le même état, dans un certain roman appelé *Clovis Gosselin.*

Cet Hérambert était déjà, il y a une quinzaine d'années, de l'avis de cet Allemand qui est en train de devenir à la mode aujourd'hui, et du professeur Issaurat, de Nice : il pensait qu'il fallait élever les enfants au grand air et dans les jardins, qu'il était bon de voir et de respirer les roses en déclinant *rosa, rosæ, rosam*, vu que, de la déclinaison, il ne sort que des mots, et que, de la rose vivante, il sort des connaissances, des sentiments, de la morale, de la philosophie.

« *Rosa*, la rose, » disait mon maître d'école; — et il parlait de la nature, de la Providence et de Dieu; et il arrivait aux découvertes de l'homme : la greffe, le semis, la fécondation artificielle, — l'unité des moyens de la nature; et, sur la rose, la cétoine, pa-

rasite vêtu d'émeraude, et les petits pucerons et les fourmis, — et l'histoire si étrange de ces insectes, histoire plus curieuse et plus intéressante pour les enfants que les contes de fées; — les plus beaux vers sur la rose, puis toutes les histoires où la rose s'est mêlée : la feuille de rose pliée qui trouble le sommeil du sybarite, tandis que l'homme véritablement homme dort d'un sommeil réparateur sur la paille qui vient de tomber sous sa faux laborieuse.

De leur meilleur côté tâchons de voir les choses :
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux;
Moi, je me réjouis et rends grâces aux dieux
Que les épines aient des roses.

Et cœtera, et cœtera, — morale, histoire, fable, histoire naturelle, philosophie, — ce qui n'empêche pas d'apprendre la première déclinaison, laquelle devient ce qu'elle doit être, un détail de l'instruction, au lieu d'être ce qu'elle est pour un si grand nombre, l'instruction et l'éducation tout entières.

Donc, Frédérick Lemaître donne sa leçon sur *la Cigale et la Fourmi.*

Un vieil ami à moi m'écrivait l'autre jour une lettre

qui m'a fort touché ; il est homme de science et a été homme de fantaisie. « Je suis vieux, me dit-il, je suis malade; mais, grâce à la savante économie de ma chère femme, nous avons de quoi vivre tranquilles; d'où il suit que les cigales devraient épouser toujours des fourmis. Elles se tempèrent et se complètent l'une par l'autre. »

Mais ici l'auteur du *Maître d'école* ressemble à la Fontaine; malheureusement, ce n'est pas par ses beaux côtés. La Fontaine connaissait très-bien les hommes, ou les devinait; mais il ne connaissait pas du tout les animaux; cinquante de ses fables prouvent surabondamment le second point, toutes prouvent admirablement le premier.

Dans *la Cigale et la Fourmi*, il est évident qu'il prend la sauterelle, le criquet de Château-Thierry et d'Auteuil pour la *cigale* du Midi.

L'auteur du *Maître d'école* fait comme lui; ce qu'il dit de la cigale s'applique d'abord à la sauterelle, puis ensuite au cri-cri, à moins que ce ne soit au rossignol ; car jamais cigale n'a chanté la nuit, pas plus que la sauterelle.

A propos de rossignol, pourvu que j'entende bientôt celui qui, l'année dernière, avait fait son nid dans un rosier de mon jardin !

Hélas ! j'habite un pays où l'on mange les rossignols et où l'on préfère M. Verdi à Rossini.

L'erreur de l'auteur de la pièce nouvelle, du reste, est une démonstration que le besoin de maître d'école comme mon Hérambert et comme son Frédérick se fait beaucoup sentir et n'était pas satisfait du temps de ses études.

XXXIX

SOUS UN MOULIN.

Nous pêchions, Léon Gatayes et moi, des perches et des barbillons dans la Marne; mon chien Freyschütz était avec nous. Nous nous engageâmes dans un petit bras de la Marne qui nous était tout à fait inconnu; il y avait peu d'eau et mon canot touchait quelquefois le fond ou était arrêté dans les herbes; je le conduisais à la gaffe, car les avirons s'empêtraient

dans les algues. Il y avait là des fleurs aquatiques de toutes sortes : le jonc fleuri avec sa couronne rose, les nénufars jaunes, les *vergiss-meinnicht* bleus, les petites renoncules aquatiques blanches; les libellules voltigeaient sur les fleurs, et les martins-pêcheurs au plumage vert véronèse s'élançaient d'une rive à l'autre comme des flèches rapides dont l'œil ne distinguerait que l'empennage.

Nous descendions dans l'eau et nous traînions nos *trubles* sous les herbes, asile des perches; il vint un moment où le canot fut tout à fait engravé. Nous agitâmes une question : « Pousserons-nous en avant, ou retournerons-nous? » Un examen fait par des yeux exercés nous fit voir qu'à cinquante pas l'eau devenait plus profonde; l'eau faisait moins de bruit, et il n'y avait plus d'herbes aquatiques que sur les bords; nous prîmes le parti héroïque de porter le canot au delà du sable, et nous nous remîmes en route à l'aviron. Le courant était rapide, l'eau profonde cependant.

Tout à coup Gatayes me dit :

— Entends-tu quelque chose?

— Oui, c'est comme le bruit d'une chute d'eau; sans doute, un moulin.

— Alors notre sort est écrit : nous servirons à l'alimentation de nos compatriotes; dans un quart d'heure, nous serons réduits en farine, son et recoupe, nous, Freyschütz et le bateau.

— Il doit y avoir une division du bras de rivière.

— C'est douteux; la rivière qui nous porte ne paraît pas avoir le moyen d'avoir deux lits.

— Allons toujours, nous verrons bien; on ne peut pas être réduit en farine sans s'en apercevoir.

— Allons!

Nous continuons. Le bruit de la chute devient plus distinct; mais on n'entend pas le bruit cadencé des roues. Enfin nous arrivons et nous voyons un vrai moulin placé sur le seul petit bras de rivière qui nous portait rapidement vers lui. La chute était d'autant plus haute qu'il y avait peu d'eau dans la rivière. Seulement, le moulin ne marchait pas; la roue à palettes était soulevée au-dessus de l'eau; nous gagnâmes une des rives et nous amarrâmes le canot à un arbre pour tenir conseil.

Il n'y a pas d'autre issue que le moulin et la route qui nous a amenés; la chance prévue par Gatayes, de notre transformation en pain, nous, Freyschütz et le bateau, nous fait tout d'abord renoncer au projet de continuer à descendre le courant.

Mais, d'autre part, nous nous rappelons la fatigue que nous a donnée le transport du canot par-dessus le banc de sable, et les bas-fonds que nous avions franchis péniblement auparavant. Quoique nous eussions les jambes dans l'eau, la sueur dégouttait de tout notre corps au point qu'un moment nous espérâmes qu'elle allait peut-être contribuer puissamment à rendre la rivière navigable, et encore! Nous descendions le courant; il va falloir le remonter, c'est-à-dire que nous allons trouver hostile notre allié puissant de tout à l'heure.

Ajoutons que nous avons en plus la fatigue du premier trajet et en moins l'ardeur de l'inconnu; en descendant le courant, nous serons réduits en farine; en le remontant, nous serons fondus en eau.

Un moment, un plan se manifesta timidement : aller chercher des gens du moulin pour nous aider à

remonter le canot; mais ce projet fut à l'instant rejeté comme honteux et déshonorant; ce serait nous conduire en *amateurs*, en *bourgeois*, en *messieurs*.

A cet instant, une petite gaffe nous échappe; elle tournoie, gagne le courant et le suit; quand nous nous en apercevons, il est déjà trop tard pour la rattraper. Nous la suivons des yeux : elle s'engage dans le canal, qui va toujours se rétrécissant; elle touche une des piles de bois; tourne deux ou trois fois, est prise par la chute, passe sous la roue, disparaît dans l'écume, puis reparaît plus loin dans une eau calme.

— Tiens, mais c'est une idée! dit Gatayes.

— Examinons l'idée de la gaffe! Elle est plus étroite et moins longue que le canot; mais le canot est plus haut; trouvera-t-il l'espace suffisant entre la roue et l'eau?

— Oui, et même un peu davantage.

— Pas beaucoup.

— Seulement, la gaffe a tournoyé et son choc contre la pile, qui n'a fait que remettre la perche de bois dans son chemin, mettra le canot en morceaux.

— C'est vrai; mais le canot sera dirigé.

Nous hésitions, lorsque nous voyons deux figures blanches de farine aux lucarnes du moulin.

Ces gaillards-là doivent rire de nous.

Nous examinons silencieusement la situation : la largeur du canal, elle est plus que suffisante pour le bateau, à condition qu'il restera bien droit; l'espace entre l'eau et la roue, il est suffisant pour le bateau; mais la roue crèvera toute poitrine, coupera toute tête qui dépasseront les tolets.

L'opération est possible si on ne se trompe pas; le point difficile est de diriger le canot, et d'être couché au fond au moment où il passera sous la roue.

L'examen fait, Gatayes me dit :

— Ça y est-il ?

— Ça y est!

Nous démarrons et nous voici dans le courant. Je tiens les avirons; le canot descend la pointe en avant, je rame pour le maintenir droit; mais, de loin, vu la position, on peut et on doit croire que le courant m'entraîne malgré moi. C'est l'opinion des meuniers, car ils crient et nous font des signes.

Nous voici dans la partie la plus resserrée; là, il n'y a plus à hésiter, je ne pourrais plus remonter le courant. Gatayes se couche au fond du canot avec Freyschütz, qu'il tient étendu à côté de lui.

Nous approchons : la pointe du canot est sous la roue; je ne me baisse pas encore, car le canot tournerait; je le maintiens droit avec les rames. Je vois bien alors qu'il n'y a juste que la hauteur du canot; la première moitié est sous la roue; je donne encore un dernier coup d'aviron, et je me jette à plat au fond. Le bateau, la pointe en bas, passe droit sous la roue et franchit la chute. Je me relève pour porter tout mon poids à l'arrière, car l'eau et l'écume étaient déjà un peu entrés par l'avant; le canot se redresse. Sans dire un mot, sans regarder derrière nous, nous nous remettons en place; nous voulons montrer aux figures blanches des lucarnes une indifférence complète, comme si nous faisions le même coup tous les jours.

Nous ne tardons pas à être emportés au loin et à retrouver le grand bras de la Marne.

Là, je dis :

— Eh bien, c'est réussi.

— Oui; et recommencerais-tu?

— Non.

— Ni moi non plus; mais ça été bien exécuté; les meuniers n'ont pas dû nous prendre pour des *messieurs*.

Ce récit m'est échappé; il n'intéressera guère que Gatayes et moi.

XL

LES CANCANS ET LA PUBLICITÉ.

THAÏS.

Dites-moi, Sostrata, étiez-vous au dîner et au bal qu'a donnés l'autre jour Ctésiphon le riche traitant?

SOSTRATA.

Oui, et j'ai été surprise de ne pas vous y rencontrer.

THAÏS.

Je suis brouillée avec sa femme.

SOSTRATA.

Il est vrai de dire qu'ils sont insupportables tous les deux, et que leurs dîners seraient excellents s'ils ne s'y servaient pas eux-mêmes.

THAÏS.

Comment était habillée la maîtresse de la maison?

SOSTRATA.

De la façon la plus ridicule! d'abord elle étalait des tresses et des nattes de cheveux et un chignon... Enfin, son mari est riche...

GNATON.

Riche!... si on cherchait au fond de la caisse et des affaires, on verrait peut-être bien de quelles tristes et honteuses sources arrivent ces richesses.

THAÏS.

Il y avait beaucoup de monde?

THRASON.

Toute la ville. — Connaissez-vous Pamphile?

THAÏS.

Il vient ici quelquefois.

THRASON.

Savez-vous ce qui lui est arrivé?

THAÏS.

Non; contez-nous donc cela.

THRASON.

Les huissiers ont saisi ses meubles, avant-hier, pour un billet qu'il n'a pas pu payer.

GNATON.

Ah! ah! il ne sera plus si fier.

MYRRHINE.

Est-ce qu'il est fier?

GNATON.

A peine s'il salue les gens quand il les rencontre.

MYRRHINE.

Et vous croyez qu'il saluera... *les gens* s'il est malheureux?

GNATON.

Oui; mais *les gens* ne lui rendront peut-être pas ses saluts.

MYRRHINE.

Il ne faut dire alors qu'il est fier, s'il salue, étant malheureux, ceux qu'il ne saluait pas auparavant.

THRASON.

Du reste, c'est un personnage sans importance.

MYRRHINE.

On le dit d'un caractère loyal et indépendant.

THRASON.

Hum! indépendant!... il est, depuis quelque temps, devenu bien docile, dans ses écrits, pour le ministère... et je me suis laissé dire...

MYRRHINE.

Quoi?

THRASON.

Eh! eh! ce n'est pas sans dot qu'on épouse ces causes-là.

MYRRHINE.

Ah! je comprends, il s'est vendu au pouvoir; mais, alors, comment laisse-t-il les huissiers saisir ses meubles?

GNATON.

Pour cela, l'histoire est certaine; je la tiens de celui-là même qui...

MYRRHINE.

Mais, alors, l'autre histoire est peu vraisemblable.

THRASON.

Il n'y a rien d'impossible ni d'invraisemblable avec ces gens-là.

SOSTRATA.

A ce propos, vous savez, Bacchis?

GNATON.

La belle Bacchis?

SOSTRATA.

Oui... je crois... Je ne sais qui lui a donné ce sobriquet; elle a le nez rouge.

MYRRHINE.

Allons, allons, Sostrata, Bacchis est une jolie femme.

THAÏS, se cambrant.

La taille épaisse.

GNATON.

L'histoire! l'histoire!

SOSTRATA.

Eh bien, l'autre jour, il paraît qu'on l'a trouvée dans une armoire chez ce petit Pamphile.

THRASON.

Et qui l'a trouvée?

SOSTRATA.

Je n'en sais pas plus long.

MYRRHINE.

En êtes-vous sûre?

SOSTRATA.

Il paraît que c'est positif.

GNATON.

Elle a un drôle de goût.

SOSTRATA.

Et lui donc! Elle est plate comme la main.

THAÏS.

Et Pamphile n'est pas son premier; on lui en prête une botte!

THRASON.

C'est égal, le mari est patient.

SOSTRATA.

Et que voulez-vous qu'il fasse?

THRASON.

On va trouver ce petit Pamphile et on le soufflette, puis on lui donne un coup d'épée.

GNATON.

Euh! ça ne se bat peut-être pas.

MYRRHINE.

Au contraire, ça se bat très-bien, et on dit qu'il n'a tenu qu'à vous, Gnaton, de vous en convaincre personnellement.

GNATON.

Qui, moi?... Mais non... Je n'ai jamais rien eu avec lui... Moi! me commettre! D'ailleurs, s'il y a quelque chose que je méprise au monde, c'est un spadassin.

THRASON.

Est-ce que sa mère n'était pas portière?

THAÏS.

Oui, à ce qu'il paraît.

SOSTRATA.

Il est joueur comme les cartes.

GNATON.

Pis que cela, il rentre ivre tous les soirs.

CHRÉMÈS, un bourgeois qui n'a rien dit, mais qui a tout écouté, sort en se disant :

Et moi qui allais lui donner ma fille!

CTÉSIPHON, entrant.

Mesdames, savez-vous la nouvelle?

SOSTRATA.

Dites-la vite, nous verrons bien si nous la savons.

CTÉSIPHON.

Le journal de Pamphile parle de ma soirée.

GNATON.

Et que dit le journal de ta soirée?

CTÉSIPHON.

J'ai l'article dans ma poche. (Il lit.)

« Le riche traitant... a donné un grand dîner et un très-beau bal. Il y avait beaucoup d'hommes célèbres à divers titres; l'armée était représentée par le colonel Demeas et le général Sannion. »

THRASON.

C'est tout?

CTÉSIPHON.

Oui, tout, pour l'armée.

THRASON.

Ah! tant mieux! ce journal a bien fait de ne pas me nommer, j'aurais été forcé de me fâcher.

CTÉSIPHON.

« La magistrature et le barreau par Cratinus, Démophon et Gnaton... »

GNATON.

Qui, moi? Ma parole d'honneur, ces folliculaires se permettent de nommer les gens.

CTÉSIPHON, reprenant.

« ...Et Gnaton, qui nous a écrit pour nous prier de ne pas oublier de citer son nom, auquel nous aurions bien pu ne pas songer.

« Mais ce qui est plus important, c'est cet essaim de jeunes beautés admirablement parées.

« On remarquait Dorias, qui a le tort de mettre des diamants dont le feu ne vaut pas celui de ses yeux; et, de ses yeux, on ne dira pas qu'ils sont faux, comme on le dit des diamants; Bacchis, dont la robe, par trop ample, a fort gêné les danseurs; Sostrata, qui avait peint son visage, qui est cependant fort agréable. »

SOSTRATA.

Ah! c'est trop fort! insolent gazetier!

MYRRHINE.

Mais, Sostrata, vous en disiez bien d'autres de lui, tout à l'heure.

SOSTRATA.

Ce que je disais n'est pas imprimé.

MYRRHINE.

Et c'est précisément de quoi on pourrait se plaindre. La publicité ouverte, franche, écrite, signée, à laquelle on peut répondre, dont celui qui la fait est responsable, me paraît plus loyale que la calomnie et la médisance parlées, dont on ne peut ni trouver, ni saisir, ni punir les auteurs.

THRASON.

C'est égal, comment peut-on recevoir ces gens-là? Je gage que ça se sera fait payer par Sannion et Demeas pour les donner comme d'illustres représentants de l'armée, des hommes qui étaient à peine soldats quand je commandais déjà les hussards.

THAÏS.

Un malheureux qui n'a peut-être pas dîné pour acheter des gants!

THRASON.

On ne peut supporter que de pareilles espèces se permettent de donner ainsi le nom des gens les plus honorables en pâture à la curiosité de leurs lecteurs,

C'est tout à fait intolérable; la vie privée doit être murée; c'est un scandale auquel il faut mettre un terme!

MYRRHINE.

Mais, Thrason, il ne vous a pas nommé.

THRASON.

Alors, il n'y a plus de société, il n'y a plus d'intimité; on n'osera plus causer par crainte de voir son nom imprimé tout vif.

MYRRHINE.

Mais le vôtre n'a pas été imprimé, Thrason, et cependant vous causez tant que vous voulez.

THAÏS.

Vous avouerez, Myrrhine, qu'il est un peu effarouchant pour une femme comme il faut de voir son nom dans une gazette...

MYRRHINE.

Mais il n'est pas question de vous, Thaïs; et, vous et Thrason, vous avez tort de vous plaindre et de vous montrer irrités; car vous ferez croire aux malveillants que cela ne vous fâche tant que parce qu'on n'a pas pensé à vous.

THAÏS.

Dites tout ce que vous voudrez, Myrrhine, mais je ne compte plus recevoir chez moi votre M. Pamphile.

SOSTRATA.

Et ce sera bien fait.

THRASON.

Et toutes les femmes qui veulent avoir un salon devraient en faire autant.

GNATON.

Et alors on oserait parler.

MYRRHINE.

Vous rappelez-vous ce que vous avez tous dit de Pamphile, et voulez-vous comparer vos discours à ce que vous lui reprochez avec tant d'austérité?

THAÏS.

Oh! quelle différence!

MYRRHINE.

En effet, il y a une grande différence.

THRASON.

Parbleu! comme le disait Sostrata, ce que nous disons ne s'imprime pas.

MYRRHINE.

C'est aussi la différence que j'y vois, et elle n'est pas à votre avantage. Quand Gnaton, qui sort d'ici, aura répété à cinq ou six personnes, en l'embellissant, tout ce que vous aurez dit de Pamphile; quand chacun d'eux l'aura redit à cinq ou six autres, avec des fioritures nouvelles, il n'y aura plus ni auteur, ni origine, ni responsabilité. Comment retrouver tous ceux qui ont entendu et répété ces propos? comment et à qui demander des preuves ou une rétractation? Tandis que vous, vous pouvez répondre à tout ce qu'aura dit Pamphile; je ne dis pas cela pour vous, Thaïs et Thrason, dont il n'a pas parlé; vous pouvez lui répondre, et précisément votre réponse ira aux mêmes auditeurs que son assertion.

XLI

POUAH! FI DONC! QUELLE HORREUR!

On m'a quelquefois querellé sur ma prétendue sévérité à l'égard des femmes. En quoi consiste cette

sévérité? C'est celle que j'ai envers mes violettes quand je les sarcle, envers mes rosiers quand je les taille.

Hélas! j'ai passé, de cet âge où il suffit qu'une femme soit une femme, où le sexe tient lieu d'esprit, de vertu, de beauté, de grâce, d'élégance, etc., à cet autre âge où il est dangereux, imprudent, ridicule d'aimer encore les femmes.

« La punition de ceux qui ont trop aimé les femmes, dit je ne sais quel philosophe moderne, c'est de les aimer toujours. »

A cet âge dont je parle, où il est absurde d'aimer, on veut du moins se tromper soi-même et se donner de bonnes raisons.

A cet âge, on ne fournit pas tout à la femme aimée. Il faut qu'elle apporte quelque chose.

Examinez bien, mesdames, les points sur lesquels je semble vous attaquer, c'est-à-dire sur lesquels je vous adresse des conseils.

Quand je prêche contre le luxe, c'est parce qu'une femme qui a besoin de dépenser plus d'argent que

le revenu de sa dot, ou que la compensation de son travail comme maîtresse de maison, mère de famille, ministre de l'intérieur, en un mot, cesse d'être l'égale de son mari ; elle n'est plus son associée : elle est entretenue par lui, et se place sous sa dépendance.

De plus, la femme qui a beaucoup de besoins et des habitudes ou des désirs de luxe, ne peut plus choisir son mari entre les plus spirituels, les plus braves, les plus amoureux, les plus nobles, les plus honnêtes; il faut qu'elle le cherche entre les plus riches.

Est-ce votre ennemi qui vous donne de pareils avertissements ?

Quand je prêche contre vos crinolines (vous verrez, dans quelques années, que cette mode sera classée entre les plus ridicules que les femmes aient adoptées), c'est que vous accoutumez les regards à des ampleurs, à des exagérations telles, que, la crinoline ôtée, la femme la mieux faite, la plus richement douée par la nature, paraîtra à son mari ou à son amant quelque chose de grêle, de malingre, de pau-

vre, de chétif, de mesquin, de déshérité, une sorte d'avorton, de fœtus mal venu.

Est-il encore bien mauvais, cet avis-là ?

Voici, par exemple, un sujet dont j'ai déjà parlé autrefois, — mais je n'ai obtenu aucun succès, il faut que j'y revienne; — vous me direz que je rabâche : c'est ce que les récidivistes disent à la justice ; mais elle ne les écoute pas, et je ferai comme elle.

Je ne veux pas parler de nouveau de ce mouvement gracieux et décent de singe qui se gratte, que fait toute femme assise qui se lève, pour remettre en ordre ses formes froissées, chiffonnées, dérangées, confuses.

Je veux parler du mouchoir.

Certes, je me rends bien compte du plaisir que ressent une femme qui trouve un nouveau prétexte de montrer aux autres femmes quelque nouveau chiffon, brimborion plus ou moins cher accroché après elle : ce sont les dons et les sacrifices offerts sur l'autel de sa beauté par les humbles mortels.

Pour les hommes sensés, la beauté se prouve par les effets qu'elle produit.



Entre femmes, elle ne peut s'établir que par les hardes et colifichets qu'elle fait donner, et par les sottises qu'elle fait faire aux hommes.

Cependant, il est des limites qu'il ne faut pas dépasser, même quand la mode l'ordonne : une femme a toujours le droit d'appeler des arrêts de la mode au tribunal de la décence.

Je l'ai dit plus d'une fois, la nature n'avait donné à l'homme, comme aux autres animaux, qu'une sorte de femelle, de même qu'elle ne lui avait accordé que l'églantine des haies.

L'homme, de l'églantine des haies, et de cette espèce d'homme femelle, a fait, par la culture, la rose à cent feuilles et la femme, — deux fleurs également charmantes, également parfumées, également doubles.

La civilisation, même au degré le plus élémentaire, nous apprend à nous cacher les uns aux autres certains besoins naturels qu'elle n'a pu ni supprimer, ni modifier, ni poétiser.

Il y a eu des hommes, il y a des femmes qui ne veulent pas qu'on les voie manger.

Une femme de beaucoup d'esprit disait: « Les amoureux ne doivent faire vis-à-vis, et en présence l'un de l'autre, que ce qui est du domaine de l'amour. »

Eh bien, les hommes et les femmes doivent toujours être réciproquement à l'état d'amoureux.

On peut, à la rigueur, savoir qu'une belle femme mange et boit; on ne doit pas supposer un moment qu'elle digère.

On ne peut admettre qu'une belle femme, ou un héros, ou un poëte aient la colique.

Sur ce terrain, je signale, en passant, une faute dans laquelle tombent lourdement beaucoup de femmes.

Elles savent que la propreté exquise est pour elles une vertu, un devoir.

Elles veulent s'en parer; car il est de l'instinct féminin de se parer de tout.

Montrez à une femme une belle étoffe, une belle fleur, elle vous dira à l'instant même: « Cette étoffe ferait bien un mantelet ou une jupe. — Cette fleur ferait une charmante coiffure. »

Les femmes dont je parle, celles qui tombent lourdement dans la faute que je signale, veulent donc se faire une parure de la propreté ; elles l'érigent en enseigne, elles mettent écriteau de propreté, elles ne manquent pas une occasion de dire qu'elles prennent beaucoup de bains, qu'elles adorent les bains; elles exagèrent le temps qu'il *leur faut* pour leur toilette, elles signalent la malpropreté des autres femmes; en cela, comme en beaucoup d'autres circonstances, elles ne pensent pas qu'en attaquant leur sexe, elles se font à elles-mêmes des éclaboussures. — Tant dire qu'on se nettoie, attache l'esprit à l'idée du besoin que l'on en a. Tout homme qui est ou qui a été amoureux, ne pense pas qu'une femme est un être nettoyé; il pense que c'est une créature pure et immaculée. Il ne faut pas détruire ces idées-là.

J'en reviens à mon sujet : le mouchoir.

D'ici à trois lignes, vous allez vous récrier, faire des exclamations, des *oh!* des *ah!* des *pouah!* des *fi donc!* des *quelle horreur!* mais cela m'est égal ; comme les paroles que j'emploie ne font que traduire, que nommer les choses que vous montrez, je vous

rétorquerai vos *fi donc!* et vos *pouah!* et vos *quelle horreur!*

Vous ne voulez pas que l'on vous dise: « Madame trois étoiles, au dernier bal, montrait aux gens les deux tiers de sa gorge. » Vous qui êtes madame trois étoiles et qui, en réalité, montriez à nu ce que je ne fais que nommer, vous trouvez inconvenant le récit de ce que vous faites : et comment appellerons-nous alors ce que vous faites ?

J'en reviens au mouchoir.

Vous voyez comme j'hésite, comme je me laisse facilement entraîner à m'éloigner d'un sujet qui me répugne.

S'il est un besoin hideux, dégoûtant, c'est l'action de se moucher, — *emungere nares.* — La civilité puérile et honnête veut qu'on se mouche dans son chapeau, ou en détournant la tête. « Surtout, dit-elle, évitez, en vous mouchant, de faire un bruit de trompette qui attire l'attention. » Puis une demi-page de recommandations que je ne reproduirai pas.

Qu'est-ce alors que le mouchoir? Une sorte de pe-

tite tinette dans laquelle vous recevez et conservez les excréments de votre nez.

— Pouah ! fi donc ! quelle horreur !

Ah ! oui, c'est prévu, c'est très-laid, ce que je dis; mais c'est l'expression, la traduction, la photographie de ce que vous faites.

— Ah ! le vilain portrait !

Et la figure donc !

Le mouchoir est donc un meuble qui est destiné spécialement à une opération qu'il faut cacher ; autant que possible, il ne doit pas paraître ; il doit rester dans votre poche, comme certains meubles dans la table de nuit.

— Pouah ! fi donc ! quelle horreur !

Vous ne me ferez pas reculer maintenant que j'y suis ; il faut vous présenter le miroir, il faut vous bien montrer ce que vous faites.

C'est dégoûtant, mais je veux vous dégoûter.

— Mais, répondront madame Constance Aubert et madame de Renneville, on sait bien que ces mouchoirs de toile d'araignée, de broderies, de dentelles

ne sont pas faits pour l'usage; on les tient à la main, on ne se mouche pas avec, enfin !

Je le veux bien ; mais que diriez-vous si quelqu'un portait en breloques à sa montre une petite seringue? Vous auriez beau dire: « C'est trop petit, ça ne peut pas servir ; » on vous répondrait :

. . . Il est des objets qu'un art judicieux
Doit éloigner des yeux.

Si l'on vous servait à boire dans de petites tasses à anse qui auraient la forme...

— Pouah ! fi donc ! quelle horreur !

Ça m'est égal, je ne veux pas avoir à y revenir.

Si l'on mettait sur une cheminée, en manière de vase à fleurs, un pot de nuit...

— Pouah ! fi donc ! quelle horreur !

Un pot de nuit, fût-il orné de peinture et de vers de M. de Laprade, de l'Académie française, écrits en lettres d'or, vous blâmeriez l'exhibition *shoking*, et vous auriez raison.

Eh bien, un mouchoir rappelle un besoin dégoû-

tant. On n'offre pas un mouchoir aux regards, fût-il en toile d'or, fût-il garni de pierreries.

C'est une mode sale, indécente, inconvenante, à laquelle il faut renoncer. Embarrassez vos mains d'éventails, de flacons, de boîtes à pastilles, de carnets à cartes de visite, de toute la bimbeloterie que vous voudrez; mais renoncez à nous exhiber... des mouchoirs. — Rien que le mot... Pouah! fi donc! quelle horreur!

Au nom du ciel, au nom de l'amour, au nom de vous-mêmes, ne me forcez pas à revenir sur ce sujet.

XLII

LA CARCASSE INDÉPENDANTE.

On annonce un nouveau perfectionnement appliqué à la crinoline, qui depuis longtemps a cessé d'être en crin pour devenir une cage d'acier, comme s'il s'agissait de renfermer un oiseau ou un animal rare ou féroce. De même que la cage a succédé à la crinoline, elle est menacée d'être remplacée à son

tour par la *carcasse indépendante*. — Je n'ai pas vu la chose, je ne la connais pas. Je sais seulement qu'elle peut se rétrécir et s'élargir à la volonté des personnes qui l'adopteront. Ainsi, les femmes qui jusqu'ici ont été arrêtées dans le développement de leur circonférence par la routine des portes, des voitures, des loges de théâtre, etc., n'auront plus d'autres limites que celles que leur imposeront leur goût et leur bon sens.

Leur rotondité ne sera pas plus embarrassante que celle d'un parapluie; on la réduira pour passer une porte, pour entrer en voiture, etc.; puis on lui rendra ensuite toute l'extension que la fantaisie pourra désirer.

Je ne connais pas, je le répète, la carcasse indépendante, je ne l'ai jamais vue; mais j'en aime le nom; je serais heureux de la voir s'introduire dans les habitudes du langage : « Lisette, donnez-moi ma carcasse indépendante. »

Et dire qu'il faut aimer les femmes comme cela! et qu'il faudra les aimer encore si elles inventent demain quelque chose de plus ridicule encore!

XLIII

SOUVENIR DE SAINTE-ADRESSE.

(1852.)

Quel est ce bruit inusité qui frappe mes oreilles? Quels sont ces cris et ces chants qui ne sont pas du pays? Je descends sur la plage, et je la vois couverte de figures étrangères. Il est à peine six heures du matin; à cette heure, on n'y rencontre d'ordinaire que des pêcheurs; mais voici des femmes en chapeau, des bourgeois en redingote, et tout ce monde s'appelle par des « Ohé! » en passant à travers les haies et les clôtures. A ce signe, je reconnais des Parisiens: une fois hors de leurs murs, ils se croient en pays conquis. Quelle est cette troupe, ou plutôt cette horde qui s'annonce au loin par des cris sauvages? Ceux qui la composent ont des vareuses et des ceintures rouges, et de grands cols de chemise en toile bleue rabattus sur les épaules : ce sont des ma-

tins d'Eugène Sue, ou plutôt c'est un détachement des marins d'Asnières, de redoutables canotiers de la Seine et de la Marne! en un mot, c'est une invasion de ceux que les gens d'ici appellent les *plaisiriens,* qu'un train spécial, parti hier au soir de Paris, a vomis ce matin au débarcadère du Havre.

Ils sont fripés, fatigués, exténués; leurs yeux sont lourds et gonflés; ils ne se donnent tant de mouvement, ils ne poussent tant de cris que pour lutter contre le sommeil qui les envahit. Faites-en asseoir un au hasard, parlez-lui bas et lentement pendant quelques minutes, et vous le verrez tomber dans un sommeil léthargique. Aussi, beaucoup d'entre eux, à peine auront-ils déjeuné, iront chercher dans la campagne une place à l'ombre où ils dormiront pendant quelques heures.

Il y a beaucoup à parier que l'endroit dont ils feront élection sera le beau milieu d'un champ de blé. Les Parisiens ne se piquent pas d'agriculture, et c'est tout simplement à leurs yeux de belle et grande herbe.

Mais tous ne s'abattent pas d'abord sur Sainte-

Adresse; des bateaux à vapeur les attendaient tout pavoisés, tout fumants à leur arrivée, pour les conduire à Honfleur, à Trouville, etc.; un autre les conduit *en pleine mer*, jusqu'en face d'Étretat; ce bateau aurait pu faire un plus magnifique programme sans se compromettre. Malgré la modestie de ses promesses, jamais il n'a besoin de les accomplir entièrement. Au bout de trois quarts d'heure de mer, les deux tiers des passagers ressentent les atteintes de l'inexorable *mal de mer :* la tristesse, le découragement s'emparent d'eux, et c'est unanimement qu'on demande, qu'on exige le retour au port : — les malades, pour échapper à leurs cruelles souffrances; ceux qui ont résisté au mal, pour échapper à l'aspect peu agréable de leurs compagnons moins heureux.

Ceux-ci éprouveront encore un désappointement : on leur a dit qu'aussitôt qu'on a touché terre, le mal de mer se passe comme par enchantement; c'est une erreur; pour peu qu'on l'ait ressenti avec quelque intensité, on en a pour toute la journée, non pas à éprouver des nausées et des douleurs, mais à conserver des vertiges, des étourdissements et un trouble

notable dans les fonctions de l'estomac; le lit dans lequel vous vous couchez, le soir, vous semble balancé par le tangage et par le roulis; pour les Parisiens qui ne coucheront pas dans un lit, mais bien dans les boîtes qui les ont amenés ce matin, il leur semblera que les rails, soulevés par la colère de Neptune, balancent les wagons de la façon la plus fâcheuse.

Ce jour de train de plaisir est un jour néfaste pour les personnes qui se sont retirées sur les grèves de l'Océan pour y jouir de la solitude et de la tranquillité. Les échos, habitués à ne répéter que les chansons traînantes des pêcheurs et les cris stridents des mouettes, répètent, après les Parisiens, des choses très-nouvelles, et semblent des échos assez mal-appris et assez mal embouchés.

Parfois le train de plaisir vous amène un ami pauvre comme vous, un artiste de talent qui était enchaîné à Paris, non par la distance, mais par le prix du voyage, et qui, retenu non à soixante lieues, mais à quatre-vingt-quinze francs de vous, vous apporte aujourd'hui des nouvelles des amis de votre jeunesse

et du bouillonnement des esprits dans cette grande ville où s'élaborent des idées pour toute la France et presque pour le monde entier.

Mais, pour une visite de ce genre qui vous vient surprendre agréablement, vous en aurez cent qui vous importuneront de la manière la plus désagréable, surtout si vous avez un nom quelque peu connu dans les arts ou dans les lettres.

En route, les plaisiriens, tous de joyeuse humeur et décidés à s'amuser, n'ont pas cet air morose et concentré dont s'enveloppent les gens qui voyagent pour leurs affaires; aussi les habitants d'un même wagon ont bientôt fait connaissance et s'ouvrent réciproquement leur âme. Si l'on vient à parler d'un homme qui, studieux ami des lettres, ou plutôt ardent ami de la nature et du calme, s'est réfugié dans ce qui était une solitude il y a quelques années, il n'est pas impossible que quelqu'un en parle avec sympathie, et alors soyez sûrs qu'il se trouvera toujours un voyageur pour dire qu'il le connaît beaucoup, qu'il est très-lié avec lui.

— Ce pauvre Stéphen, dira-t-il, il y a dix ans que

je lui promets d'aller le voir; il faudra pourtant que je finisse par là.

— Pour moi, dit un autre, je ne le connais pas, et j'en suis fâché, c'est un homme qui me va.

— Voulez-vous que je vous mène chez lui?

— Je craindrais d'être indiscret...

— Il n'y a pas de danger, les amis de nos amis sont nos amis; amené par moi, vous serez bien reçu.

On arrive: l'homme si intimement lié avec Stéphen s'arrange pour perdre celui auquel il a offert de lui servir d'introducteur; il monte sur quelqu'un des bateaux à vapeur qui attendent le train de plaisir, et ce n'est que vers le milieu de la journée qu'il revient aux environs de la demeure de Stéphen; là, il entre dans un cabaret pour dîner; à la table voisine de la sienne, il retrouve celui qu'il avait perdu, l'affaire se renoue; notre homme, qui a sommeil, boit un peu plus que de coutume pour se réveiller, et il oublie encore une fois qu'il ne connaît pas Stéphen. Au dessert, il veut conduire chez lui non-seulement celui auquel il l'avait promis, mais encore cinq ou six

autres personnes de la connaissance de celui-ci. On se met en route.

— C'est étonnant, dit-il, je ne retrouve pas la maison; c'est le mal de mer, je suis tout étourdi.

Et, après avoir erré quelque temps, il se décide à demander à un pêcheur.

— Bien, bien! dit-il, je m'y reconnais; où avais-je donc la tête?

A cent pas de la porte, il lui prend quelques incertitudes sur l'accueil de Stéphen.

— Attendez-moi un instant, dit-il à ses compagnons: je vais d'abord entrer seul pour vous annoncer à ce cher ami. Il est un peu ours, et ça l'effaroucherait de nous voir subitement tous ensemble.

Il sonne, il demande à parler au maître de la maison.

— Monsieur, lui dit-il, je suis peut-être importun, mais je n'ai pu me résigner à venir dans ce pays sans avoir l'honneur de saluer un homme qui... un homme que... etc.

Stéphen, un peu contrarié à l'aspect d'un visage inconnu, n'ose cependant pas répondre par une bru-

talité à ce qui a l'air d'un marque de sympathie et de bienveillance; il répond poliment. Alors son visiteur lui prend la main et la lui secoue amicalement, puis il va lui-même ouvrir la porte en disant à Stéphen :

— Je vous demande la permission de vous présenter quelques amis qui n'ont pu se résigner à venir dans le pays sans avoir l'honneur de saluer un homme qui... un homme que... — Entrez donc, dit-il aux autres, qui paraissent hésiter, on ne vous mangera pas. — C'est l'inconvénient de la célébrité et du talent, dit-il en s'inclinant vers Stéphen, qui reste stupéfait, embarrassé, anéanti.

Tout le monde est entré; l'introducteur l'appelle, en causant, Stéphen, sans dire *monsieur;* il fait aux autres les honneurs de la maison de Stéphen; il invite ses compagnons à ne pas se gêner. Stéphen subit de son mieux l'invasion.

Au bout de trois quarts d'heure, on le quitte en le remerciant du bon accueil, et chacun de ceux qui sont entrés se croira le droit, à plus juste titre que leur introducteur, de lui amener à son tour d'autres

personnes lors d'un prochain voyage. Ceci est l'ordinaire.

Mais voici ce qui est arrivé à Stéphen par un des derniers *convois* de plaisir.

Comme il revenait d'une promenade en mer, on lui dit qu'un *monsieur*, suivi de trois ou quatre personnes, était venu le demander, puis qu'il était revenu seul une heure après, et qu'il avait paru très-contrarié de ne pas le trouver.

Il disait Stéphen *tout court*, s'était informé de sa santé, et avait manifesté son chagrin de ne pas le rencontrer en disant : « Ce sacré Stéphen ! il faut pourtant que je le voie. »

— Tout porte à croire que c'est un ami de monsieur, dit la servante.

Stéphen reste sans sortir une partie de la journée; puis, découragé d'attendre, il va voir quelqu'un ou se promener; en un mot, il sort pour ne rentrer que trois heures après. Quand il rentre, la servante lui dit :

— Ce monsieur est revenu.

— Ah !

— Il est ici.

— Ah! ah!

— Au salon; il y a deux heures qu'il attend.

Stéphen s'empresse d'aller au salon, et y trouve étendu sur un divan, dont il s'est fait un lit par l'arrangement industrieux des coussins, un inconnu qui dort paisiblement en ronflant de toutes ses forces, et qu'il essaye de réveiller.

— Monsieur! monsieur!...

Mais ces *monsieur*, quelque accentuation progressive qu'il y mette, ne suffisent pas : il faut arriver à le secouer. L'autre alors se réveille en sursaut.

— Qu'est-ce que c'est? C'est bête de me secouer comme ça. Fichez-moi la paix, n. d. D...! — Ah! pardon, monsieur... Vous êtes monsieur Stéphen?

— Oui, monsieur, répond Stéphen; vous avez pris la peine de venir plusieurs fois...

— C'est vrai; et j'étais bien contrarié de ne pas vous rencontrer; mais j'aurais plutôt couché ici.

— Vous aviez déjà commencé.

— Vous m'excuserez... A la campagne... Vous avez une charmante habitation.

— Monsieur, pourrais-je savoir...?

— C'est véritablement la retraite du sage, de l'homme revenu des erreurs et des illusions...

— Puis-je, monsieur, vous être bon à quelque chose?

— Personne n'en est revenu comme moi, des illusions de cette gueuse de vie. Je me retirerai aussi quelque jour.

— Monsieur, j'interroge encore mes souvenirs; je ne peux pas me rappeler...

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Non.

— Je vous ai rencontré un jour que vous étiez sur le boulevard des Italiens avec Léopold Reynolds...

— Je ne connais personne de ce nom...

— Ah! c'est que c'était un autre, alors; vous étiez avec quelqu'un... C'est drôle, j'aurais juré que c'était Léopold Reynolds; mais, puisque vous dites que vous ne le connaissez pas, c'est que c'était un autre... Oui, oui, c'était un autre, je me le rappelle. Eh bien, cet autre... il y en avait un autre auquel je donnais le bras, qui le connaissait et qui l'a salué... et voilà

comment, vous et moi, nous nous connaissons. C'est étonnant que vous ne me remettiez pas; mais il y a des personnes qui n'ont pas la mémoire des figures. Tenez, j'ai ma tante... ma tante Judith... Eh bien, je l'ai vue ne pas reconnaître son fils aîné; il est vrai que c'était la nuit et qu'elle le croyait en Amérique... Mais, enfin, c'est pour vous dire qu'il y a des personnes qui n'ont pas la mémoire des figures. Ce fils aîné de ma tante Judith, vous ne le connaîtriez pas?...

— En aucune façon, monsieur; mais je...

— Mais si... je viens de vous dire que c'est celui qui était parti pour l'Amérique et qui était revenu la nuit sans prévenir sa mère.

— Monsieur, je vous demande pardon, mais je suis un peu occupé...

— C'est bien plutôt moi qui vous demande pardon, de venir comme cela, chez vous, sans façon; mais je n'ai pas voulu venir dans ce pays sans saluer l'homme qui... Enfin, les gens de talent sont faciles à voir, pas cérémonieux, pas bégueules... Il n'y a qu'avec les imbéciles qu'il faut des manières. Vous devriez bien me faire donner quelque chose à boire...

Je meurs de soif. C'est un peu sans façon, ce que je vous dis là; mais à la campagne! et puis il y a vingt ans que je vous connais... par vos ouvrages.

Stéphen sonne, et, quand la servante est venue, il demande à son visiteur ce qu'il veut boire, — de la bière, du cidre, du vin?

— Non! non! quelque chose de sec : du rhum, de l'eau-de-vie.

La servante va chercher ce qu'on demande, et apporte deux flacons et deux verres.

— J'ai eu le malheur de monter sur un des bateaux tantôt après être venu ici, j'ai eu le mal de mer; on m'avait dit que l'eau-de-vie préservait. Va te faire fiche! j'en ai bu quinze verres, ça n'a rien fait.

Stéphen s'explique alors le sans-façon de son visiteur : le malheureux est ivre. Il lui verse un petit verre d'eau-de-vie qu'il a soin de ne pas trop remplir; l'inconnu l'avale d'un trait.

— Tiens! tiens! tiens! — quel drôle de rhum vous avez là!

— Ce n'est pas du rhum que je vous ai versé, c'est de l'eau-de-vie.

— Ah!... Aussi je me disais : « Voilà un drôle de rhum... » Je n'aime plus l'eau-de-vie, j'en ai trop bu tantôt; donnez-moi plutôt du rhum... A la bonne heure! c'est bon, ça, et c'est stomachique. Encore un verre... Vous ne buvez pas? vous ne me faites pas raison ?

— Je ne bois jamais, monsieur.

— Sacré original, va! C'est égal, il faut que vous trinquiez avec moi. Il ne sera pas dit que je n'aurai pas trinqué avec l'homme qui...

Et il remplit les deux verres.

— Allons, trinquons !

— Je vous ai dit, monsieur, que je ne bois pas.

— Alors je vais boire les deux. Une, et deux. Allons... bien! voilà que je me suis trompé... c'est de l'eau-de-vie que j'ai mise dans les verres. Pouah !

Il remplit les verres avec du rhum et les vide tous les deux.

— Voilà du rhum qui est tout à fait joli.

— Monsieur, dit Stéphen, je vous prie de m'excuser si je ne vous retiens pas plus longtemps, mais je suis attendu quelque part, et...

— Ne vous gênez pas pour moi ; entre amis... Je dormirai encore un somme en vous attendant. Votre divan n'est pas trop mou ; mais, en comparaison des banquettes du chemin de fer, c'est encore très-bien.

— Monsieur, je ne puis accepter cette bonté de votre part ; j'attends quelques personnes...

— Eh bien, je ne les mangerai pas, vos personnes... Au contraire, nous rirons, nous nous amuserons.

— Eh quoi ! vous buvez encore ?

— Il est donc bien cher, votre rhum?

— Ce n'est pas cela ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais... le mal de mer... la chaleur... Je crains que vous ne vous rendiez malade.

— Dites tout de suite que vous craignez que je ne m'enivre, et ce sera plus franc.

— Eh bien, puisque vous le voulez, c'est vrai, je crois que vous en avez autant que vous en pouvez porter.

— Monsieur, vous m'insultez...

— Eh! non; seulement, j'ai affaire, je veux sortir, et je ne puis vous laisser chez moi.

— C'est-à-dire que vous me mettez à la porte. (Il boit un verre de rhum.) Eh bien, vous m'en rendrez raison; j'aime mieux la mort que de souffrir une insulte. Il n'y a pas besoin de sortir d'ici: voici des épées accrochées au mur, nous pouvons faire l'affaire dans votre jardin. Je mourrai peut-être; mais aussi bien ça m'est égal, je suis las de la vie; tantôt j'avais envie de me jeter par-dessus les falaises. Après ce que ma femme m'a fait... (Il boit un verre de rhum et pleure.) Car, le jour de l'Ascension, qu'elle me croyait en voyage, elle n'est rentrée que... le matin... Je ne vivrai pas déshonoré... Si elle se figure que j'ai cru à la maladie de sa mère... Donnez-moi du poison, je veux me tuer chez vous, je ne sortirai pas vivant d'ici...Vous m'enterrerez dans un coin de votre jardin. (Il boit.) Pas de somptueux mausolée, je n'en veux pas... Respectez mes dernières volontés... une petite colonne de marbre... mon nom, mes vertus et la date, et quelquefois tu jetteras des fleurs et tu ver-

seras quelques larmes sur la tombe de ton ami. (Il boit et pleure.)

Stéphen ne put le décider à sortir. Le jeter dehors lui vint plus d'une fois à la pensée ; mais il était tellement ivre, qu'il tomberait dans la rue et se ferait écraser.

Stéphen fait enlever les flacons. L'étranger finit par s'endormir. Stéphen fait chercher une voiture, on l'y transporte assoupi ; on le conduit au chemin de fer ; il se laisse asseoir sur une des banquettes de la gare et ne tarde pas à s'y endormir tout à fait.

Beaucoup de ceux qui viennent par les trains de plaisir le dissimulent de leur mieux ; ceux qui en profitent pour faire quelque séjour dans le pays se cachent soigneusement pendant le jour de leur arrivée, et ne paraissent que le lundi ou le mardi. Les autres entrent chez vous le dimanche matin, tout bouffis de sommeil et de fatigue, et vous disent :

— J'ai mille excuses à vous faire de n'être pas venu vous voir encore ; car il y a cinq jours déjà que je suis ici ; mais j'ai été pris dès mon arrivée d'un malaise assez inquiétant.

Vous voulez les retenir à dîner. Accepter est difficile, car il faut être de bonne heure à la gare pour un retour dont ils ne veulent pas parler. Ils sont forcés de supposer une invitation antérieure qu'ils regrettent, mais dont ils ne peuvent se débarrasser, etc. Généralement, ils ajoutent:

— Est-ce qu'il n'y a pas eu un train de plaisir ce matin? J'ai vu des figures... Ces pauvres diables!... Il paraît qu'on les entasse là dedans... ça fait pitié! il faut que ces gens-là aient une santé de fer!

XLIV

LES SIRÈNES.

Pour les rêveurs, la mer est un ciel un peu plus matériel, un peu plus abordable que le ciel d'en haut. Ce ciel d'en bas, ce miroir dans lequel le ciel d'en haut paraît contempler son éternelle beauté, est, comme lui, plein d'incertitudes et de mystères; comme lui, il paraît infini; comme lui, il semble recéler tout ce

que nous ne voyons pas, tout ce que nous ne savons pas.

La mer présente toujours de grands aspects : les grains de sable y sont gros comme le poing, les hirondelles y ont les dimensions d'une oie. A cause de cette disproportion avec l'homme, à cause du bruit des vagues, monotone et agréable comme le bruit des cloches, pour cent autres raisons que je ne sais pas, c'est un spectacle écrasant pour lui; on ne travaille pas au bord de la mer, on n'y pense même pas; on rêve, la pensée s'en va, rien ne la réfléchit et ne nous la renvoie; on se sent s'exhaler, comme ferait un morceau de camphre exposé à l'air, qui ne tarderait pas beaucoup à disparaître.

Outre ces sensations, perceptibles pour les sens et les imaginations exercés, ou, si vous voulez, excités, viciés même, des poëtes, des artistes, d'un assez grand nombre de femmes et de quelques hommes du monde, il y a, dans le séjour du bord de la mer, d'autres attraits pour les gens qui ne comprendraient pas grand'chose à ce que je viens de dire, et qui, cependant, sont heureux d'y vivre, et ne consentent, à

aucun prix, à changer de demeure. Il y a, sans doute, là aussi des charmes qui m'échappent; mais il en est un incontestable qui a toujours frappé mes yeux.

Tournez le dos à la mer, avancez dans la campagne : à chaque pas, vous mettez le pied sur une terre qui appartient à quelqu'un; rien n'est à vous : les routes, comme des fils étroits, marquent l'espace mesquin sur lequel on vous permet de mettre les pieds. Dans une ville, c'est bien pis : prenez garde, votre coude va commettre un délit; ne vous laissez pas tomber : ça peut entraîner une punition, vous n'auriez qu'à casser quelque chose; vous vous sentez pauvre, à peine toléré sur la terre; toutes les lois humaines paraissent avoir été faites contre vous. Mais retournez-vous du côté de la mer : quelque pauvre pêcheur que vous soyez, quelque petit que soit votre canot, l'Océan est à vous; vous n'y avez de bornes que celles que votre audace et votre habileté vous enseignent à vous-même; les dangers qu'on y court sont les mêmes pour le millionnaire que pour vous.

L'Océan est à vous avec tout ce qu'il contient de

poissons et de richesses de tout genre; tout cela est à vous, c'est-à-dire au plus brave, au plus habile, au plus adroit, au plus heureux. Le sillon que fait dans ce champ humide la quille du plus riche navire, fût-elle sculptée et dorée, se refermera aussi vite que celui que trace votre canot; ce sol profond est toujours neuf, toujours fécond, toujours généreux.

Quand je regarde la mer et les autres grands aspects de la nature, je suis surpris et scandalisé de voir le vulgaire des hommes ne pas se contenter des merveilles et des splendeurs que le maître de la nature étale à leurs regards, et y ajouter, en forme de fioritures, un certain nombre de mensonges qui, pour comble d'humiliation et d'impuissance, restent beaucoup au-dessous des splendeurs qu'ils n'avaient qu'à regarder.

Peut-être est-ce que ces grands et éternels miracles sont au-dessus de l'intelligence de certains hommes, et qu'ils les rétrécissent ou les abaissent à leur portée. Ainsi, lorsque vous pouviez admirer la mer, les fleuves, les sources sans cesse remontant en nuages et retombant en pluie, se mêlant à tout ce

qui est, au sang de l'homme et à la séve des arbres, sans que jamais une seule goutte s'en perde ou manque à ses fonctions, qu'avez-vous besoin d'imaginer le changement de quelques cruches d'eau en vin, et d'appeler cela un miracle? Attendiez-vous après cela pour reconnaître l'existence et la puissance d'un Être suprême?

Ainsi le mouvement inflexible et inexpliqué, quoi qu'en disent les savants, de la mer qui monte et descend deux fois en vingt-quatre heures, qui abandonne une partie de son lit et y rentre; les prairies d'algues et de varechs, et les multitudes d'animaux étranges qui les habitent, poissons, cétacés, crustacés, coquilles, madrépores, amphibies, tout cela n'a-t-il pas de quoi occuper les regards et l'esprit, repaître la curiosité et l'admiration? Eh bien, on a inventé des tritons, des néréides et des sirènes, et non pas seulement les anciens, mais les modernes, les plus modernes.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, j'ai vu, aux Champs-Élysées, dans une de ces baraques qui cachent tant de phénomènes à toute

curiosité au-dessous de dix centimes, deux sirènes qui attiraient la foule. Au devant de la baraque, sur une énorme toile devant laquelle se faisait une bruyante musique, on avait représenté les deux sirènes conformément à la tradition, femmes jusqu'à la ceinture et poissons depuis la ceinture, et, comme dit le poëte latin :

Desinit in piscem mulier formosa supernè.

Elles avaient de grands cheveux, l'une noirs, l'autre blonds; elles étaient roses et fraîches comme des pommes.

Dans la baraque, ce n'était plus tout à fait la même chose. Avec des morceaux de hareng saur, on avait formé de petites figures étranges qu'on avait collées sur du carton et enfermées dans un cadre.

On trouve la mention des sirènes faite très-sérieusement dans beaucoup de livres, et cette mention est appuyée par les circonstances les plus minutieuses et par des témoignages. Un journal, ces jours derniers, publiait un rapport de marins qui avaient rencontré des sirènes vers les Moluques, où, du reste, les Pères

de Trévoux affirmaient leur existence et leur ressemblance avec la femme. Ces Pères paraissent en avoir mangé; car ils leur attribuaient le goût du bœuf.

La plus ancienne mention que je connaisse de la rencontre des sirènes, — je parle d'une mention sérieuse et donnée comme un fait authentique, — est du 18 du mois de mars 592.

« Un officier de la basse Égypte se promenait, le soir, avec quelques amis sur les bords du Nil. Ils aperçurent assez près du rivage un homme marin et sa femelle. Ils étaient dans l'eau jusqu'aux hanches. L'homme avait les cheveux roux et presque hérissés et la peau brune ; il avait l'air féroce et le regard affreux.

« La femme, au contraire, avait l'air assez doux ; elle avait les cheveux longs, noirs, flottant sur les épaules, le corps blanc.

« Ces *deux monstres* restèrent plus d'une heure à la vue de cet officier et de ses amis. Il n'y eut que les ténèbres de la nuit qui les dérobèrent aux yeux des spectateurs. »

On rédigea de ces faits une attestation qui fut signée par les témoins et envoyée à l'empereur Maurice, qui régnait alors à Constantinople.

On se demande assez naturellement quelle différence il y avait entre ces *deux monstres* et un homme assez laid et une femme médiocrement pudique, laquelle, se croyant seule avec son mari, se baignait, à la fin du jour dans un costume qu'aucune de nos dames ne se permettrait au bain, et qui n'est décent qu'au bal, ou à l'Opéra et aux Italiens.

Autre sirène.

En 1430, après une grande inondation qui affligea la Hollande, comme la mer s'était déjà retirée et que les digues étaient reconstruites, des filles de la ville d'Edam, en Zélande, à l'extrémité de la petite rivière de Tye, allant de leur ville en bateau vers une hauteur où elles avaient retiré leurs vaches, trouvèrent une fille marine ensevelie dans la vase; elles l'emmenèrent, la nettoyèrent et l'habillèrent à leur façon. On lui apprit à s'habiller et à se déshabiller, à filer et à faire le signe de la croix. C'est tout ce qu'elle put apprendre; elle était *à peu près* semblable aux

autres filles ; on ne put lui apprendre à parler ; « elle avait conservé un grand amour pour l'eau. »

Je ne sais si c'est une épigramme naïve, car enfin s'habiller et se déshabiller, c'est, disent les écrivains satiriques et tous les maris et les pères, presque toute l'occupation des femmes ; filer, c'est leur vertu, en y ajoutant la chasteté, ainsi qu'en fait foi la fameuse épitaphe latine : « Elle vécut chaste et elle fila de la laine. »

Casta vixit ;
Lanam fecit.

Son signe de la croix valait beaucoup de prières que j'ai entendues, et son amour pour l'eau ne m'inspire aucune répugnance. Sauf cet « à peu près » qui aurait besoin d'explication, on se demanader encore à quoi on reconnut que c'était une vierge d'eau, une fille marine.

En quoi peut consister cet « à peu près » qui la distinguait des vierges terrestres ?

Mais voici qui est plus grave : un procès-verbal régulier dressé par Pierre Luce, sieur de la Paire,

capitaine de vaisseau, se trouvant à la Martinique le 31 mai 1671, et reçu par Pierre de Béville, notaire. en présence du père Julien Simon, jésuite, et de trois autres témoins qui ont signé au procès-verbal contenant les dépositions de deux Français et de quatre nègres témoins du fait.

De ce procès-verbal, « il appert que, le 23 du même mois de mai, les deux Français et les quatre nègres étant allés pêcher en barque, le matin, aux îles du Diamant, ils aperçurent, comme le soleil se couchait, au bord d'une petite île, un monstre marin, semblable à un homme jusqu'à la ceinture, avec des cheveux grisonnants et une figure assez laide; il les regarda avec attention et se mit à nager; ils virent alors, grâce à la transparence de l'eau, que le bas de son corps avait la forme d'un poisson. »

Mais il avait l'extrémité de la queue fort partagée.

Ces deux séparations de la queue auraient pu être prises pour des jambes par des observateurs moins sagaces.

« Vers 1720 une sentinelle tua d'un coup de mousquet, dans un fossé de Boulogne, un monstre marin:

la sentinelle l'ayant pris pour un homme *ordinaire* qui refusait de répondre. »

Et, en effet, ça y ressemblait beaucoup ; car le sieur Masson, commis de la marine, en publia une description qui démontre que la seule différence avec le sieur Masson est qu'il avait les cheveux et la barbe courts et crépus comme de la mousse.

« En 1671, un blanc, appelé Larcher, revenant de Fort-Royal à la Martinique dans un canot armé de huit nègres, les nègres s'écrièrent *tous à la fois :*

« — Un béquet à la mer (un blanc) !

« Le sieur Larcher, qui regardait d'un autre côté, ne se retourna pas assez vite, et ne vit que le bouillonnement de l'eau. Les huit nègres affirmèrent qu'ils avaient vu un *monstre marin* qui ressemblait à un homme jusqu'à la ceinture, et qu'ils n'avaient pas vu le reste ; ce qui rendit alors incontestable à la Martinique l'existence des tritons. »

« Sur les rivages de l'Inde, les Portugais prirent dans un filet, en pêchant, dix-sept tritons et sirènes ; on ne put en faire parvenir que deux, une femme et une fille, au roi Emmanuel à Lisbonne. Elles vécu-

rent assez longtemps, ressemblant aux autres femmes, mais ne purent apprendre à parler. »

Si ce ne sont pas des femmes, ce sont alors moins des sirènes, dont la voix était si belle et si touchante.

Le père Henriquez, jésuite, rapporte, dans une de ses lettres imprimées à Venise, en 1548, qu'étant aux Indes orientales, il avait vu seize tritons, sept mâles et neuf femelles, qu'on avait pris d'un coup de filet.

Le 8 septembre 1725, on envoya de Brest à M. le comte de Maupas un procès-verbal dressé par un nommé Jean Martin, pilote d'un navire français appelé *Marie-de-Grâce*. Ce procès-verbal, signé par le capitaine et tous ceux de l'équipage qui savaient écrire, rapporte ce qui suit :

« C'était le 8 août 1720, jour de jeudi, les vents étant à l'est-sud-est, le navire étant mouillé sur le banc de Terre-Neuve, sur les dix heures du matin, on vit à bâbord un homme marin. Un appelé Guillaume lui donna un coup de bâton; l'homme marin montra le poing et fit une figure irritée; puis, en nageant, il passa à tribord, puis à l'arrière, où il

s'accrocha au gouvernail; il vint à l'avant et regarda la proue, où il y avait une tête de femme.

« Le capitaine, alors, voulut le harponner; mais il eut peur que ce ne fût le fantôme d'un matelot appelé *la Commune*, qui s'était tué à bord du navire le 18 du même mois d'août. Il fit encore des signes menaçants, et s'éloigna en nageant jusqu'à ce qu'on le perdît de vue. »

On rapporte, en outre, dans le procès-verbal:

1° Qu'il était *presque* en tout semblable à un homme; 2° qu'il y avait sept navires mouillés à quelque distance et en vue de *la Marie-de-Grâce*.

Voilà à peu près tout ce qui s'est dit sérieusement de plus saillant sur les tritons et les sirènes; cela prouve qu'il y a des hommes crédules, des hommes menteurs, et quelques femmes qui ne parlent pas; — mais ça ne prouve pas qu'il y ait des hommes marins ni des sirènes.

XLV

LORD HENRY SEYMOUR.

Il est mort dernièrement un homme dont le rôle n'a pas été sans importance dans la société contemporaine.

Je veux parler de lord Henry Seymour.

C'est à lord Henry Seymour que l'on doit, en France, l'introduction du sport, c'est-à-dire du goût des exercices grâce auxquels une partie de cette génération a évité de s'efféminer et a conservé le type masculin de l'espèce humaine.

Lord Seymour, qui a passé presque toute sa vie en France et sur le boulevard des Italiens, grâce à des qualités personnelles nombreuses et variées, grâce à une grande fortune et à quelques goûts excentriques, a joui à Paris d'une très-bienveillante popularité.

Il avait mis à la mode, dans un certain cercle de jeunes gens, non-seulement les courses de chevaux,

mais aussi tous les exercices et toutes les escrimes : le pistolet, l'épée, l'arme française cependant, — le sabre, le bâton, la boxe, la lutte et jusqu'à la savate.

Je puis dire qu'en même temps que lord Seymour exerçait cette influence dans un cercle restreint de jeunes gens riches et oisifs, Gatayes et moi, sans le connaître, nous en exercions une semblable sur la classe intelligente, laborieuse et pauvre des jeunes gens qui se destinaient aux arts et aux professions libérales. Aux escrimes et aux exercices ci-dessus énumérés, que nous cultivions avec une grande énergie et un certain succès, nous ajoutions très-spécialement : la natation et la navigation en canot sur la Seine et sur la Marne. Aujourd'hui encore, on ne peut s'empêcher de nous reconnaître pour les inventeurs du canotage parisien, et il n'est pas nécessaire de crier bien haut dans le voisinage des échos d'Asnières, de Saint-Ouen, de Saint-Denis, ou de ceux du port Creteil et de Saint-Maur, pour leur faire répéter nos deux noms.

Le peuple parisien ne tarda pas à faire de lord

Seymour une sorte de demi-dieu, une manière d'hercule auquel on prêta, outre quelques aventures probables et personnelles, une foule d'histoires fabuleuses, apocryphes, ou empruntées à des hercules antérieurs tels que le maréchal de Saxe, etc.

Il se passa alors sous les yeux de la société parisienne une lutte étrange qui n'était sue et surtout comprise que par le petit nombre.

Un jeune homme, appelé de Labattut, — et je crois aussi Henry, — riche et oisif, se sentit possédé du noble désir de faire parler de lui ; mais, faute de patience ou d'aptitude pour découvrir une voie nouvelle et se créer une spécialité, il se jeta résolûment sur le chemin qu'avait ouvert lord Seymour.

Il eut, comme lui, une salle d'armes où il attira les professeurs des escrimes les plus excentriques ; comme lui, il eut de beaux chevaux et des voitures magnifiques. Alors commença ce qu'on pourrait appeler le vaudeville des *Deux Henry*.

Henry Seymour, homme d'une instruction solide variée et d'un esprit reconnu, sans être ennemi d'une certaine notoriété, ne désirait pas qu'elle sortît du

cercle de la *gentry*, et il voyait avec peine que le gros du public commençait à s'occuper de lui.

Henry de Labattut, dont la vanité était plus grosse mangeuse, ne dédaignait pas l'acclamation populaire, et lui faisait même d'infatigables avances; mais, pour la popularité, lord Henry Seymour remplissait des conditions que son émule ne pouvait atteindre : il était étranger et Anglais. Pour les bourgeois, tout Anglais est souverainement excentrique; pour le peuple, qui est éternellement jeune, tout Anglais, tout *milord* « ne connaît pas sa fortune; » pour la foule, qui se compose dans des proportions inégales des deux éléments précités, le héros adopté est comme le jeune premier ou le ténor de théâtre : il a, à lui seul, toutes les vertus, tous les héroïsmes. Au traître reviennent tous les vices, toutes les perfidies; la foule n'admet que des caractères tout d'une pièce, et elle ne veut qu'un héros à la fois, par un respect particulier de la clarté, de la simplicité et de l'unité.

La foule avait appris vaguement quelque chose des goûts de lord Henry; aussi, la première fois qu'elle

vit, pendant les jours gras, une voiture attelée de six chevaux de pur sang dont chacun valait six mille francs, chevaux à la crinière nattée, enrubanée, etc., chevaux montés par des grooms en veste de velours de soie; — lorsqu'elle vit cette voiture chargée de jeunes gens magnifiquement costumés et de deux ou trois femmes resplendissantes de parure, avec un loup sur le visage, elle chercha dans ses connaissances qui pouvait être le maître et l'ordonnateur de ces splendeurs. Quelqu'un dit : « C'est lord Seymour! » et ce nom courut comme une traînée de poudre, et fut adopté.

Lord Henry fut très-contrarié d'apprendre qu'on lui prêtait une mascarade publique en plein jour, sur les boulevards de Paris; ce qui était tout à fait contraire au *kant*.

Le comte Henry fut très-chagriné qu'on attribuât à un autre une exhibition aussi brillante et aussi coûteuse.

Aussi, l'année d'après, lord Henry s'en alla à la campagne pendant les jours gras, et convia une nom-

breuse société à venir lui tenir compagnie, pour établir son *alibi*.

Et le comte Henry redoubla de magnificence : il eut deux calèches attelées de six chevaux et des courriers à cheval ; le soir, on traversa les boulevards avec des torches, ce fut tout à fait l'événement du jour ; mais partout on disait :

— Avez-vous vu les voitures et la cavalcade de lord Seymour ?

Le comte Henry, alors, ne voulut pas attendre l'autre carnaval ; il inventa et fit inventer des excentricités nouvelles, et s'y jeta à corps et argent perdus. Un soir, avec sa bande, il envahit un bal d'ouvriers à la barrière des Martyrs ; ils voulurent danser avec les beautés de l'endroit et les enlever aux *cavaliers* qui les avaient déjà invitées. Une querelle et une rixe s'ensuivirent ; la garde arriva et arrêta le comte Henry et quelques-uns de ses compagnons.

Arrivé au corps de garde, Labattut triomphait ; un procès-verbal allait sérieusement constater son individualité. Le sergent du poste procéda à l'interroga-

toire; il écouta et enregistra d'abord les plaintes du marchand de vin; puis, s'adressant à Labattut :

— Votre nom, monsieur?

— C'est lord Seymour, lui dit à l'oreille un caporal.

— Comte Henry de Labattut, répondit l'accusé.

— Henry, vous voyez ! dit le caporal.

— Je comprends, monsieur, dit le sergent, qu'il vous répugne de donner votre nom pour une affaire de ce genre; mais soyez tranquille, avec quelques louis...

— Dites des guinées, souffla le caporal; sans cela, il ne vous comprendra pas.

— Avec quelques guinées, dit le sergent, vous apaiserez ces gens-là. Votre nom?

— Je vous l'ai dit : Henry Labattut.

— Ah! ah! ah! dit le caporal, très-joli, très-joli : Henry *le battu!*

— Mais, dit le sergent, les témoins prétendent, au contraire, que vous avez donné plus de coups que vous n'en avez reçu. Voyons, milord, une poignée de *sterling* à ces pauvres diables dont vous avez

troublé les plaisirs, et je me charge d'arranger l'affaire.

— Je ne suis pas milord, et je ne donnerai rien à cette canaille.

— Alors, milord, vous passerez la nuit au violon avec vos amis et quelques petits filous que nous avons ramassés ce soir, et, demain, on vous conduira à la préfecture.

— Tant mieux ! va pour le violon.

— Milord, vous attraperez des puces.

Labattut tenait bon ; mais ses camarades, moins avides de célébrité, le firent avec peine changer d'avis. Il donna dix louis au sergent, — la moitié pour le poste, la moitié pour le bal ; — mais le poste refusa et n'accepta qu'une poignée de cigares. Le sergent sortit et dit à la foule :

— Milord regrette de vous avoir dérangés, il ne voulait faire qu'une plaisanterie ; pour réparer le mal, il veut régaler toute la société, et voilà dix napoléons *sterling* que je remets de sa part au maître du bal, pour qu'on danse et soit rafraîchi toute la nuit, *à l'œil.* Buvez à sa santé.

La colère se changea en admiration, et la foule des danseurs, à laquelle le caporal avait confié le nom de l'étranger, retourna à la salle de bal, en criant : « Vive lord Seymour ! »

— Mais je ne suis pas lord Seymour, criait Labattut exaspéré. Je suis le comte Henry de Labattut !

— Monsieur... Henry, dit le sergent en souriant, vous pouvez compter sur notre discrétion ; d'ailleurs, nous n'allons pas dans le monde, milord, et cette petite escapade ne vous fera pas plus de tort que les autres.

— Quelles autres?

— Oh ! nous en savons !... Voyons, qui est-ce qui a enlevé, il y a huit nuits, toutes les enseignes de la rue du Bac et les a changées de place, si bien qu'une *modiste* avait, le matin, l'enseigne de la *sage-femme*, et celle-ci le tableau du *tailleur?*

— C'est moi.

— Vous voyez bien, milord.

— C'est moi; mais je suis le comte...

— Connu... Eh bien, bonsoir, milord... Henry.

A ce métier, Henry de Labattut perdit, en cinq ou

six ans, sa fortune et sa santé, et ne réussit qu'à élever à la hauteur d'une mythologie la réputation qui désolait l'autre Henry.

Il est venu mourir, encore jeune, en Italie, et parfaitement inconnu.

Le jour où on l'enterrait, deux hommes causaient en suivant le convoi.

— C'est triste de mourir si jeune! un garçon si rangé!

— Voyez lord Seymour qui a fait les cent coups, eh bien, il se porte comme le pont Neuf.

Je n'ai jamais vu lord Seymour; mais mon père le connaissait beaucoup et faisait de la musique avec lui.

J'essayai, je me le rappelle, une fois, dans *les Guêpes* de 1840, de rétablir la vérité sur son compte; mais ce fut sans succès.

C'était un homme très-riche et faisant de sa fortune un emploi très-noble. Plusieurs fois, entre autres pour les pêcheurs d'Étretat, j'ai eu recours à lui, et je l'ai toujours trouvé empressé et généreux, donnant avec grâce et remerciant de l'occasion qu'on lui offrait d'être utile.

XLVI

NE CHERCHEZ PAS MIDI A QUATORZE HEURES.

Un prince, un jour, s'égara dans une forêt en poursuivant un cerf. Le gros de sa suite l'avait perdu, et il n'avait avec lui que son écuyer et son maître d'hôtel. Après mille tours et détours, le prince déclara qu'il était fatigué et qu'il mourait de faim; aussi découvrit-on une cabane de bûcheron avec une joie que n'avait jamais causée la vue des plus somptueux palais.

L'écuyer et le maître d'hôtel entrèrent dans la cabane, et ne tardèrent pas à ressortir, le premier avec un banc sur lequel le prince descendit de cheval et ne se fit pas prier pour s'asseoir, le second avec une table.

— Qu'avez-vous à nous donner à manger, bonhomme? demanda le prince au bûcheron.

— A peu près rien, répondit le bûcheron.

— Alors, donnez-nous-le bien vite avant que notre appétit s'accroisse encore.

— Mais ça a besoin d'être préparé. Je n'ai que des pommes de terre crues.

— Pour ce qui est de préparer n'importe quoi, voici notre maître d'hôtel qui prétend s'y entendre; conférez-en avec lui.

Le maître d'hôtel demanda quelques instants de réflexion. Il s'écarta soucieux sous les arbres, et revint auprès du prince.

— Eh bien, avez-vous trouvé moyen de nous faire un repas?

— Prince, dit le maître d'hôtel, j'ai réfléchi qu'il est bien malheureux que ces pommes de terre ne soient pas des truffes, et que nous n'ayons pas un dindon dans lequel je les glisserais. Il est vrai qu'il faudrait aussi que nous ne fussions pas aussi pressés, et que Votre Altesse voulût bien accorder au moins huit jours au dindon avant qu'il eût l'honneur d'être mangé par elle, pour qu'il pût imprégner loyalement ses chairs du parfum savoureux des truffes...

Le prince l'interrompit.

— Si vous venez me faire la nomenclature de tout ce que nous pourrions manger si nous l'avions, ce sera long et peu nourrissant. On dit que nous n'avons que des pommes de terre; c'est donc avec des pommes de terre qu'il faut me faire à dîner.

— Rien n'est plus sage que le raisonnement de Votre Altesse, dit le maître d'hôtel; et je ne lui demande que cinq minutes pour chercher comment je vais lui accommoder ce modeste repas.

Le maître d'hôtel alla encore rêver sous les arbres; puis il revint.

— Prince, j'ai notre affaire. Puisque nous n'avons que des pommes de terre, il faut faire un plat de pommes de terre; mais il y a quatre-vingt-trois manières d'accommoder les pommes de terre. C'est donc à moi, par mon art, de donner, en saveur, à ce mets ce qu'il ne dépend pas de moi de lui donner en variété. Entre les quatre-vingt-trois manières connues d'accommoder les pommes de terre, j'ai décidé que je vais vous faire des pommes de terre à la polonaise.

Puis, se récitant la recette à lui-même à demi-voix:

« Vous prenez des pommes de terre, vous les faites cuire dans l'eau avec du sel, vous les pelez, vous les coupez par tranches, et vous les servez pour une sauce blanche aux câpres avec des cornichons coupés par petits morceaux et des filets d'anchois. »

— Bonhomme, dit-il au bûcheron, vous allez me donner ce qu'il me faut pour la sauce blanche : d'abord, du beurre.

— Je n'en ai pas, dit le bûcheron.

— De la farine.

— Je n'en ai pas.

— Des œufs.

— Je n'en ai pas.

— Et des câpres, des cornichons et des filets d'anchois.

— Je n'en ai pas.

— Diantre! dit le prince.

— Il n'y a pas moyen d'apprêter les pommes de terre à la polonaise, alors, dit le maître d'hôtel, et c'est bien malheureux; comment peut-on n'avoir ni anchois, ni beurre, ni œufs!

Il réfléchit un moment; puis il dit :

— Allons! faisons simplement des pommes de terre en boulettes... Ah! fichtre!... Pardon, Altesse!... c'est que je pense que, pour les pommes de terre en boulettes, il faut quatre œufs, de la crème, de la muscade. Il faut encore renoncer aux pommes de terre en boulettes; c'est pourtant un mets excessivement simple et assez agréable. Cherchons autre chose.

L'écuyer, impatienté, disparut.

Le maître d'hôtel passa en revue d'autres façons de plus en plus simples d'accommoder les pommes de terre; mais il manquait toujours quelque chose au bûcheron, qui n'avait que des pommes de terre.

— C'est dommage, disait-il, ça serait excellent.

Le prince commençait à se fâcher.

— Eh bien, dit le maître d'hôtel, faisons un plat horriblement vulgaire, un plat qui n'a jamais osé paraître sur la table de Votre Altesse : des pommes de terre frites! Veuillez les excuser, et moi aussi.

— Bonhomme, dit-il au bûcheron, allons, promptement une poêle et de la graisse.

— Je n'ai pas de poêle et je n'ai pas de graisse, dit le bûcheron.

— Comment se fait-il, dit le maître d'hôtel en colère, que vous n'ayez ni poêle ni graisse? J'ai vu des gens pauvres; mais il faut qu'à la pauvreté vous joigniez du désordre et quelque vice, pour n'avoir pas des choses aussi peu coûteuses et aussi indispensables.

— Ah! maître d'hôtel, s'écria le prince, c'est trop fort! Eh quoi! non-seulement vous ne me faites pas à manger quand je meurs de faim, mais encore vous débitez devant moi des discours ennuyeux. Je vous admets dès aujourd'hui à faire valoir vos droits à la retraite, et à vous retirer dans vos terres; car on m'a dit que vous êtes devenu très-riche.

— Altesse, j'obéirai avec douleur et respect; et, malgré la rigueur de votre décision, je ne me rappellerai que vos bienfaits dans ces terres que je dois à votre munificence; mais il n'en est pas moins vrai que, si vous ne pouvez faire un repas aujourd'hui, la faute en est à cet homme, qui manque des ustensiles et des denrées les plus vulgaires et les plus nécessaires à la vie.

— La faute en est à vous, dit le prince, qui n'avez

pas eu le bon sens de vous dire : « Puisque je n'ai que des pommes de terre, il ne faut pas m'obstiner à faire une dinde truffée ni toutes sortes de mets savoureux dont je n'ai pas les éléments. » Pourquoi, au lieu de quereller ce bonhomme, qui nous donne de bon cœur tout ce qu'il possède, ne querellez-vous pas les pommes de terre de ce qu'elles ne sont pas des côtelettes d'agneau ou des filets de chevreuil?

— Mais, prince...

— Mais, maître d'hôtel...

Ici, le prince allait, sans aucun doute, pulvériser le faible raisonnement du maître d'hôtel, et lui démontrer, de la façon la plus humiliante pour le maître d'hôtel et la plus triomphante pour lui-même, que tous les torts étaient de son côté.

Mais l'écuyer survint, qui, par son seul aspect, démontra les torts et l'absurdité du maître d'hôtel plus victorieusement encore que n'aurait pu faire la faconde du prince, si toutefois j'ose émettre cette opinion un peu hardie.

Tandis que le maître d'hôtel imaginait des perfections impossibles à donner aux pommes de terre,

tandis que le prince faisait à l'écuyer de magnifiques discours contre la folie du maître d'hôtel, il s'était glissé dans la cabane, et il avait tranquillement fait cuire les pommes de terre sous la cendre chaude du foyer, et il les apportait toutes fumantes.

Et le prince dit souvent, depuis, qu'il n'avait de sa vie fait un meilleur repas; et il ôta de son cou le collier de l'Éléphant bleu, l'ordre le moins prodigué de ses États, et il le passa au cou de l'écuyer; et toujours, depuis, il l'appela à ses conseils dans les circonstances difficiles.

Je suis de l'avis du prince : l'écuyer était un homme sage. Pour le maître d'hôtel, il ressemblait à un armurier qui ferait des casques, des hauberts et des cuirasses à la taille des géants, et qui voudrait les vendre à des hommes en leur soutenant que ça leur va très-bien, et qu'il serait honteux à eux de se reconnaître petits, fluets et malingres en en mettant d'autres; à un architecte qui ne ferait pas de portes à une maison, et soutiendrait au propriétaire qu'il a des ailes et qu'il peut bien entrer par la fenêtre.

Il faut que l'homme se voie tel qu'il est, et qu'il ne

s'impose pas de tâche au-dessus de ses forces; car cela n'a qu'un seul résultat : c'est qu'il regarde le fardeau, tourne à l'entour, le pèse du regard, le déclare trop lourd et s'assied en face; si la charge était divisée en deux, il la mettrait résolûment sur ses épaules.

Avec des airs pédants et des mines fâchées,
Des philosophes faux prêchent, d'un ton cagot,
De rigides vertus en si haut lieu juchées,
Qu'on renonce d'y tendre, et qu'on se dit bientôt :
« L'homme est né trop pesant pour s'élever si haut. »

XLVII

ELLE ET ELLES.

Peu de temps après la mort d'Alfred de Musset, madame Louise Collet crut devoir annoncer, dans un journal, qu'il lui avait autrefois fait la cour, mais qu'elle avait *repoussé son hommage.*

Le public apprit cet événement avec tout l'intérêt

qu'il mérite; et quelques personnes s'inquiétèrent de ceci, que peut-être le poëte avait succombé sous les rigueurs de sa belle inhumaine.

Peu de temps après, madame Sand publia *Elle et Lui;* le public voulut voir, dans cet ouvrage, une histoire de madame Sand et d'Alfred de Musset.

Paul de Musset le crut aussi; car il publia, à son tour, un volume, *Lui et Elle*, dans lequel il reprenait les mêmes faits, les mêmes situations, les mêmes circonstances, en les présentant sous un jour contraire.

Madame Louise Collet reprend la plume et publie *Lui*.

C'est quelque chose d'ingénieux. L'auteur met en scène *une marquise*, dans laquelle M. Cousin et quelques autres personnes croient voir son portrait, et le même Alfred de Musset, déjà nommé sous le nom d'Albert.

La donnée acceptée, voici le rôle qu'elle fait jouer à ce pauvre Alfred de Musset :

Sous prétexte de confidence à cette séduisante marquise, dont il est amoureux sans espoir, il déchiquète et barbouille des couleurs les plus fâcheuses

les femmes qui déplaisent à madame Collet, soit à cause de leur figure, soit à cause de leur talent.

Ceci est un abus grave du spiritisme, de faire reparaître les morts pour les faire travailler à ses haines particulières, et leur donner la corvée de houspiller les gens que l'on déteste ou que l'on envie.

Si j'ai donné deux titres à ces quelques lignes, c'est pour épuiser la liste des titres possibles à ce sujet, et pour mettre un terme à des élucubrations peu décentes, décidé que je suis à ne permettre à personne de prendre ces titres qui sont ma propriété, sauf clameur de congrès.

On se demande pourquoi l'auteur de *Lui* s'est donné le titre de *marquise*.

Églé, belle et poëte, est bien modeste de prendre d'autres titres, et de s'abaisser à prendre du galon; mais, une fois qu'on prend du galon, pourquoi ne pas se faire duchesse, princesse, reine?

Il y a là-dessous une délicatesse toute féminine et un sous-entendu précieux : c'est une allusion à la passion malheureuse pour certains yeux bleu clair, et à la phrase de Molière :

« Belle marquise, vos yeux me font mourir d'amour, — Vos yeux, belle marquise, — Vos, belle marquise, yeux, etc. »

XLVIII

LE KAKATOES ET LES MARIS.

FABLE.

Quand d'un soupçon jaloux son cœur devient la proie,
Voici le procédé que tout époux emploie :

« Avez-vous remarqué, ma chère, monsieur tel ?

LA FEMME.

Moi ?... Non.

LE MARI.

Vous m'étonnez ! (Un dédain si formel
L'étonnerait bien plus lui-même.) Écoutez, Laure :
Malgré tout votre esprit, étant si jeune encore,
Vous ne pouvez déjà savoir tous les périls
Dont le monde, à vingt ans, chère, vous environne.
Le monde est bien méchant ! jamais il ne pardonne
L'esprit et la beauté. Les venins sont subtils
Que distille la langue ; hélas ! elle empoisonne

L'acte le plus honnête, et fait le mal du bien;
Certe, s'il suffisait de rester vertueuse,
De garder ses devoirs..., je ne vous dirais rien;
Votre éducation ferme et religieuse,
Vos principes rendraient ma crainte injurieuse;
Là n'est pas le danger que je veux signaler :
La vertu la plus pure est si vite ternie,
Qu'il faut décourager même la calomnie.
Eh bien, ce monsieur tel..., dont je viens de parler,
Qui n'est beau ni bien fait, dont l'esprit de perruche
Se compose de mots ramassés au hasard,
Répétés sans finesse, et recousus sans art,
Des femmes à la mode il est la coqueluche!
Sans qu'on sache pourquoi, leur sottise le huche
Sur un trône de cœurs asservis à sa loi.
Séducteur immoral, mauvais sujet, sans foi,
Lovelace! on lui sait plus de trois cents maîtresses. »

Et cœtera! — Laissons cet époux très-adroit
Achever le portrait, très-flatté, dont il croit
Faire un épouvantail, heureux de ses finesses.

Voici ce que la femme entend et dit :

— Vraiment,
Il faut que monsieur... tel soit un homme charmant :
Trois cents maîtresses! Mais, si, sans honte, on se jette,
Comme madame *trois étoiles*, à sa tête!
Il est volage... mais c'est bien assez vraiment
De se laisser aller à l'erreur d'un moment

Pour une madame X, sans qu'il lui faille encore
Être fidèle; alors la vertu déshonore
Et l'infidélité n'est qu'un heureux retour,
Que l'expiation d'un ridicule amour.
Un homme est inconstant... Est-ce toujours sa faute?
Tant que l'on n'a pas vu l'objet prédestiné,
L'âme sœur de son âme, un cœur pour sou cœur né...
C'est une ambition digne d'une âme haute,
Que de montrer enfin Lovelace fixé
A ces Clarisses dont il a rompu les chaînes,
Et joindre à son amour le ragoût de leurs haines.
Mon mari prend un air solennel et vexé;
Je le vois clairement, malgré toutes ses peines,
C'est pour lui, non pour moi, qu'il prévoit un danger,
Et c'est contre un bonheur qu'il veut me protéger.
Il y a bal demain chez le ministre... chose...
Je mettrai... quoi?... Voyons... D'abord ma robe rose,
Elle va bien; pour preuve, une amie, « entre nous, »
Me disait l'autre jour, avec un air morose,
Qu'elle était un peu trop décolletée...

LE MARI.

Et j'ose
Croire que vous verrez mon interêt pour vous,
Quand je vous dis comment il est de la prudence
De tenir avec soin un tel fat à distance.

LA FEMME, *à part.*

Mes diamants?... Oh! non... tout le monde en aura.

LE MARI.

La calomnie ainsi même sera déçue.

LA FEMME, *à part.*

Non, rien dans mes cheveux qu'une rose moussue;
Il me remarquera.

Cela, c'est la morale; — à la fin de mon prône
J'ai rejeté la fable; — à son tour la voici :

Un gros kakatoës blanc, à la huppe jaune,
Perché sur son bâton, d'un air plein de souci,
Disait à Jean Lapin : « Jean Lapin, Dieu merci,
Je te rencontre à temps; suspends ta course alerte,
Je te veux avertir d'un horrible péril.
Vois, là-bas, ce carré d'une herbe fraîche et verte,
Appétissante aux yeux : on la nomme persil...
Tu pourrais en manger, et ce serait ta perte.
Ne prends pas mon conseil pour un simple babil:
Cette herbe est bonne au goût, parfumée; on la mange
Avec plaisir; et puis, par un effet étrange,
Vous vous sentez bientôt l'estomac tenaillé,
L'œil s'éteint, votre bec s'amollit, et vos plumes
Tombent autour de vous; enfin, déshabillé,
Vous mourez, n'étant plus digne d'être empaillé.
— Bien inutilement à prêcher tu t'enrhumes!
Avec un air narquois Jean Lapin lui répond.
Les lapins n'ont pas peur de voir tomber leurs plumes,
Ni leur bec s'amollir; je vais du même bond,
Merci! faire un repas de l'herbe savoureuse,
Pour les seuls perroquets malsaine et dangereuse. »

XLIX

HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ.

Il y avait, à l'angle du quai et du pont des Arts, un bouquiniste qui avait, sur le parapet, étalé au soleil sa bibliothèque dépareillée. J'ouvris un livre au hasard, et je tombai sur une sorte d'apologue, à la fin du volume, qui était lui-même un second volume ; l'apologue n'était pas terminé, et le volume suivant n'existait pas; néanmoins cet apologue me resta dans la mémoire.

« Il y avait, du temps des païens, un petit peuple qui habitait une petite île de la mer Baltique. Ce peuple était le plus altéré des peuples. Mais Odin, c'est le nom que les gens du Nord donnaient, en ce temps-là, au créateur du monde, Odin y avait pourvu, et Thor, fils d'Odin et de Frigga, leur avait appris à cultiver l'orge et le houblon, et à faire de la bière.

« Non-seulement ce peuple faisait assez de bière

pour apaiser sa soif, mais encore il pouvait, chaque année, en vendre un peu aux habitants d'une île voisine, qui lui donnaient en échange des jambons fumés et des saucisses. Le commerce appartenait à une certaine classe de gens qui prélevaient, sur la récolte d'orge et de houblon, la quantité nécessaire pour l'échange à faire avec les voisins; puis ils vendaient dans l'île les denrées salées qu'ils recevaient. Or, le jambon fumé et les saucisses avaient augmenté la moyenne de la soif du pays. L'île était fort petite; il n'y avait pas moyen d'augmenter la culture de l'orge et du houblon. On imagina la petite bière, c'est-à-dire qu'avec la même quantité de houblon et d'orge, on ajoute la production de la bière au moyen d'une grande quantité d'eau. C'était beaucoup moins bon; mais ça désaltérait, et c'était le principal. On ne tarda pas à s'y accoutumer, à l'exception de ceux qui l'avaient inventée, et qui, pour prix de leur invention philanthropique, s'étaient réservé, sur la récolte annuelle, le prélèvement d'une certaine quantité de bière fabriquée selon les anciens rites.

« Tout allait donc passablement dans l'île, et, à diverses époques de l'année, on célébrait des fêtes en l'honneur d'Odin et de son fils Thor, pour les remercier d'avoir donné la bière à un peuple aussi altéré.

« Mais ceux qui avaient inventé la petite bière étaient des esprits ingénieux qui ne devaient pas s'arrêter là ; en effet, ils ne tardèrent pas à inventer l'*ale* d'abord, et ensuite le *porter*. C'était le meilleur; mais, avec ce qu'on récoltait d'orge et de houblon, il n'y avait pas moyen de faire de l'*ale* et du *porter* pour tout le monde; bien plus, pour en faire seulement pour les inventeurs, qui ne voulaient plus et ne pouvaient plus s'en passer, il fallait prendre sur la petite bière. Après avoir longtemps cherché, on forma une association ayant pour double but de boire du *porter* et de l'*ale*, et d'en prêcher l'abstinence aux autres. On commença, en conséquence, à établir que la soif n'était pas aussi innocente qu'elle en avait l'air et qu'on l'avait pensé jusque-là ; que c'était une épreuve à laquelle Odin soumettait les hommes, et que ceux-là lui faisaient un très-grand plaisir qui savaient résister à leur soif.

« Les hommes forts, » disait-on, « les hommes vertueux, les hommes selon le cœur d'Odin, les « hommes qui sont, à proprement parler, l'image « d'Odin sur la terre, ne boivent pas du tout; en « vain ils mangent du jambon fumé et des saucisses, « ils savent triompher d'une soif immonde dont les « autres hommes sont les esclaves. Nous ne pensons « pas que tous les mortels soient appelés à ce point « de perfection; mais il est, à un degré inférieur, « d'autres moyens d'attirer sur soi les regards bienveillants de l'époux de Frigga. D'abord ne satisfaire sa soif qu'à moitié, et ensuite mettre beaucoup d'eau dans sa bière. Plus on mettra d'eau « dans sa bière et moins on en boira, plus on passera « pour un homme vertueux, et plus on jouira de « l'estime et de la considération publiques. »

« Au commencement, ces prédications eurent un grand succès. Quelques personnes mirent un peu d'eau dans leur petite bière, d'autres en mirent beaucoup, d'autres ne firent que mettre un peu de petite bière dans leur eau, d'autres ne burent que de l'eau, d'autres se mirent à ne pas boire du tout. Parmi ces

derniers, les uns moururent; mais, ce qui est pis, c'est que les autres vécurent enragés. Ces derniers et les autres furent honorés à triple carillon, les morts compris. On fit d'eux des éloges publics, on leur donna des cordons de toutes couleurs, des dignités de toutes sortes, et on but énormément d'*ale* et de *porter* en leur honneur, sous forme de libations, comme on fait en l'honneur de dieux. Mais rien n'est éternel, et cet ordre de choses ne put durer. On ne tarda pas à découvrir que ceux qui prêchaient si fort contre la soif buvaient du *porter* dans des verres énormes; ce qui leur permettait de guérir leur soif par le moyen le plus radical, et ensuite de jouir par le monde de tous les honneurs attachés à la réputation de ne boire par jour qu'un verre de bière.

« Le procédé fut jugé ingénieux, et trouva facilement des imitateurs; mais, en même temps que beaucoup de gens eurent de grands verres, on vit augmenter dans la même proportion le nombre de ceux qui louaient la résistance à la soif et récitaient des invectives contre ceux qui satisfaisaient cette passion honteuse; puis, graduellement, on en vint à ceci,

que tout le monde eut de grands verres, et que tout le monde prêcha l'abstinence, et que tout le monde but de l'*ale* et du *porter* autant qu'il s'en put procurer, et que ce ne furent plus ceux qui s'abstenaient de boire qui recevaient les honneurs et les dignités, mais ceux qui prêchaient le mieux contre la soif; se réservant de satisfaire de la façon la plus complète et la plus agréable leur soif particulière, du produit des injures débitées par eux contre la soif des autres. »

Le volume finissait là, et l'auteur disait : « Nous vous dirons dans le volume suivant ce qui arriva de tout ceci. »

Mais le volume suivant ne se trouva ni à l'étalage du bouquiniste, ni à celui d'aucun autre, de sorte que je n'achetai pas le livre dépareillé; ce que je regrette, aujourd'hui que je suis forcé de le citer de mémoire.

L

UN COUP D'OEIL EN ARRIÈRE.

Dans l'âge si riche de la jeunesse, l'homme, à l'étroit dans son corps et dans son âme, n'est que force, sève et expansion. Il ressemble à une ruche trop pleine d'où les jeunes abeilles forment un essaim et s'échappent en faisant entendre de joyeux bourdonnements. Il ressemble à un chèvrefeuille sauvage qui embrasse et surmonte tous les arbustes qu'il peut atteindre, retombe en guirlandes éparses, vertes et fleuries, de leur sommet, et exhale au loin de suaves parfums. Malheureusement, on n'a point, à cet âge, le sentiment de sa richesse. Les pédants, qui ont fait des vertus, des infirmités qui leur arrivent, ont fait également des vices, des forces et des charmes qui leur échappent. On fait honte aux jeunes gens de ce qu'ils ont de meilleur, en dépit de la pensée heureuse d'un philosophe latin : ***Malo in adolescente quod***

resecari possit. J'aime surtout la jeunesse touffue; j'aime que, dans un jeune homme, il y ait à émonder. En effet, quand l'âge commence à nous détruire en détail, on est bien heureux d'avoir à amuser ses premières attaques à des branches luxuriantes, au lieu de le voir porter tout d'abord la cognée au tronc lui-même.

O bel âge! où, comme dans certain conte arabe, on joue au palet avec des rubis, des émeraudes et des topazes, qu'on ne prend même la peine de ramasser après chaque partie.

Heureux ceux qui peuvent finir leur vie là où ils l'ont commencée, qui peuvent monter à pas lents cet escalier moussu qu'ils franchissaient autrefois d'un bond, et, à chaque marche où le poids de l'âge les oblige à s'arrêter, retrouver un souvenir qui refleurit dans les fentes de la pierre avec la giroflée jaune, et s'exhale de sa corolle en même temps que son parfum! Où est cet escalier de huit marches qui conduisait à un petit jardin?

Fontenelle raconte que M. de Billette, membre de l'Académie des sciences, célèbre par son indifférence

pour sa fortune particulière, portait jusqu'au fanatisme et à la superstition le soin et l'économie de la fortune publique. Ainsi, quand il passait sur le pont Neuf, tandis que le milieu des marches était usé par les pieds des passants, il marchait toujours sur l'extrémité de ces marches, pour ne pas hâter pour sa part le moment où elles seraient mises hors de service par l'incurie des autres passants.

Par un motif moins louable, peut-être, je n'ai guère usé non plus cet escalier dont je parle ; en le montant, je ne posais le pied que sur la quatrième ou la cinquième marche, c'est-à-dire que je le franchissais en deux bonds ; je ne le touchais pas du tout en descendant, je sautais par-dessus.

Je comprends bien ce qu'on raconte du cardinal du Perron, qui, vieux et accablé de goutte, acheta à Bagnolet une vieille mauvaise maison et la paya quatre fois plus qu'elle ne valait, parce que, autrefois, dans le jardin de cette maison, il avait sauté vingt-deux semelles. Aujourd'hui, je sauterais encore vingt-deux semelles, je franchirais facilement encore l'escalier du jardin; mais pourquoi faire? Si ce jardin et cet

escalier n'étaient pas depuis longtemps détruits, ce serait à pas lents que je le gravirais, pour y retrouver tous les brins de la mousse froissée alors par d'autres pieds que les miens.

Heureusement qu'avant de partir j'avais parcouru les chemins où, suivant à la fois l'exemple du petit Poucet et du conte arabe dont je parlais tout à l'heure, j'avais semé sur ma route et de la mie de pain, et des diamants, et des perles. Je ne dirai pas quels vilains et sordides oiseaux ont enlevé et mangé la mie de pain; j'ai retrouvé quelques-unes de ces pierreries et je les ai emportées; j'ai également planté ici les fleurs qu'il y avait dans le jardin à l'escalier vert de mousse, et, de temps en temps, quand je suis content de moi ou mécontent des autres, je me donne une fête de souvenirs. Les meilleurs régals, ces jours-là, ce sont des heureuses tristesses d'un autre temps : non que je méprise les bonheurs; mais les tristesses ont mordu le cœur, ou ont laissé des traces plus faciles à raviver.

C'est pour cela qu'il manque pour moi quelque chose à la mer. Je n'y ai pas vécu assez jeune, et

cependant elle n'a pour moi qu'un inconvénient : c'est que je ne peux plus guère m'en passer. Qu'est-ce donc pour ceux qui ont confié à ses eaux leurs premiers bateaux de papier ; qui ont rêvé sur ses grèves à leurs premières amours ?

LI

LES VERTUS ET LES FIOLES.

Je sais des gens, pour les autres sévères,
Dont les vertus, en apparence austères,
Me font toujours un peu rire. — Pourquoi ?
En les voyant, je pense malgré moi,
  Aux boutiques d'apothicaires.

Lorsque le gaz, épandant ses clartés
Sur ces flacons dorés, étiquetés,
Fait luire aux yeux de barbares paroles
En un latin suspect, — sur ces fioles,
  Si vos yeux se sont arrêtés,

Ils ont cligné sous leurs luenrs splendides.
Rubis, saphirs et topazes liquides,
Tout cet éclat, c'est l'*aqua communis*,
En bou français, simplement l'eau du puits,
  Colorée avec des oxydes.

Puis vous voyez briller sur maint flacon,
En lettres d'or : « Baume catholicon,
Orviétan, thériaque, cantharides; »
Mais la plupart de ces flacons sont vides :
Du verre creux et puis un nom.

Les flacons pleins : « Purgatif, émétique,
Tisane amère; » on les vante, on explique
Qu'ils sont peut-être un peu mauvais, mais sains,
En les payant cher aux pharmaciens.

Et puis du prix, dans l'arrière-boutique,
Le soir venu, d'excellent appétit,
On soupe, on jase, et l'on boit et l'on rit
En se moquant de la pratique.

LII

LA LANGUE DE DAMOCLÈS.

Je rencontrai, l'autre jour, un homme de ma connaissance qui me dit, en m'abordant et en me présentant une main fermée :

— Pair ou non?

— Non, répondis-je.

Il ouvrit la main et me montra trois pièces de monnaie.

— J'ai gagné, dis-je. Maintenant, dites-moi ce que j'ai gagné.

— C'est moi qui ai gagné, me dit-il; car il s'agit de savoir lequel de nous deux invite l'autre à dîner. Vous gagnez le dîner, et, moi, je gagne le plaisir de vous l'offrir. Il est six heures, partons.

Je lui pris le bras et me disposai à traverser la rue.

— Où allez-vous?

— Mais chez vous.

— Chez moi? Non pas. C'est précisément pour ne pas dîner chez moi que je vous ai abordé. Nous allons entrer dans ce bon cabaret d'en face, qui est très-bien; mais attendez que je donne à un commissionnaire cette lettre que j'ai emportée toute écrite de chez moi; elle est adressée à Charles.

— Votre domestique?

— Justement. Je l'avertis que je ne dîne pas à la maison, qu'il ne m'attende pas et ne me garde rien.

Au point du dîner où l'on recommence à parler, je dis à mon convive :

— Je pense malgré moi à quelque chose bête, à vous faire une question saugrenue et indiscrète.

— Ne vous gênez pas.

— Pourquoi avez-vous fait chez vous, ce matin, une lettre que vous avez envoyée ensuite à votre domestique, au lieu de lui dire simplement ce que vous vouliez qu'il sût?

— C'est que je n'osais pas. Voici l'affaire : quand j'ai quitté le service, il y a six mois, j'ai racheté deux années que Charles, mon chasseur, avait encore à faire sur son troisième engagement. Nous étions si habitués l'un à l'autre que nous ne pouvions plus nous séparer.

« — Monsieur, me dit-il, je sais le chiffre de votre retraite et celui de votre patrimoine; nous ne serons pas bien riches; car je veux que vous gardiez votre cheval et que vous ayez toujours votre belle tenue de lieutenant-colonel. Il y a un an que j'apprends la cuisine d'un camarade dont c'était la profession avant qu'il vînt ici; je me crois maintenant aussi fort que lui. Vous n'aurez pas besoin d'avoir d'autre domestique que moi.

« Nous nous sommes installés, et tout va le mieux du monde. Seulement, il faut que le professeur de cuisine de Charles soit un affreux gargotier. Vous ne pouvez imaginer les brouets incroyables qu'il me fait manger. Au bout de quelques jours, je lui dis :

« — Charles, tu as trop d'ouvrage, prends une cuisinière.

« — Mon colonel veut-il dire que je fais mal la cuisine ?

« — Non, mon bon Charles, tu fais fort passablement la çuisine pour un vieux soldat; cependant...

« — Mon colonel ne peut pas prendre de cuisinière; il faudrait alors supprimer le cheval. Mais, si mon colonel ne trouve pas ma cuisine bonne, je m'en irai; je ne veux pas être chez lui une bouche inutile.

« — Ta cuisine est excellente; mais j'aimerais peut-être mieux manger au restaurant.

« — Mon colonel ne peut pas manger au restaurant : il lui faudrait supprimer sa stalle aux Italiens. Mais sérieusement, si ma cuisine ne plaît pas à mon colonel, il vaut mieux que je m'en aille, après lui

avoir trouvé un bon domestique qui puisse tout faire à son gré.

« — Allons donc, Charles ! tu sais bien que tu ne peux pas me quitter?

« — Alors que mon colonel ne change rien à ses habitudes.

« Le lendemain, il me servit le plus infâme fricot que j'aie jamais mangé, même en campagne, et il me le servit d'un air triomphant.

« — Mon colonel ne mange pas? me dit-il un peu après.

« — Je n'ai pas très-faim.

« — Mon colonel ne trouve peut-être pas son dîner bon?

« — Si vraiment; mais je n'ai pas d'appétit.

« — C'est que j'ai fait de mon mieux, et, si mon colonel ne trouve pas ce plat bon, il vaut mieux que je retourne au régiment.

« — Je le trouve excellent.

« — Très-bien.

« Et Charles me servit, le lendemain, le même plat réchauffé,

« — Mon colonel l'a trouvé bon hier; j'espère qu'aujourd'hui il a meilleur appétit.

Or, cette scène s'est renouvelée plusieurs fois, et, en ce moment, il y a à la maison une certaine langue aux fines herbes qui doit faire aujourd'hui sa troisième apparition. Il fallait la manger ou dîner dehors, bien malgré moi, avec un ancien ami, un camarade de régiment que j'étais décidé à rencontrer, et dont vous jouez le rôle.

Nous avions fini de dîner, le colonel me dit :

— Laissez-moi sortir seul; Charles est à la porte qui m'attend; je viens de le reconnaître à travers les vitres. Il se défie de quelque chose, et il sait très-bien que vous êtes un pékin. Moi sortant seul, il ne saura pas qui j'ai laissé ici, et, avec la carte, je lui ferai bien voir que nous étions deux.

— Adieu donc, colonel, n'oubliez pas que vous avez été forcé d'accepter à dîner pour demain chez moi.

— Très-volontiers : il faut décourager tout à fait cette langue de Damoclès. Si, par hasard, il me l'avait gardée pour demain, je n'aurais gagné, avec toute ma stratégie, que de la manger encore plus mau-

vaise. J'ai bien un moyen en pareil cas, mais j'en ai usé il y a quatre jours pour une certaine blanquette de veau. Je me suis levé pendant la nuit et je l'ai jetée par la fenêtre; puis je lui ai dit que j'avais été pris d'une faim canine, et que j'avais tout dévoré.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

